

Joe R. Lansdale

Bad Chili



folio
policier



Joe R. Lansdale

Bad Chili



folio
policier

Bad Chili

Joe Lansdale

Editions Gallimard (2002)

Note:****

Troisième épisode des aventures de Hap Collins (le Blanc hétéro) et Leonard Pines (le Noir homo). Les bonnes résolutions de Hap Collins, qui retrouve sa ville de LaBorde, Texas, après un séjour sur une plate-forme pétrolière offshore, ne résistent pas longtemps : pour venir en aide à son ami Leonard, injustement mis en cause dans le meurtre de son petit ami Raul, il ne se contente pas de contourner la loi, il la piétine. Il se retrouve alors entraîné dans une série d'expériences cuisantes, impliquant pêle-mêle une bande de bikers, des morts en série, une infirmière meurtrière, des flics, l'empereur du Chili King, et même un écureuil enragé...

M₃^z

Joe R. Lansdale

Bad Chili

Une enquête de

Hap Collins
et
Leonard Pine



*Traduit de l'américain
par Bernard Blanc*

Gallimard

Titre original :
BAD CHILI

© 1997 by Joe R. Lansdale
© Éditions Gallimard,
2002, pour la traduction française.

Joe R. Lansdale, auteur culte régulièrement récompensé aux États-Unis, est né en 1951 au Texas. Conformément à la tradition américaine, il a effectué de nombreux métiers (chercheur d'or, charpentier, plombier, fermier...) avant de se consacrer pleinement à l'écriture. *L'arbre à bouteilles* est le premier volet traduit en France de la série consacrée aux deux Texans atypiques et indéfectiblement potes que sont le Blanc hétéro Hap Collins et le Noir homosexuel Leonard Pine. Leurs aventures se poursuivent, toujours sur un train d'enfer et au large des idées reçues, avec *Le mambo des deux ours*, *Bad chili* et *Tape-cul*, tous publiés en Série Noire.

*Celui-là est pour mon frère,
Andrew Vachss – un guerrier.*

La vie est une assiette de chili dans un étrange café.
Parfois, c'est savoureux et épicé comme il faut. Et
d'autres fois, ça a un goût de merde.

JIM BOB LUKE

1

À la mi-avril, lorsque je rentrai à la maison après quelques mois de turbin sur une plate-forme pétrolière, je découvris que mon meilleur ami, Leonard Pine, avait perdu son boulot de videur au Hot Cat Club. Dans un moment de colère, alors qu'un fouteur de merde était écroulé derrière l'établissement, il avait sorti son outil et lui avait uriné sur la tête.

Une bonne partie de la clientèle de la boîte avait suivi Leonard pour le regarder jouer au ping-pong avec la tronche du trublion. Hélas, ensuite, il avait manqué de discrétion. Il ne s'était pas retourné quand il avait décidé de pisser sur le crâne du punk. Du coup, la direction de l'établissement avait été d'avis qu'il avait dépassé les bornes...

Leonard ne voyait pas les choses ainsi. Il estimait avoir bien travaillé. Il répondit à son patron que si la nouvelle se répandait, les futurs chahuteurs diraient : « Tu commences à semer le bordel au Hot Cat Club, tu te retrouves avec ce pédé nègre sur le râble et en prime, il t'arrose la cafetière ! » Leonard, conscient du sentiment général d'homophobie et de racisme régnant chez les autochtones, considérait la chose comme une dissuasion encore plus efficace que la chaise électrique. Mais le boss ne partageait pas son avis. Il détestait en arriver là, expliqua-t-il, mais il devait se séparer de lui.

À peu près à la même époque, comme si ce sale coup n'était pas suffisant, Leonard perdit Raul, l'homme qu'il aimait. Une fois de plus. Il était d'humeur à me raconter ce qui s'était passé, et on grimpa donc dans sa dernière épave, une vieille Rambler blanche, où un ressort cassé dans le siège du passager vous martyrisait le cul, et on fila jusqu'au pâturage d'un copain. Là, on aligna quelques canettes sur un tronc pourri et on les descendit au revolver tout en discutant, sous un ciel sans nuage et d'un bleu lumineux.

Leonard en abattit une rangée avec plusieurs jolis coups et, tandis qu'on allait tranquillement les remettre en place, il me dit que Raul et lui s'étaient sérieusement engueulés – ce qui n'avait rien de nouveau – et que Raul s'était cassé. Ça non plus, c'était pas nouveau. Sauf que cette fois, il n'était pas revenu, et là en

revanche, c'était original.

Quelques jours plus tard, Leonard avait découvert que Raul s'était lié d'amitié avec un barbu habillé de cuir, propriétaire d'une Harley, et qu'on l'avait vu se balader à LaBorde à l'arrière de ladite moto, serré contre Monsieur Cuir.

— Si collé que sa queue devait être plantée dans le fion de ce connard, grommela Leonard.

Tout en parlant, il me tendit le revolver et je commençai à le recharger. J'avais déjà placé quatre balles dans le barillet lorsqu'un écureuil déchaîné sortit soudain des bois en bondissant comme s'il était monté sur un bâton sauteur.

Si vous n'avez jamais vu un écureuil en colère, vous n'avez pas vu grand-chose, et vous n'avez rien entendu non plus – car le vacarme qu'il fait, ça ne s'oublie pas. C'est suffisamment aigu et strident pour vous retourner le slip dans la raie du cul.

Pendant un instant, on resta paralysés par la surprise et assommés par les couinements. L'un comme l'autre, on avait toujours traîné en forêt ; plus jeune, j'avais chassé l'écureuil et, dans ma famille, on en mangeait souvent, frit ou en ragoût, avec du chou sauvage et de jeunes feuilles de raisin d'Amérique. Mais de ma vie – et c'était sans doute pareil pour Leonard –, je n'avais jamais assisté à ce genre de spectacle.

Je me demandai soudain si mon goût pour cette viande n'avait pas circulé de bouche à oreille entre de multiples générations d'écureuils et si finalement ce bon vieux Beebo n'était pas là aujourd'hui pour venger la mort d'un lointain parent... Ce salopard faisait des bonds de près d'un mètre cinquante de haut. Il sortit de la forêt en quatre sauts et il arriva droit sur nous.

On se mit à courir. Mais l'animal avait de la suite dans les idées. Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule : merde, il gagnait du terrain ! Les insultes de Leonard n'avaient absolument aucun effet – sinon, peut-être, de l'exciter davantage. Beebo devait avoir des penchants baptistes.

On atteignit la voiture juste avant lui, mais on n'eut pas le temps d'ouvrir les portières. Alors on grimpa sur le capot, puis sur le toit, ce qui était bien sûr une idiotie car il sauta à son tour sans effort sur le capot, avant de nous rejoindre sur le toit en couinant et en écumant.

Là, il fonça sur moi.

Leonard me sauva. Il l'écarta d'un retour du dos de la main et l'envoya valser sur le sol, où notre Beebo dansa un moment sur

deux pattes avant de retrouver son équilibre et de se mettre à courir en cercle d'une façon totalement hystérique.

Puis il attaqua de nouveau la voiture.

J'ouvris le feu sur le salopard. Trois coups très rapides, mais à la façon dont il bougeait – toutes ces tactiques de champ de bataille, ces zigzags et le reste –, je réussis seulement à dégommer quelques mottes de terre du pâturage.

L'instant d'après, il était de nouveau sur le toit, et cette petite saleté montra clairement que c'était moi, sa cible, et ce, depuis le début. Il mordit mon avant-bras droit et il ne me lâcha plus, et laissez-moi vous dire que les écureuils ont de foutues dents ! Ça n'a peut-être rien à voir avec les crocs d'un lion ou d'un tigre, mais quand ils vous les plantent dans le lard, la différence semble minime.

Je sautai de la bagnole et je pris mes jambes à mon cou, le monstre toujours attaché à moi, comme une tique. Je le frappai avec le revolver, mais il tint bon. Alors je tendis le bras et lui tirai une balle en pleine poitrine, mais pourquoi aurait-il renoncé pour une raison aussi ridicule qu'un coup de feu à bout portant ? Je fonçai à travers le pré en sautillant et en secouant mon bras et, après ce qui me parut une éternité, l'écureuil lâcha enfin prise, en embarquant une bouchée de ma chair. Il tomba par terre et roula sur le sol, et même avec le trou de mon projectile dans son petit corps, il se relança à ma poursuite, au hasard, en saignant et en continuant à couiner.

Je pivotai et je voulus tirer à nouveau, mais le revolver était vide. Je le lançai sur le rongeur et le ratai. Je courus dans tous les sens, mais il ne se découragea pas. Il bondissait et il tentait de me mordre les fesses tandis que je piquais des sprints, que je rusais et zigzaguais... Il aurait sûrement fini par m'avoir si Leonard ne l'avait pas écrasé avec la voiture. Trente secondes de plus et mes poumons auraient explosé et les plans de l'écureuil auraient été couronnés de succès...

Je compris ce qui se passait lorsque Leonard klaxonna. Je regardai par-dessus mon épaule. Il avait pris les choses en main. La fin de Beebo fut vraiment dégueulasse. La bagnole le heurta au moment où il sautait, le métamorphosant en bouchon de radiateur provisoire. Quand il retomba sur le sol, Leonard freina, recula, repéra l'animal blessé et lui roula dessus, puis recommença dans l'autre sens ; ensuite, il descendit et ramassa un bâton pour inspecter les morceaux qui dépassaient de dessous le pneu.

Ce satané truc était encore vivant et il continuait à couiner !

Leonard dut le finir à coups de bâton et de talon.

Tandis qu'il m'emmenait chez le docteur, et que mon sang dégoulinait dans la Rambler, il demanda :

— Je m'interroge, Hap. Tu connaissais personnellement cet écureuil ? Et si oui, est-ce que ça pourrait être un truc que tu lui aurais raconté ?

2

— Je dirais que c'est la rage... pronostiqua le docteur Sylvan.

— Oh, merde, soufflai-je.

— C'est une façon de voir les choses... La rage fait un grand retour, ces temps-ci. Les bois sont pleins d'animaux baveux.

On se trouvait dans une de ses salles d'auscultation. J'étais assis sur la table d'examen, et il venait de me recoudre le bras et de me bander. C'était un homme dans la soixantaine aux cheveux argentés et à l'apparence débraillée ; il avait une blouse blanche tachée de sang (le mien), des gants de caoutchouc et l'air de quelqu'un qui attend une transplantation du cerveau. Mais cette expression était trompeuse.

Sylvan appuya sur le levier de la poubelle. Le couvercle se souleva ; il ôta ses gants avec d'infinies précautions, et les laissa tomber. Il se lava les mains dans le lavabo, fouilla dans la poche de sa blouse, en sortit une cigarette et l'alluma.

— C'est pas dangereux pour votre santé ? demandai-je.

— Ouais, répondit le Dr. Sylvan, mais je le fais quand même.

— Dans votre cabinet ?

— C'est *le mien*.

— N'empêche que ça me semble une mauvaise idée. Les patients vont sentir l'odeur.

— Je vaporise un peu de Lysol, quand j'ai fini.

— Vous êtes sûr que cet écureuil avait la rage ? Peut-être qu'il était juste agacé par quelque chose ?

— Est-ce qu'il écumait ?

— Ouais, ou alors il venait de manger une crème fouettée.

— Et vous dites qu'il avait une course erratique ?

— Je ne sais pas si elle était si erratique que ça. Il a foncé droit sur moi. Il semblait s'acquitter d'une mission.

— Vous n'avez jamais vu un écureuil faire ça, auparavant ?

— Bon sang, non.

— Est-ce qu'il a laissé un mot ? Une indication quelconque disant qu'il n'avait pas forcément la rage ?

— Très drôle, doc.

— La rage. Voilà ce que c'est. Vous m'avez amené la tête de l'animal ?

— Je l'ai pas dans ma poche. Leonard a balancé le monstre, toujours attaché à sa tête, dans le coffre de la bagnole. Lui aussi, il pensait que ça pouvait être la rage...

— Et vous êtes donc le seul à ne pas le croire.

— Je ne *veux* pas le croire.

— Ce qu'il faut, c'est lui couper la tête, l'envoyer à un labo à Austin, les laisser faire quelques analyses, voir s'il était contaminé ou pas. Entre-temps, vous pouvez rentrer chez vous et attendre les premiers symptômes... Mais à mon avis, c'est pas un bon plan. Laissez-moi vous raconter une petite histoire et je vous avertis tout de suite qu'elle ne finit pas bien. Je la tiens de ma mère. Dans les années vingt, quand elle était gamine, un garçon qu'elle connaissait a été mordu par un raton laveur. Il jouait dans les bois, un truc comme ça. J'me souviens pas exactement. Ça n'a pas d'importance. Bon, il est mordu par ce raton laveur... Il est tombé malade. Il ne pouvait plus ni manger, ni boire. Il voulait de l'eau, mais il était incapable de l'avalier. Le docteur était impuissant. À l'époque, ils n'avaient pas les médicaments d'aujourd'hui. L'état du gosse a empiré. Ils ont dû l'attacher à son lit et attendre qu'il meure, et ce n'était pas joli joli. Pensez-y. Voir votre fils endurer un truc comme ça, et encore et encore. Il ne reconnaissait plus personne. Il était allongé là, il faisait sous lui et il essayait de mordre ses parents comme une bête sauvage. Il se mâchait la langue. Son père a fini par l'étouffer avec un oreiller et toute la famille a été au courant, mais personne n'a pipé mot.

— Pourquoi me dites-vous tout ça ?

— Parce que vous avez été mordu par un animal enragé et qu'il faut commencer les injections immédiatement. En ce moment même, cette saloperie circule déjà dans votre système sanguin, et croyez-moi, les analyses le confirmeront. J'ai cette image dans la tête – tous ces chiens enragés microscopiques qui écument et qui mordent le vide, qui nagent dans vos veines en direction de votre cerveau, avec l'intention de le dévorer...

— C'est une vision très intéressante, doc.

— J'ai trouvé ça quand j'étais enfant et qu'on m'a parlé de la rage. J'ai d'abord pensé à des ratons laveurs, mais ensuite je n'ai jamais connu que des chiens enragés, alors j'ai remplacé les ratons laveurs par des chiens.

— Quel genre de cabots ?

— J'en sais rien. Des marron. On n'a pas le temps de déconner, là, Hap. La vérité, c'est que si on ne s'y met pas tout de suite, vous finirez comme ce gosse, avec peut-être l'oreiller en moins. Le droit à la vie et tout ça.

— D'accord. Vous m'avez convaincu. On fait les piqûres dans l'estomac, n'est-ce pas ?

— Plus maintenant. Ça a changé. En réalité, c'est pas si terrible que ça. Mais c'est sérieux, mon vieux, et il ne faut pas traiter cette affaire à la légère.

— Et si on attendait les résultats des analyses de la tête de l'écureuil ? J'ai horreur des piqûres.

— Je viens juste de vous en faire une.

— Ouais, et j'ai pas apprécié.

— Vous auriez encore moins apprécié que je vous recouse cette blessure sans anesthésie. Écoutez-moi, Hap. Si on attend la réponse du labo, ça sera trop tard. Vous serez déjà en train de courir partout à quatre pattes et de sauter en l'air et de mordre le vide. Croyez-moi. Je suis toubib. Je prendrai toutes les dispositions à l'hôpital.

— On peut pas régler ça ici ?

— Oui, mais là-bas aussi. Et comme vous n'avez pas d'argent, je le sais, et que j'aime bien être payé, si vous allez à l'hôpital je pourrai tirer quelque chose de votre assurance. Vous en avez une ?

— J'en ai même deux. Celle de mon boulot sur la plate-forme pétrolière sera encore valable pendant un moment, et j'ai aussi une assurance volontaire à la con que j'ai réussi à payer ces dernières années. Mais je ne sais pas si ça fera beaucoup.

— La plupart de ces assurances de merde, et j'imagine que c'est ce que vous avez, sont plus rentables quand on entre à l'hôpital. Donnez les détails à ma secrétaire en partant et si c'est un truc qu'on connaît, on retrouvera peut-être le contrat. Dans le cas contraire, ça prendra un moment. Je veux ausculter aussi Leonard, pour vérifier s'il a été griffé ou mordu. Il ne s'en est peut-être pas rendu compte. Si je trouve quelque chose, vous irez tous les deux à l'hosto. Filez, maintenant, et dites-lui de venir.

— Doc, si on envoie la tête de l'écureuil à la dissection et qu'on me fait ces injections avant d'avoir les résultats, pourquoi s'inquiéter ?

— Parce que c'est peut-être une épidémie. Les écureuils ne

sont pas des porteurs habituels. Les principaux vecteurs, ce sont les ratons laveurs et les renards. Mais d'une façon ou d'une autre, la maladie a pu se développer chez les écureuils. Si c'est le cas, le public doit en être informé. Dites à Leonard de rappliquer. Faut qu'on commence le show. Oh, avant que vous partiez, voilà un sac-poubelle. Mettez-y la bête et laissez-le à la réception. Quelqu'un s'en occupera.

Je refilai à la secrétaire les informations sur mes assurances, j'empruntai ses clés à Leonard, puis j'allai récupérer notre bon vieux Beebo dans le coffre, et je l'enfermai dans le sac que je plaçai dans un frigo, derrière le comptoir de l'accueil.

Ensuite, je m'installai dans la salle d'attente et j'essayai de lire un magazine sur la nature, mais en ce moment je ne me sentais pas si bien disposé que ça à son égard.

Ni d'ailleurs à l'égard du même qui se trouvait là. Sa mère, une femme à l'air tourmenté, avec des chaussures à lacets dessinées par l'inquisition, une longue robe noire et une coiffure à la Pentecôtiste – un monticule de cheveux châains arrangés en un chignon donnant l'impression d'avoir été fabriqué spécialement pour dissimuler une forme de vie extraterrestre – faisait semblant de dormir dans un des fauteuils de la pièce.

Difficile de l'en blâmer, néanmoins. On n'avait pas trop envie de regarder son gosse qui avait déjà déchiré trois magazines, bu dans tous les gobelets en papier de la fontaine à eau et collé son chewing-gum sur le bouton de la porte d'entrée.

Il avait dans les onze ans et il passait son temps à gratter sa tête rouquine comme s'il avait des poux. Son nez coulait tel un robinet ouvert, et il me regardait avec une expression intense qui me rappela celle de mon écureuil, juste avant qu'il me plante ses dents dans le bras. Je voulais l'ignorer, mais j'avais la trouille qu'il me saute dessus si je détournais les yeux un seul instant.

Il me posa des questions sur ceci ou cela, et j'essayai de lui répondre poliment, mais sans encourager la conversation. Hélas, ce gosse était vraiment doué pour transformer un hochement de tête en une invitation à la causerie. Il m'expliqua, sans que je lui demande rien, qu'il n'allait pas à l'école, que ses parents lui faisaient la classe à la maison, et que ça durerait jusqu'à ce qu'on construise enfin « une école chrétienne » à LaBorde.

— Une école chrétienne ? m'étonnai-je.

— Vous savez, dit l'enfant, un endroit où il n'y a pas de nègres, ni d'athées.

— Et les nègres athées ? demanda Leonard en pénétrant dans la salle d'attente.

Le gamin considéra la peau noire de Leonard comme s'il cherchait à décider si elle était peinte ou pas.

— Ceux-là, c'est les pires, répondit-il finalement.

La mère pentecôtiste ouvrit un œil, puis le referma illico.

— De quelle façon préfères-tu que je shoote dans ton vilain petit cul ? grogna Leonard.

— C'est des mauvais traitements à enfants, répliqua-t-il. Et vous avez dit un mot grossier.

— Ouai, fit Leonard.

Le garçon l'étudia un moment, puis il se replia en vitesse sur un fauteuil à côté de sa mère, d'où il continua à nous fixer.

La maman semblait avoir cessé de respirer.

— Allez, Hap, dit Leonard. J'suis pas contaminé. Ou plus exactement, selon l'expression du toubib, « y a pas de petits chiens qui nagent dans mon sang ». Je t'emmène à l'hôpital. Hé, espèce de merdeux...

— Pardon ? dis-je.

— Pas toi, fit Leonard. Le rouquin. Hé, toi, le gosse ! Décolle ton foutu chewing-gum du bouton de porte. Et tout de suite.

L'enfant se glissa prudemment jusqu'à l'entrée, détacha le chewing-gum, le remit dans sa bouche, et revint à côté de sa mère. Si ç'avait été un cobra, il nous aurait craché son venin. Là-dessus, on se tira.

Tandis qu'il conduisait, je murmurai :

— On finit par se sentir désolé pour un gamin comme ça. Élevé avec ce genre de principes.

Leonard ne répondit pas.

— Je veux dire, il a déjà pris un mauvais départ. Il est incapable d'agir autrement. C'était un peu dur de lui parler ainsi, tu ne trouves pas ?

— Je ne me sens pas désolé pour lui. J'ai vraiment failli lui foutre mon pied au cul. Et j'espère même que sa mère l'a emmené chez ce toubib pour le faire piquer, comme on fait avec les chats malades.

— C'est pas très gentil, Leonard.

— En effet, ça ne l'est pas.

3

À l'hôpital, on me fit d'abord quelques examens de routine, puis on m'abandonna dans une pièce glacée, lorsque j'eus enfilé ce qu'on nomme une « robe » d'hôpital. C'est plutôt lubrique. T'es assis là, à te cailler, vêtu de ce truc de la minceur d'une feuille de papier, ouvert dans le dos, avec ton cul à l'air, et ils appellent ça une robe ! Peut-être qu'ils voudraient aussi que tu mettes des talons hauts, et pourquoi pas en plus une jolie coiffure, une broche, et une invitation à dîner ?

Leonard vint s'asseoir avec moi.

— Bon sang, t'as les fesses les plus laides que j'ai jamais vues ! déclara-t-il.

— Surtout que t'en as vu quelques-unes.

— Exact. C'est pour ça que mon opinion a une certaine valeur.

— Pas pour moi. En outre, si elles sont si horribles, pourquoi le toubib veut-il toujours y mettre le doigt, dis-moi ?

— Il a sans doute perdu sa bague de collège la dernière fois qu'il a farfouillé dedans. Ou il pense qu'en allant un peu plus profond il a des chances de retrouver la capote d'un ancien petit ami.

— Ça, c'est plutôt ton truc, dis-je. Si on creuse dans ton trou du cul, avoue qu'on remontera des poils de cabot.

On se taquina un moment avec ce genre de vannes adolescentes stupides, puis Leonard essaya de revenir à son histoire avec Raul. Mais le docteur Sylvan se pointa et Leonard dut s'en aller.

— Votre assurance, dit-il. On la connaît. J'ai passé quelques coups de fil pour être sûr. C'est nul.

— Laquelle des deux ?

— Les deux. Celle du pétrole sera sans doute plus rentable sur le long terme, mais à court terme, c'est pas un cadeau. L'autre, c'est une merde de chien. Vous voyez, on pourrait choisir la médecine ambulatoire, là. Je vous fais une piqûre, puis vous rentrez chez vous. Vous revenez pour un examen, une autre piqûre. Et vous retournez chez vous. Mais dans ce cas, votre police prévoit une franchise de cinq cents dollars.

— Ça va coûter si cher que ça ?

— Ouais, et le temps qu'on termine, ça aura peut-être encore empiré. Au départ, ce n'est pas tellement hors de prix, mais le fait de pratiquer les injections ici à l'hôpital augmente la facture. Et comme c'est un établissement de petite ville, bon, ça n'arrange pas les choses.

— Dans ce cas, pourquoi n'a-t-on pas réglé ça à votre cabinet ?

— Je vous l'ai déjà dit. Écoutez, voilà comment on va procéder : on vous garde en observation quelques jours ici dans notre Hilton médical.

— Ça ne risque pas d'être plus cher ?

— Certainement. Et même beaucoup plus. Mais dans ce cas, votre assurance de la plate-forme pétrolière prend quatre-vingts pour cent de la somme à sa charge. Et l'autre, une petite part.

— La merde de chien, vous voulez dire ?

— Exact.

— Vous êtes en train de m'expliquer que les assurances ne paieront pas si je rentre chez moi, mais qu'elles paieront si je reste à l'hôpital, alors que ça sera nettement plus cher ?

— Vous avez pigé. Entre les deux polices vous vous en tirez pour quelques centaines de dollars de franchise. Elles pourront peut-être même se chevaucher pour que vous n'ayez rien à déboursier, mais j'en doute. Faudra que vous casquiez quelque chose. C'est comme ça que marchent les assurances et la médecine.

— Je pense que je suis en train de me faire avoir pour que vous puissiez leur soutirer un peu plus de pognon... Ouais, voilà ce que je pense.

— Si on considère que vous ne m'avez pas encore réglé quelques factures d'anciennes interventions, peut-être que vous réussirez à vivre avec cette idée.

— Combien de temps faudra-t-il que je reste à l'hôpital ?

— Vu la façon dont marche l'assurance...

— Celle de la plate-forme ou la merde de chien ?

— Les deux... Je dirais sept ou huit jours.

— Bon sang ! Vous plaisantez, n'est-ce pas ?

— Non. Vous voyez, vous recevez une injection maintenant. Et vous en avez une seconde dans une semaine. Ça devrait être suffisant pour que vous soyez sûr d'être pris en charge. À la façon dont sont rédigés ces contrats, pour les faire cracher leur pognon

vous êtes pratiquement obligé de vous tenir sur la tête et d'être frappé par la foudre tout en essayant d'enfoncer dans vos trous de nez le goulot d'une bouteille de soda posée sur votre cul... Vous auriez intérêt à vous offrir un meilleur régime d'assurances, Hap. Vous voyez, un vrai.

— Dès que j'ai du vrai pognon.

— Bon. Une piqûre maintenant. Une dans une semaine, et une autre entre le vingt et unième et le vingt-huitième jour. La troisième vous laisse une part de libre arbitre. Mais pas plus. Avec la rage, vous ratez une de ces injections, et vous pouvez dire adieu à vos fesses.

— Si j'entre à l'hôpital, il faudra que je porte cette foutue robe tout le temps ?

— Vous jouez le jeu, vous vous désapez.

Un hôpital est dangereux pour votre santé. Toutes sortes de maladies y traînent. Le premier jour, je me suis retrouvé avec la crève. Mais le pire, c'était l'ennui. Bon sang, qu'est-ce que je m'emmerdais ! Et il fallait que je reste allongé avec la perfusion de glucose plantée dans le bras – j'y avais droit, même si c'était inutile dans mon cas. Et la qualité de bouffe expliquait pourquoi quelqu'un avait écrit à l'encre bleue au-dessus du bouton de mes chiottes : APPUYEZ DEUX FOIS, LA CAFÉTÉRIA EST LOIN.

Donc, je passais mon temps couché sur mon lit, et j'étais très en colère parce que mon meilleur ami en ce foutu monde n'était pas encore venu me rendre visite une seule fois. Je ne l'avais plus revu depuis qu'il s'était tiré à l'entrée du docteur Sylvan dans cette pièce glacée où je montrais mon cul. Je téléphonais chez lui régulièrement, mais ça ne répondait jamais et, comme il n'avait pas de répondeur, impossible de lui laisser de message. Les seuls rapports que j'avais eus avec l'extérieur jusqu'à présent, c'étaient Charlie Blank et la télé.

Cette dernière battait des records de nullité. Il n'y avait que quelques chaînes qui, toutes, semblaient diffuser la même émission ou, au moins, du même genre. J'avais vu assez de talk-shows sur les relations stupides entre les gens pour le restant de mes jours. J'aurais pu leur expliquer immédiatement pourquoi ils avaient tant d'emmerdes dans leur vie et dans leurs rapports avec autrui : c'étaient des casse-couilles et ils étaient fiers de l'être !

J'ai croisé des crétins comme eux pendant toute mon

existence, simplement parce qu'on ne peut pas les éviter – comme ces merdes dans lesquelles on marche forcément... Je n'aurais même pas donné l'heure à ces trouducus d'imbéciles heureux et j'avais encore moins envie d'entendre ce qu'ils avaient à dire.

Et comme si ce n'était pas suffisant, la nuit je devais me fader cette émission politique avec le gros type vêtu d'un costard chic qui s'adressait une heure entière à une audience aussi minable et bornée que lui-même [1]. C'était le parfait guet-apens. Il adorait diffuser des extraits de discours politiques et puis les critiquer en dehors de leur contexte. Et son public, même en additionnant l'intellect de l'ensemble et en multipliant la somme par trois, était toujours collectivement débile – au mépris des mathématiques.

Je touchais le fond du désespoir. J'aurais même regardé avec plaisir un film avec Jerry Lewis, ou même un infomercial sur le maquillage.

Le premier soir, Charlie Blank passa me rendre visite. Il avait été promu lieutenant. Ce n'était pas que le chef de la police l'aimait au point de désirer le voir monter en grade, mais ce vieux salopard corrompu était ravi d'être débarrassé du lieutenant Marvin Hanson [2] qu'il fallait bien remplacer, et Charlie, qui était un bon flic honnête, était le suivant de la liste. Dans l'esprit du patron, c'était sans doute aussi une meilleure affaire, ne serait-ce que parce qu'il ne faisait pas le poids, et surtout qu'il était blanc...

Hanson et sa voiture s'étaient payé un arbre à grande vitesse sur une route mouillée et notre ami était désormais dans le coma, chez son ex-femme, Rachel, un peu comme un rutabaga. Allongé dans son lit, nourri par des tubes, le cul essuyé par son ex, il se flétrissait lentement, il remuait parfois une paupière et il bougeait encore juste assez pour donner à Charlie et à Rachel l'espoir qu'il allait bientôt retrouver ses esprits, réclamer un sandwich au jambon et les chiffres du marché à terme de la poitrine de porc.

D'après moi, s'il revenait à lui, on pourrait tout aussi bien le planter dans le jardin et attendre qu'il pousse... Ou alors, s'il se réveillait, il risquait d'être comme un nouveau-né. Le monde serait tout neuf pour lui. Extraordinaire et au-delà de sa compréhension. S'il arrivait à jouer pas trop mal aux dames contre lui-même sans tricher et s'il comprenait qu'on ne chiait pas dans l'évier de la cuisine, on pourrait faire une fête digne des Jeux olympiques.

Charlie portait son chapeau marron à la Mike Hammer. On appelle ça un feutre, je pense. Il était vêtu d'une chemise hawaïenne décorée de palmiers, de perroquets et de danseuses

exotiques aux couleurs criardes. Il arborait aussi son habituel veston marron bon marché, ses chaussures en plastique noir de chez Kmart et son expression de marbre. Croyez-moi, il n'y a rien de plus chouette que de voir depuis son lit d'hôpital une chemise hawaïenne jeter ses feux sous un veston minable, avec un galurin posé sur le tout comme une mangeoire rouillée pour les oiseaux. Il tenait à la main un sac en papier blanc graisseux et un autre, marron, mais la graisse en moins.

— J'ai entendu dire que t'avais eu des problèmes d'écureuil.

— Quelques-uns, murmurai-je.

— Et qu'il t'en a fait baver.

— Ouais. T'aurais dû voir le monstre !

— On est en train de vérifier s'il avait un complice. Tu sais, un guetteur planqué dans les bois. On espère l'arrêter avant la fin de la semaine. D'autres écureuils ou un geai bleu passent à table, un opossum nous refille un tuyau, et on pourrait même avoir le partenaire de ce connard d'ici ce soir.

— C'est ça, fous-toi de ma gueule ! Mais c'est pas de la rigolade, tu sais. Attends que je te montre où il m'a mordu. Regarde. J'ai quatre points de suture, ici.

— J'ai déjà été plus gravement blessé.

— Par un écureuil ?

— Non. Là, tu marques un point... T'as une drôle de voix.

— J'ai chopé la crève.

Charlie ouvrit un de ses sacs en papier et le posa devant moi. Il contenait un hamburger, des frites et un milk-shake.

— J'ai déjà passé un jour ou deux dans cet hôpital, expliqua-t-il, et j'ai pensé que ça te ferait plaisir. À moins que, depuis, ils aient embauché des chefs français.

— Oh, mon Dieu ! m'exclamai-je en tirant ma table réglable pour y poser la bouffe. Je n'aurais jamais imaginé qu'un jour je saliverais sur un repas de chez McDo.

— Reste ici un moment, dit Charlie, et tu finiras par avoir envie d'aller faire les poubelles... À propos, je me suis gardé le Spider Man qu'ils offraient avec ça.

— Pas de problème.

— Tu dis ça maintenant, mais si tu le vois, tu le voudras.

— Dans ce cas, ne me le montre pas.

Charlie posa l'autre sac sur le lit, puis il ôta son chapeau et le suspendit au dossier de la chaise des visiteurs.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? demandai-je.

— Des bouquins. Un magazine.

Il sortit le magazine en question, intitulé *Fesses et Nichons*, et il me le lança.

— Oh, super ! dis-je.

— Quoi ? Tu l'as déjà lu ?

— Ouais. C'est ça.

— Eh bien, au moins t'as une chambre individuelle. Tu peux te branler sans que personne ne te dérange.

— Reprends-le, dis-je. J'ai déjà assez de soucis comme ça pour commencer à réfléchir à ce que je n'ai pas et que je n'ai pas eu depuis longtemps...

— Hé, moi je suis marié, mec, et j'ai rien non plus. Ma femme exige toujours que j'arrête de fumer avant de me faire son petit business, enfin façon de parler. J'essaie vraiment, mais j'y arrive pas. Je ne grille plus que trois ou quatre cigarettes par jour, maintenant, mais elle le sait. Comme si elle avait une espèce de sixième sens, pour ça. Elle sent une odeur de clope et hop elle me ferme sa chatte. Et donc, quand elle a le dos tourné, je feuillette des magazines. Je passe beaucoup de temps à la salle de bains. Je laisse couler la douche. Elle pense que je suis un fils de pute parfaitement récuré, alors que je suis là à me taper des queues.

— Peut-être que tu devrais essayer de développer avec elle autre chose qu'une simple relation sexuelle, Charlie. Tu pourrais t'intéresser à son âme, à ses émotions. Tenter de comprendre ce qui fait de vous des êtres humains. L'apprécier davantage en tant que femme et moins comme objet sexuel.

— Ouais, bon, c'est vrai, mais j'ai quand même envie de la fourrer.

— J'entends ça.

— Tu sais, je pige pas. Ma femme aime bien qu'on parle comme il faut. Tu vois le truc ? Je ne suis pas censé dire « chatte » parce que c'est dégradant. Si je l'appelle « ma chatte », je me rends bien compte que c'est dégradant. Y a certaines femmes que je trouve « connes », tu me suis. Et certains types de vraies « bites ». Je veux dire, tu peux avoir un « con » et pas être une « conne ». Ou en avoir un et en être une. Mais je parviens pas à suivre le raisonnement d'Amy. Quand je dis que je veux un peu de chatte, je dis que je veux un peu d'amour, c'est pas elle que je traite de « chatte », c'est sa chatte. Et, tu vois, c'est un mot d'argot qui convient tout aussi bien pour ce qu'elles ont entre les jambes que

« bite » ou « queue » pour ce qu'on a dans nos pantalons. Si quelqu'un me traite de « bite », ça peut me foutre en rogne, mais si Amy me dit qu'elle veut un peu de bite, le sens est différent, tu ne crois pas ?

— Quand on se met à parler de femmes, je ne sais pas où je vais. Donc, là, tu n'as pas sonné à la bonne porte. Je n'ai jamais rien eu contre les hommes ou les femmes en général, je pense simplement que parmi eux, il y a un certain nombre de trous du cul.

— Et voilà ! Tu viens de dire « trous du cul ». Tu as le droit de parler comme ça, ou c'est du genre à être inscrit dans ton dossier cosmique ?

— Je reconnais que ça dépend de qui tient la marque, dis-je.

— Ouais, et c'est une autre histoire, n'est-ce pas ? Les chrétiens estiment que tu dois faire le bien parce que tu veux monter au Paradis, mais si tu le fais parce que t'en as simplement envie, et que tu ne crois pas à ces conneries, alors ils disent que tu iras griller à petit feu en Enfer. Ils aiment un Dieu qui est un tyran et qui t'oblige à faire le bien ou sinon il va te secouer les puces. La vie, c'est juste une succession de désastres, pas vrai ?

— C'est marrant comme le sexe peut nous rendre philosophes, hein, Charlie ?

— Puisqu'on en est à la philo, je te promets qu'il y a une rouquine, dans ce magazine, qui réussirait vite à te faire signer un chèque sans provision et attaquer une station-service.

— Laisse tomber les détails, dis-je en posant la revue sur ma table. Et les livres, c'est quoi ?

Charlie sortit de son sac un roman de chez Harlequin et il le plaça sur le magazine.

— C'est une blague ?

— Hé, ma femme voulait le jeter. Elle en bouquine des tonnes. J'ai pas beaucoup de pognon, tu sais. Je me contente de lire ce sur quoi je mets la main. Des millions de lecteurs ne peuvent quand même pas s'être trompés à ce point ! Ah, j'ai aussi acheté celui-là exprès pour toi, ajouta-t-il.

Il me tendit un western en livre de poche.

— Bon, y en a au moins un sur trois qui n'est pas mal.

— Je l'ai récupéré dans une vente d'occase, chez un particulier. Il manque quelques pages, mais on arrive à comprendre l'histoire.

— Tu as vu Leonard ?

— Naan. Pas depuis un moment. J'étais sûr de le trouver ici à camper sur une chaise.

— Il n'est même pas passé. Il avait des problèmes avec son petit ami. Je pense que c'est pour ça.

— Avec Raul ?

— Ouais.

— Leonard n'a aucune patience avec lui, dit Charlie. Raul est okay.

— Je ne l'aime pas, grommelai-je. J'ai le sentiment qu'il ne vaut pas grand-chose et qu'en plus ce pas grand-chose-là n'a aucun intérêt.

— C'est souvent le problème entre des amis, tu sais. On a du mal à comprendre les choix amoureux d'un pote. On pense qu'il n'y en a pas un pour rattraper l'autre. C'était pareil avec Hanson. Encore que je doive admettre qu'il aurait dû s'arranger pour garder son ex. Rachel est super. T'as vu la façon dont elle s'occupe de lui ? Et en plus, c'est une belle nana.

— Je ne comprends pas, Charlie. Ils sont divorcés depuis des années. Et il suffit qu'il passe à travers un pare-brise et qu'il se fracasse la tronche contre un arbre pour que, soudain, elle le fasse pisser dans un tube et le nourrisse de haricots verts en conserve...

— Mais non, elle ne lui cuisine pas ce genre de merdes. La bouffe passe par un tuyau. Et peut-être que ce n'est pas un mauvais mariage, finalement. Ils n'ont pas besoin de supporter leurs conneries réciproques. C'est même possible qu'il soit le plus heureux des hommes. Les gens ne l'emmerdent plus. Et on tripote sa queue davantage que la mienne – et moi je suis réveillé, en plus. Mais j'étais en train de parler de Leonard et de toi. Proches comme vous êtes, je pense que tu es plus ou moins jaloux du temps que Raul vous vole à tous les deux. Votre truc, c'est presque comme un mariage sans la baise. Quand j'y réfléchis, en fait, le mien est pareil. Pourtant, t'as besoin d'une femme, Hap. Ne serait-ce qu'une petite crampette avec une fille du coin, tu vois.

— Oh, voilà une pensée élevée. Très moderne, Charlie.

— Je veux juste dire que ça fait du bien de niquer de temps en temps. Ça te décongestionne l'arrière des yeux, ça te redresse le dos. Et peut-être que ça t'éclaircit le teint.

— J'ai déjà un teint de pêche.

— Hé, avec le temps, tu verras que ça ne s'arrange pas. Vu la façon dont ça a tourné chez moi, je remarque que j'ai quelques boutons, et aussi une ou deux verrues sur une main.

— C'est la masturbation.

— Bon sang, tu as peut-être raison !

— Et comment vont tes yeux ?

— Je louche un peu, maintenant que tu m'y fais penser.

— Je peux te demander une faveur ?

— Tout ce que tu veux, je ne sais pas si je le ferai, mais ça ne mange pas de pain de demander...

— Essaie de savoir comment va Leonard... S'il est okay ?

— Hé, il est certainement okay. Tu l'as dit toi-même, des problèmes de petit ami. Je parie qu'ils se sont réconciliés. Ils font ça tout le temps. Ils sont sans doute en train de s'élargir mutuellement la rondelle, ou je sais pas quoi, et c'est pour ça qu'il n'est pas passé te voir.

— Quelqu'un t'a déjà dit que tes capacités à comprendre les relations humaines étaient sans égales ?

— J'entends ça tout le temps.

— Le problème avec Leonard, là, c'est que je ne crois pas que tout aille bien, tu vois. Ce coup-ci, c'est pas une simple prise de bec. C'est autre chose qu'une peine passagère. Leonard a très mal pris son départ. Et Raul s'est trouvé un autre mec.

— Oh-oh.

— Un type à moto. Un barbu en combinaison de cuir. Je ne connais pas grand-chose de tout ça. Leonard allait me raconter quand l'écureuil nous a attaqués. Puis, comme je suis coincé ici à cause de mon assurance et qu'il n'est pas venu, on n'a pas pu parler. Il avait vraiment envie de m'expliquer. Je veux dire, il est très énervé. L'autre jour, chez le toubib, il a menacé un gamin de lui lasser son vilain cul.

— Avec ce que je vois dans mon boulot de flic, moi aussi j'aimerais bien lasser le vilain cul d'un certain nombre d'entre eux.

— Celui-là n'était pas un ado. C'était vraiment un gosse.

— L'avantage, dans ce cas-là, c'est que t'es pas obligé de lever le pied aussi haut.

— Il l'a traité de petite merde.

— Mon père m'a appelé comme ça plusieurs fois. Et il avait raison.

— Sérieusement, Charlie. Tu iras voir ?

— Ouais, ouais. D'accord.

Le second jour, toujours aucune nouvelle de Leonard. Rien de Charlie non plus. Je restai au lit à lire le roman de chez Harlequin et je le trouvai meilleur que ce que j'avais craint. Puis je bouquinaï le western, et celui-là était moins bon que ce que j'avais espéré, même si je voulais croire qu'il aurait été génial sans ces quatre pages manquantes.

Entre les crises de lecture et le chipotage du bout de ma fourchette dans des repas dégueulasses, je passai beaucoup de temps allongé sur le côté à regarder dehors et à renifler à cause de mon rhume. L'extérieur était devenu plus intéressant que le petit écran. J'appris à identifier certains pigeons qui venaient se percher sur le rebord de la fenêtre et je leur donnai un nom à chacun. Des trucs très originaux du genre Tom, Dick et Harry, Fred et George, Sally Ann, Mildred et Bruce. Quant aux petits tas de fiente qu'ils laissaient derrière eux, je les surnommaï Leonard.

Plus loin, j'apercevais un toit plat couvert de calendrite et une flaque d'eau qui devait dater de la semaine précédente. J'aimais bien l'arc-en-ciel formé par le soleil qui jouait sur sa surface.

Quand la nuit tomba et que les pigeons s'en allèrent, je ne vis plus que ce toit et la lune qui se reflétait dans l'eau, tel le visage d'un rôdeur anémique m'espionnant depuis les ténèbres. Au fur et à mesure que l'heure avançait, la lune abandonna la place à un voile de nuages et le ciel s'assombrit et une petite pluie de printemps commença à crépiter sur la vitre.

Vers minuit, je fermai les yeux et j'écoutai la pluie, espérant qu'elle m'aiderait à m'endormir, mais en vain. Je les rouvris au moment où quelqu'un entra dans ma chambre. En me tournant, j'aperçus dans l'obscurité une jeune femme mince vêtue de blanc. Une infirmière. Elle s'approcha en silence et elle alluma ma lampe de chevet.

— Toujours réveillé, hein ?

— Ouais, grognai-je.

Je me rendis compte alors qu'elle n'était pas si jeune que ça. Ses cheveux étaient un peu trop rouquins, son visage était marqué par l'expérience, mais ses lèvres avaient une expression de

douceur que les lecteurs d'Harlequin aiment à nommer « promesse ». À la vue de ses jambes, le pape aurait sans doute abusé de lui-même dans les toilettes du Vatican et il ne l'aurait peut-être pas regretté.

— Je dois vérifier votre température, annonça-t-elle.

— Je ne vous avais encore jamais vue.

— Je prends mon service à vingt-deux heures trente. Je travaille de nuit. J'ai eu quelques jours de congé. Ouvrez la bouche.

Alors qu'elle se penchait vers moi pour me glisser le thermomètre entre les lèvres, je sentis son parfum léger et devinai la rondeur de ses seins sous son uniforme. Je pense que ça faisait trop longtemps que je n'avais pas eu de femmes, car cette odeur et ces formes suffirent à me déclencher une érection. Je restai là, gêné. Heureusement que j'étais dissimulé par un drap et une couverture. J'avais conscience du scabreux de la situation et, en même temps, ça ne me déplaisait pas. C'est un truc de mec, ça.

Un moment plus tard, quand elle récupéra le thermomètre, elle offrit une autre petite gâterie à mes narines. Elle l'examina, le secoua et sourit.

— Bon, ça paraît okay. Pas de fièvre. Si j'en crois votre feuille, vous allez avoir droit à une autre injection. Vous avez été mordu par un animal enragé ?

— Un écureuil.

Elle sourit de nouveau. Elle avait un beau sourire. Presque comme une veilleuse dans la nuit.

— Sans déconner ?

— Bon, ajoutai-je, c'était un gros écureuil.

Cette fois, elle éclata carrément de rire.

— Vous pensez que vous pourriez enlever ce truc de glucose, ou je sais pas quoi, planté dans mon bras ? demandai-je. J'en ai pas besoin. Je suis juste ici pour deux piqûres. Et je n'aurais pas été couvert par l'assurance si j'étais rentré chez moi.

— Mon chou, je suis passée par là moi aussi, mais je ne peux rien ôter de votre bras, même pas un cran d'arrêt. Pas sans autorisation. En revanche, voyez-vous, ça pourrait se détacher tout seul...

Elle se pencha de nouveau, décolla le sparadrap qui maintenait l'aiguille dans ma veine, puis elle tira et rigola.

— Ooh ! Cette salope a glissé ! s'exclama-t-elle.

— Ça fait du bien de rencontrer quelqu'un qui aime son travail, murmurai-je.

— J'ai horreur de cette connerie de boulot, dit-elle, et elle avait l'air sincère.

— Vraiment ?

— Non, je mens. Chéri, ce que je préfère dans la vie, c'est vider les bassins débordant de merde. Ou peut-être administrer des lavements et enfoncer un cathéter dans la queue d'un vieux...

Ça me fit rougir, mais elle, elle ne semblait vraiment pas gênée. Visiblement, les mots grossiers étaient partie intégrante de son existence.

— Vous me paraissez assez heureuse, dis-je.

— C'est marche ou crève, chéri.

— Alors pourquoi faites-vous ça ?

— Parce que je suis divorcée et que mon proprio ne veut pas me tringler en échange du loyer.

On rigola tous les deux.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom, ajouta-t-elle.

— Hap, Hap Collins.

— On se reverra, Hap Collins.

— Je l'espère vraiment, Brett.

— C'est peut-être même moi qui vous ferai votre injection.

— Mon Dieu !

— Et dans le cul, avec un peu de chance.

— Double mon Dieu !

Elle éteignit la lumière, son uniforme blanc amidonné se déplaça dans l'obscurité. Et puis elle ne fut plus là, et je restai seul de nouveau avec la pluie, les relents de son parfum, mes pensées et le manque de son sourire.

Question pensées, c'était mon cul mon principal souci. Jusqu'à présent, on m'avait fait les injections – un anesthésique et le premier sérum antirabique – dans le bras. Mais si elle me piquait vraiment dans la fesse, ce coup-ci ? Leonard s'était moqué de moi. À supposer qu'il ait raison ? Et si j'avais le cul le plus laid de la terre ? Et si mon début de calvitie était blanc et luisant sous la violente lumière de l'hôpital ? Je veux dire, je m'allonge sur le ventre et elle voit en même temps mon derche affreux et mon crâne chauve... Est-ce qu'elle part en courant ? Ou pense-t-elle que ça va bien ensemble, un peu comme un pantalon et un chapeau assortis ?

Je passai à la salle de bains, et je me coiffai. N'empêche que j'avais toujours ce bout de melon déplumé. Je n'étais pas idiot au point d'essayer de rabattre les cheveux dessus. Je veux dire, les gars, vous trouvez ça naturel ? Ça revenait à brandir une pancarte annonçant : JE SUIS CHAUBE, ET EN PLUS REGARDEZ COMME JE SUIS CON ! DE TOUTE FAÇON, J'AVAIS LES TIFS COUPÉS TROP COURT POUR RÉUSSIR QUOI QUE CE SOIT DANS CE GENRE. MES RÉGIMES D'ASSURANCES COUVRAIENT-ILS LES IMPLANTS CAPILLAIRES ?

Je retournai me coucher, et je fis quelques exercices pour me muscler les fesses, mais pas trop. Bon sang, j'avais cinq jours avant l'injection de Brett. Inutile de forcer.

J'écoutai un moment la pluie, puis je me tournai, j'allumai la lumière et je décrochai le téléphone. Ça sonna et sonna encore chez Leonard, mais personne ne répondit.

De nouveau dans l'obscurité, allongé sur le dos, je pensai à lui un moment, me demandant où il pouvait bien être passé, merde ! Lorsque je renonçai à ce genre petit curieux, je me mis à fantasmer sur Brett. Où vivait-elle et comment ? Avait-elle besoin d'un homme d'un certain âge dans sa vie, disons de ma taille et de mon tempérament, avec un derrière affreux et un début de calvitie ?

Sans doute que non.

Je me souvins tout à coup de *Fesses et Nichons* dans mon tiroir, mais j'avais une telle force de volonté que je ne rallumai pas pour le feuilleter.

Enfin, disons que j'y donnai juste un bref coup d'œil. On n'est pas de bois.

Je finis par m'assoupir, mais les bruits de l'hôpital me réveillèrent tout au long de la nuit. Contrairement à ce qu'on pense, l'hôpital n'est pas un endroit où on se repose. Il y a toujours quelqu'un qui vient voir comment vous allez, ou qui prend votre température, il y a toujours des rires ou des cris dans les couloirs ou le vacarme de trucs qui s'entrechoquent. Au petit matin, j'avais l'impression d'avoir gravi l'Everest et d'avoir dévissé, avant d'être découvert par un abominable homme des neiges qui m'avait ramené dans sa grotte pour lui servir de jouet sexuel.

Je pris mon petit-déjeuner – tout juste meilleur que si j'avais eu à le chasser moi-même à quatre pattes et à le bouffer cru. Puis je revis Brett, en coup de vent, le temps qu'elle vérifie ma température. J'avais envie de lui soutirer son numéro de téléphone, mais ce matin elle avait un air beaucoup plus professionnel – harassée. Ou c'était peut-être à cause de ma calvitie. Je me contentai donc de lui sourire et de lui parler poliment. Elle en termina vite avec moi et s'en alla, me laissant seul de nouveau avec son parfum. Un peu plus tard, je demandai son nom de famille à un aide-soignant. Il ne le connaissait pas.

J'attendis son retour, mais elle ne revint pas. À sa place se pointa une infirmière dont le visage me fit penser à un poing calleux passé à travers une vitre. Elle insista pour remettre la perfusion de glucose. J'insistai pour le contraire.

Elle s'en alla fâchée, en menaçant de prévenir le docteur. Peut-être que Sylvan allait rappliquer pour me donner la fessée ?

Deux heures après, une autre infirmière fit son apparition. Elle avait à peu près la taille de Brett, et elle me la rappelait même par certains côtés – mais sans le charme, les gros mots et les tifs rouquins. On aurait dit sa sœur cadette aux cheveux bruns, en plus jeune et plus calme.

— Vous allez essayer de me replanter ce truc dans le bras, la prévins-je, mais ça ne marchera pas.

Elle éclata de rire :

— Pas du tout. Je suis venue vous dire que Brett vous aime bien.

— Waouh ! J'ai l'impression de me retrouver au collège. On va bientôt se servir de vous pour se passer des petits mots.

— Ce n'est pas elle qui m'a demandé de vous raconter ça. Je voulais juste que vous soyez au courant. C'est mon amie. Elle m'a avoué que vous l'intéressiez. Elle pourrait avoir besoin de quelqu'un dans sa vie. Quelqu'un qui ne serait pas une brute. Vous n'êtes pas une brute, n'est-ce pas, monsieur Collins ?

— Mon Dieu, je ne crois pas... Comment vous appelez-vous ?

— Ella Maine.

— Merci, Ella.

— De rien.

— Elle a précisé ce qu'elle aimait chez moi ?

— Votre sens de l'humour.

— Pas mes yeux ? Mon noble menton ? Mon sourire

éblouissant ? Mes pectoraux qui palpitent ?

— Votre sens de l'humour.

— Ça ne vaut rien.

— Monsieur Collins ?

— Ouai.

— Traitez-la correctement.

— Si elle me laisse la moitié d'une chance, je vous le promets.

— Ne lui dites pas que je vous ai parlé. Ça risque de la gêner.

— Je ne crois pas qu'on puisse la gêner aussi facilement.

Ella éclata de rire.

— Maintenant que vous me le faites remarquer, moi non plus.

Charlie Blank arriva quelques minutes après le départ d'Ella. Il avait la tête du type qui doit avaler et chier une boule de bowling, puis réussir un double honneur avec. Il ne voulut pas voir mes fesses.

— Leonard ? fis-je. Il est okay ?

— J'en sais rien.

— Comment ça, t'en sais rien ?

— Je veux dire : j'en sais rien. Je suis allé chez lui ce matin. J'ai frappé. Pas de réponse. Vu le nombre de coups de fil que tu lui as passés, j'avoue que ça m'a rendu un peu nerveux de ne pas le trouver. J'ai croché la serrure et je suis entré. Personne. J'ai vérifié si quelqu'un n'avait pas essayé de le noyer dans ses chiottes ou de le découper dans la baignoire. Pas de Leonard. Même pas en morceaux. Le lit n'était pas défait, encore qu'il devrait vraiment changer les draps. Rien non plus ne semblait dérangé. Aucune idée de l'endroit où il peut être, bordel. Proches comme vous l'êtes, c'est pas le genre de Leonard de se tirer sans te prévenir.

— Tu penses qu'on l'a flingué ? C'est ça que tu es en train de m'annoncer ?

— Je n'ai rien dit de tel. Mais...

— Mais quoi ?

— J'ai pas fini, là. Laisse-moi le temps, bon sang ! Ce motard. Celui qui est avec Raul. Tu peux me le décrire un peu mieux ?

— Je ne l'ai jamais vu. Je t'ai rapporté ce que Leonard m'en a dit.

— Y compris qu'il était vivant et qu'il avait une tête, n'est-ce pas ?

— Allez, accouche.

— La nuit dernière, sur Old Pine Road, deux motocyclistes, deux gamins se sont garés sur le bas-côté pour s'envoyer en l'air et ils ont découvert un motard. Sa Harley était plantée dans un arbre, mais c'est pas ça qui l'a tué. Il est mort d'une décharge de fusil de chasse en pleine tronche. Faudra ramasser des dents et des fragments de cervelle pendant plusieurs jours. Et on risque de retrouver un bout de sa mâchoire en Louisiane.

— Bon sang !

— Leonard possède ce genre de fusil.

— Hé, attends une minute, Charlie, merde ! Tu connais Leonard.

— Ouais. C'est justement pourquoi je suis inquiet. Écoute-moi, Hap. Leonard est plutôt coléreux. Tu ne peux pas le nier.

— Pas tant que ça, tout de même.

— Bien sûr que si. Et surtout ces derniers temps. Et cette histoire avec Raul et son nouveau petit ami – un motard, soit dit en passant ?

— Ouais, mais...

— Et tu sais pourquoi Leonard a perdu son boulot au Hot Cat Club ?

— Il a pissé sur la tronche d'un type.

— C'est excessif, même pour Leonard.

— Il essayait de lui expliquer quelque chose.

— Ah-ah ! Et ce que tu m'as raconté sur ce gosse qu'il a failli latter. Tu t'en souviens ?

— Je ne crois pas qu'il avait l'intention de le faire. Enfin, pas vraiment.

— C'est quand même la preuve d'un foutu mauvais caractère, non ? Et tout à coup, tu n'as plus aucune nouvelle de lui. Tout ça te semble normal, mon pote ? Ce motard, c'est un fusil de calibre douze qui l'a métamorphosé en cavalier sans tête. Et je te le rappelle, Leonard possède un calibre douze.

— Comme tout Texan qui se respecte. Leonard a aussi des carabines, des revolvers, des couverts en argent et une télé. Bon sang, moi aussi. Et toi aussi.

— Je ne me suis jamais vidangé sur la tête de quelqu'un et je n'ai jamais menacé non plus de frapper un gamin.

— Ah-ah ! Mais tu m'as assuré que t'en avais bien envie.

— Je plaisantais.

— Comme Leonard.

— Tu n'en étais pas si sûr, l'autre jour.

— Tu ne sais même pas si c'est le même motard.

— Exact, mais après être allé chez Leonard et m'être cassé le nez, j'ai appris cette histoire de meurtre, alors je suis retourné chez lui et j'ai jeté un œil dans son placard. Le calibre douze n'était plus là. Toi et moi, on sait que c'est cette arme qu'il utilise le plus. Il l'a reçue de son oncle, qui la tient de son père ou quelque chose comme ça. Son oncle la lui a donnée quand il était gosse. Il t'a raconté cette histoire. C'est un bien de famille. Ce fusil est si ancien qu'il n'est pas enregistré. Un type qui veut flinguer son amant ou le petit ami de son amant, il peut avoir envie de faire ça avec une arme qui a une signification spéciale pour lui...

— Je pensais que tu étais l'ami de Leonard.

— C'est le cas, Hap. C'est bien pour ça que je m'inquiète.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois venu me raconter ces conneries. Leonard n'a tué personne. Pas comme ça, en tout cas. Merde, tu le sais bien !

— Y a autre chose. Un truc qui s'est passé la nuit dernière dans un bar fréquenté par les motards, à l'extérieur de la ville. Le Blazing Wheel. T'en as entendu parler ? On n'a qu'un troquet de ce genre, ici. Un Black très en rogne est arrivé là-dedans et a fracassé un type à coups de manche à balai. Une bastonnade sérieuse. Et quand les copains du mec ont commencé à lui tomber sur le râble, il en a assommé quelques-uns et il a sorti un pistolet. Ensuite ils l'ont poursuivi jusqu'à sa voiture et il a ramassé un calibre 12 sur son siège et les a braqués. Il a dégommé l'enseigne au néon et quelques motos. Ça ressemble à un foutu concours de démolition là-bas, maintenant. Et le connard que ce Black a fracassé... Devine qui c'était ?

— Le mort sans tête ?

— Et devine quoi ?

— Quoi ?

— Le Noir responsable de tous ces dégâts avait une Rambler. Combien connais-tu de gars qui se baladent avec un fusil et ont assez de couilles pour se pointer tout seuls foutre la merde dans un bar comme ça ? Combien connais-tu de Noirs qui conduisent une vieille Rambler ? Combien connais-tu de Blancs qui conduisent une vieille Rambler ? Tu vois un seul con qui ait envie de rouler dans une Rambler antédiluvienne ? Rien que ça, c'est du culot.

— Je ne crois pas que Leonard aime cette Rambler, dis-je. C'est

juste qu'il l'a eue pour pas trop cher.

— Ouais. Ajoute tout le reste à l'histoire du fusil de chasse. Son mec qui s'est tiré, Leonard qui n'est pas rentré chez lui. Tout ça s'additionne et sent vachement mauvais, non ?

— Et Raul ? Tu as des nouvelles ?

— Que dalle. Et ça ne me plaît pas non plus.

— Leonard est inculpé de quelque chose ?

— Pas encore. Je suis le seul à avoir fait la relation. Et j'espère m'être planté.

Je sortis du lit et filai jusqu'au placard.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? dit Charlie.

— Pour l'instant, garde tes hypothèses pour toi. D'accord, Charlie ?

— Je suis officier de police, Hap. Je ne peux pas te... Tu ne vas nulle part. Ça foutra en l'air le remboursement de ton assurance, si tu te casses.

— Faut que je retrouve Leonard. J'ai plus de chance d'y parvenir que n'importe qui d'autre. Tout ce que t'as à faire c'est d'oublier que ces indices peuvent avoir un rapport. Laisse-moi un peu de temps. De cette façon, Leonard ne sera pas forcé de se planquer s'il n'a pas fait ces conneries dont tu l'accuses.

— S'il est innocent, il n'a pas besoin de se planquer.

— Faux. Dans l'état où il est, il peut très bien penser qu'il doit se défilier. Mais je t'assure, il n'a certainement pas fait un truc pareil. Bon, il a sans doute foutu une peignée à ce gars et il a tiré sur le bar... Et il devait être très fier de se pointer là-bas dans cette Rambler. C'est son style. Mais tendre une embuscade à un type et lui dessouder la tête... Là, non, c'est pas son style.

— Il y a une autre petite chose.

— Quoi encore ?

— On a découvert une Rambler dans un pâturage du côté de la nationale 59. Avant de cramer, elle était blanche.

— C'est pas le champ de Bill Duffin ?

— Oui. Et si je me souviens bien, c'est là que cet écureuil vous a attaqués. Ça fait beaucoup de coïncidences, n'est-ce pas ? Un Noir qui assomme un motard, qui tire avec un calibre douze, qui conduit une Rambler...

— Dans ce cas, je n'ai vraiment pas le choix, dis-je. Faut que j'y aille.

J'enfilai mon pantalon sans mettre de slip, j'ôtai la « robe »

d'hôpital par la tête et la lançai sur le lit. Je remis mon T-shirt. J'ajoutai :

— Tout ce que je te demande, Charlie, c'est de m'accorder un petit délai. Okay ?

— Hap, je vous ai déjà fait beaucoup de faveurs à tous les deux. Mais...

— Une de plus, une de moins...

— Voilà à quoi ça ressemble, pour moi. Il s'est pointé dans ce rade, il a piqué sa crise, il a fracassé la tronche d'un motard, il s'est tiré dans sa Rambler et les autres l'ont pris en chasse. Il a flingué ce type depuis sa voiture. Puis ses poursuivants l'ont coincé, et ils ont cramé sa bagnole pour retarder l'identification... Ensuite... Eh bien, je ne crois pas qu'ils aient eu envie de lui payer le restau.

Je sortis mes chaussettes et mes chaussures du placard.

— Si on n'a pas retrouvé de corps, dis-je, c'est que Leonard est toujours vivant. Il n'est pas indestructible, mais on ne peut pas non plus le baiser facilement. On a récupéré un fusil de chasse et un revolver dans l'épave ?

— Non, mais ça ne veut rien dire. Ils ont très bien pu les piquer avant de brûler sa tire. Pourquoi pas ? Un bon fusil et un pétard. Ils n'ont pas craché dessus.

— Peut-être. Mais je pense qu'il a réussi à s'échapper. Il est quelque part dans le coin et il a besoin d'aide.

— Hap, mec, disons qu'il est vivant... J'adore ce type. Leonard, toi et moi, on est très liés. Mais on parle de meurtre, ici. Je ne suis jamais lié à ce point avec quelqu'un... Tu m'entends ?

— Pour moi, c'est de la légitime défense.

— Quoi ? Il entre dans ce bar, il castagne un gars, et ce gars lui court après et Leonard le dessoude ! Ce motard n'était pas armé, Hap.

— Tu dis que la Rambler était chez Duffin. C'est pas vraiment tout près de l'endroit où l'autre connard a été tué, n'est-ce pas ?

— Ils l'ont pris en chasse. Il a essayé de couper par le pâturage et de se planquer. Ils l'ont chopé. Ça tombe sous le sens.

— Il leur a quand même offert une joyeuse poursuite entre Old Pine Road et le pâturage de Duffin !

— Ouais. D'accord. Possible. Mais ça s'est peut-être passé comme j'ai dit.

— Les motards ont vu Leonard descendre ce gars ? Quelqu'un

a dit ça ?

— Non. Ils ont juste reconnu lui avoir filé le train. Mais il nous reste beaucoup de questions à leur poser. S'ils l'ont coincé et qu'ils l'ont tué, ils ne vont certainement pas l'avouer tout de suite. Aussi bien, ils sont en train de tanner sa peau quelque part pour le transformer en carpe...
...

— Il est déjà tanné. Je ne veux pas beaucoup de temps, Charlie. Si Leonard a fait une chose pareille, tu lui mettras le grappin dessus. C'est pas comme s'il risquait d'être pris d'une folie meurtrière. Et puis s'il est mort, pourquoi se presser, hein ?

Ce fut au tour de Charlie de réfléchir.

— D'accord, grogna-t-il finalement. Vingt-quatre heures. Ensuite je vends la mèche. Et pendant ce délai, je verrai s'il n'y a pas plusieurs pistes. L'enquête peut très bien mettre en lumière quelque chose que je ne pourrai pas étouffer. L'affaire peut prendre de l'ampleur. Compris ?

— Ouais, dis-je. Parfaitement. Merci, Charlie.

Je m'assis sur la chaise des visiteurs et je me chaussai. Je vérifiai mon portefeuille. Ouai. J'avais toujours mes deux dollars et deux gros chèques de mon dernier boulot que je n'avais pas encore encaissés.

L'infirmière qui m'avait menacé de dire au docteur que j'étais un méchant garçon arriva juste quand je partais.

— Monsieur Collins, qu'est-ce que vous fabriquez ? me demanda-t-elle.

— Ne vous inquiétez pas. Je ne m'échappe pas. Je m'offre juste un petit tour matinal. Je serai revenu à temps pour ma prochaine injection.

— C'est impossible, répliqua-t-elle, c'est dans cinq jours.

— Cachez-vous dans les buissons et faites le guet, dis-je avant de m'éloigner.

Je réapparus presque aussitôt. Charlie écoutait l'infirmière qui râlait à cause de ma fuite. Il hochait la tête en silence. Ils se tournèrent tous les deux pour m'observer.

— Charlie, dis-je, je sais que ça fout en l'air ma sortie, mais tu penses que tu pourrais me ramener chez moi en bagnole ? J'ai oublié que je n'avais pas mon pick-up ici.

Charlie me déposa chez moi. Il fut pratiquement silencieux pendant le trajet, mais au moment où je m'éloignai, il me cria, par sa vitre ouverte :

— Juste un petit délai, Hap, et ensuite faudra que j'amène Leonard au poste pour l'interroger.

— Oui, je sais. T'as l'heure ?

Il me la donna.

— Vingt-quatre heures, à partir de cet instant, dis-je. Okay ?

— Okay. Mais vingt-quatre heures, pas vingt-cinq. Et au cas où il y aurait du nouveau, le marché ne tient plus.

J'acquiesçai d'un signe de tête et il démarra. Je sortis mes clés et je me dirigeai vers la porte. Je me sentais mal. À cause du rhume, bien sûr, mais aussi parce que je quittais l'hôpital de cette façon, sachant que j'avais encore des injections. Je repensai à l'histoire de ce gamin attaché à son lit... Mourant en essayant de mordre l'air environnant...

Je tâchai de calmer mes angoisses. J'avais cinq jours avant la prochaine piqûre, puis près de deux semaines avant la dernière. Aucune raison de se mettre dans tous ses états.

Maintenant que j'étais sorti de l'hôpital et que je me retrouvais chez moi, je n'avais aucune idée de la suite des opérations. J'avais l'impression d'avoir voulu jouer une scène de *Hamlet* pendant une représentation du *Petit Chaperon Rouge* à l'école primaire. Ç'avait été un beau moment dramatique, mais inopportun. Et ça n'avait pas aidé Leonard d'un poil.

En entrant, je fus frappé par l'odeur de moisi et de poussière. J'avais été absent plusieurs mois, et je n'étais pas revenu ici depuis mon récent retour au Texas. J'avais filé directo chez Leonard pour faire des cartons sur des cannettes et pour causer. Et depuis lors, tout avait merdé.

Je ressentais un plaisir mêlé d'une espèce de désespoir. Ma maison était un taudis. Il y avait beaucoup de réparations à faire. Et son contenu témoignait d'une existence peut-être pas misérable, mais pour le moins boiteuse. Ma télé fonctionnait toujours avec une antenne d'intérieur recouverte de papier d'aluminium. Même

pas un râteau sur le toit et encore moins une parabole !

Pourtant, j'étais heureux aussi de me retrouver de nouveau là, libéré de ce boulot de forage sur cette foutue plate-forme où j'avais été, quatre mois durant, « responsable du graissage » – un titre ronflant pour l'idiot chargé de verser de l'huile dans les machines. Je détestais ce travail et je jurai de ne plus jamais m'y laisser prendre. Je jurai aussi, pour la énième fois, de changer de vie. De trouver quelque chose de mieux, d'avoir enfin une vision à long terme. Ce qui n'était peut-être pas une mauvaise idée, si on considérait que la moitié de mon existence était déjà derrière moi... Avec de vrais plans, je pourrais sans doute penser que ma bouteille était à moitié pleine, et non à moitié vide. Ni à moitié vide avec, au fond, un cafard mort.

Je ne refermai pas la porte d'entrée et j'ouvris les fenêtres en grand pour aérer un peu le salon. L'air sentait bon le printemps, et l'odeur des bois chatouillait mes narines.

Je gagnai la cuisine, jetai un coup d'œil dans le frigo, même si je savais pertinemment qu'il était vide, mais c'était un geste symbolique nécessaire. Puis je regardai dans le bocal de biscuits.

Il en restait quelques-uns à la vanille que je réservais à Leonard, mais les fourmis les adoraient aussi et elles étaient passées les premières. Je brisai les petits gâteaux avec une longue cuillère, puis je les jetai dans l'évier en même temps que les fourmis. J'ouvris l'eau et regardai le tout disparaître en tournoyant.

Ces saletés d'insectes ne savaient foutrement pas nager !

Je mis le café en route, puis j'ouvris une boîte de sardines avec la clé fixée sur le couvercle. Je m'assis à table et je jouai de la fourchette. Dommage de ne pas avoir de crackers.

Je bus une tasse de café tout en réfléchissant et en faisant les cent pas dans le salon.

Je remarquai soudain les empreintes de pieds dans la poussière, devant la porte de ma chambre. Je regardai autour de moi : elles venaient d'une des fenêtres et elles étaient plus ou moins recouvertes par les miennes, mais elles appartenaient à quelqu'un d'autre. Je me souvins alors qu'en ouvrant cette fenêtre-là, je m'étais aperçu qu'elle n'était pas verrouillée.

Ça ne m'avait pas paru bizarre sur le moment, car je n'avais pas toujours la sagesse de tout fermer soigneusement, mais en l'examinant de plus près, je découvris qu'on avait forcé le loquet. On avait enfoncé un truc sous le châssis et on l'avait soulevé.

Je me sentis mal à l'aise, tout à coup. Et d'autant plus qu'une sale odeur venait de dessous la porte de ma chambre. Je l'avais déjà notée un peu plus tôt et j'avais attribué ça à la moisissure et à la poussière. Maintenant, je savais que ce n'était pas le cas. Plus je m'approchais de la porte, et plus c'était violent.

Je retournai à la cuisine sur la pointe des pieds, je posai ma tasse dans l'égouttoir, je pris un couteau de boucher dans un tiroir, puis je revins vers la chambre à pas de loup. Je respirai profondément un air acide et je tournai le bouton avec précaution, m'attendant à tout moment à ce que quelqu'un me saute sur le râble...

Je me glissai furtivement à l'intérieur.

Il faisait chaud, ici. La poussière tourbillonnait. La lumière de midi entrait par les interstices des rideaux comme un nuage toxique jaunâtre. Le petit bout de vitre que j'apercevais était couvert d'une pellicule de poussière et de crottes de mouches.

Des cafards morts et des insectes desséchés gisaient sur le rebord, les pattes en l'air. Le tapis, rouille vif à l'origine, avait viré au marron merdeux sous l'effet conjugué du soleil et de chaussures crasseuses.

Ma commode était à sa place. Mon vieux lit à colonnes n'avait pas changé non plus, sauf que quelqu'un était allongé dedans, dissimulé sous un drap – tellement salopé qu'il était tout noirâtre. Ses pieds dépassaient, chaussés de bottes Roper noires aux semelles souillées d'une espèce de saleté sombre, peut-être de la bouse de vache. La puanteur venait de ces chaussures et de la personne qui gisait là.

Je respirai doucement – l'air avait toujours un goût aussi dégueu –, je m'approchai avec précaution de la tête du lit et j'arrachai le drap.

Un calibre douze posé à côté de lui, un revolver passé dans sa ceinture, le visage en sueur, égratigné, sale et pas rasé, Leonard ouvrit un œil et grogna d'une voix pâteuse :

— Salut !

— Espèce de petite merde ! m'exclamai-je.

Ouvrant l'autre œil, mais juste un peu, il répliqua :

— Naan. En fait, je suis couvert de merde, mais c'est toujours moi. Tu fais quoi avec ce couteau ?

— Bon sang, t'es cinglé ! Tu as foutu de la bouse partout !

— Naan. Il s'agit de déjections de cochons. Du fumier frais. C'est pas un très bon engrais parce qu'il ne chauffe pas pareil.

N'essaie pas de le composter. Ça ne marche pas bien. Tu savais ça ? J'ai pensé que tu apprécierais ces quelques précisions. Je suis plein d'infos comme ça.

— T'es surtout plein de ce que tu as sur toi ! Sors de mon lit !

— Je suis obligé ? Je suis vraiment crevé. J'ai été très occupé, ces derniers temps, et c'est le moins qu'on puisse dire.

— Je pensais que t'étais mort.

— T'es déçu ?

— Un peu. Je n'arrive pas à croire que tu te sois pieuté sans enlever tes saloperies de grolles et de fringues. Est-ce que je fais ça chez toi ? Est-ce que je salope ton lit avec de la merde ?

— Je ne me souviens même pas que j'étais habillé, Hap. T'aurais pas ramené quelque chose à becter, par hasard ? Je n'ai trouvé que des fourmis et des sardines dans ton placard et je ne bouffe ni l'un, ni l'autre, encore que je préfère sans doute les fourmis. Ces saloperies ont mangé mes biscuits.

— C'étaient *mes* biscuits.

— Ouais, sauf que je sais bien que tu les achètes pour moi. (Il s'assit sur le lit.) C'est l'odeur du café que je sens ?

— Moi, je ne sens que celle de la merde.

— C'est parce que tu n'es pas encore habitué.

— Qu'est-ce qui s'est passé, bon Dieu !

— J'suis trop épuisé pour te raconter ça maintenant. J'ai besoin de nourriture, de café et d'une transfusion sanguine.

— Tu es blessé ?

— Quelques égratignures, mais rien de sérieux.

J'avais des tas de questions à lui poser, mais je décidai que c'était sans espoir, pour l'instant. Leonard était trop abruti, affamé et puant pour que je le supporte.

— Vire ton cul de mon pieu et va prendre une douche, grommelai-je. Je fais un saut en ville pour acheter de la bouffe. Faut qu'on parle sérieusement, tous les deux. Et enlève-moi ces fringues. T'as qu'à mettre quelque chose à moi.

— Je ne crois pas. Tes slips n'ont ni dessins ni couleurs. Et ils sont trop petits pour mon équipement.

— Je suis vraiment désolé de ne pouvoir te fournir un slip de couleur. T'as un rancard ?

— Plus maintenant.

— Raul ?

— C'est un cauchemar.

— Leonard, tu es vraiment dans la merde.

— De cochon.

— Allez. Passe à la douche. Je reviens rapido. Mais j'ai d'abord une question. (J'indiquai le calibre douze d'un signe de tête.) Tu n'as pas tiré sur quelqu'un, récemment, n'est-ce pas ?

— Non, même si j'en ai eu très envie.

— Peu importe. Écoute-moi bien. Ne réponds pas au téléphone. N'ouvre pas la porte. Ne bouge pas d'ici et ne flingue personne. Et évite aussi de pisser sur quelqu'un.

— Je te promets de faire de mon mieux.

Quand Leonard disparut dans la salle de bains, j'ôtai les draps du lit, je les roulai en boule, et j'allai les jeter dans la poubelle, à l'arrière de la maison. Puis je pris mes clés et je grimpai dans mon pick-up.

J'avais perdu le précédent que j'aimais bien dans une inondation à Grovetown, Texas, et le nouveau était un Datsun bleu de 79, avec un trou de rouille sur un côté. Je ne l'aimais pas, celui-là, mais au moins n'étais-je pas obligé de le pousser dans les côtes. Pendant que je bossais sur la plate-forme, Leonard avait roulé avec de temps en temps et aujourd'hui, il ronronnait comme une machine à coudre.

Je me rendis à LaBorde et j'encaissai mes chèques ; je laissai un peu d'argent sur mon compte et j'empochai le reste, puis j'achetai des provisions, des médicaments pour ma crève et des trucs tout prêts chez Taco Bell [3], et je rentrai.

À mon retour, la maison avait été aérée. Leonard, vêtu de mes fringues – un jean noir et une chemise bleue en jean, avec les manches roulées –, était assis à la table de la cuisine. Jambes croisées, il remuait un de ses pieds nus. Il buvait une tasse de café. Il paraissait en bien meilleur état que quand je l'avais quitté.

— Tu ressembles de nouveau à un Noir, dis-je. T'as perdu cette couleur grisâtre.

— J'ai surtout l'impression d'être un vrai con. J'espère que t'as ramené un max de bouffe parce que je suis affamé. Au fait, tu ne devrais pas être à l'hôpital, en ce moment ? T'as pas l'air en grande forme non plus.

— J'ai la crève.

— C'est à cause de moi que tu t'es échappé de l'hôpital, n'est-ce pas, Hap ?

Je lui racontai ce que Charlie m'avait dit. J'ajoutai que j'avais quitté l'hôpital pour lui, en effet, et que Charlie m'avait laissé un petit délai pour tirer cette histoire au clair.

— Bon sang, s'exclama Leonard, quel fiasco !

— Ce n'est pas encore hors de contrôle. Pour l'instant, Charlie garde pour lui la connexion entre toi et le meurtre de ce motard.

Mais ça ne durera pas. En fin de compte, il sera obligé de cracher le morceau, et quelqu'un d'autre peut très bien faire aussi le rapprochement. À ce moment-là, t'auras intérêt à savoir ce qui se passe et il vaudrait mieux que ça soit clair comme de l'eau de roche...

— Je ne sais pas exactement ce qui se passe.

— Tu as tué ce motard ?

— Je t'ai déjà répondu que je n'avais descendu personne. Je n'étais même pas au courant que ce fils de pute était mort avant que tu me mettes au parfum. Tu crois que je pourrais flinguer quelqu'un sans te le dire ?

— J'étais obligé de te poser la question.

— Okay. C'est fait.

Là-dessus, Leonard bouda un instant.

— Commence par me raconter ce qui est arrivé, fis-je. Tu n'as pas simplement été pris d'une soudaine envie de te rouler dans de la merde de cochon, n'est-ce pas ?

— Non, ça c'est une sorte de dérivé naturel de mon aventure. Et crois-moi, c'était vraiment pas pareil sans toi. Tous les deux, on est comme les Hardy Boys, tu sais.

— Non, moi je suis un Hardy Boy et toi, t'es Nancy Drew [\[4\]](#).

— Je glisse là-dessus... Hap, quand je t'ai quitté à l'hôpital, je n'avais pas l'intention de te laisser tomber. Mais le toubib prenait tout son temps, et j'ai pensé, bon, je vais filer nous chercher quelque chose à manger et puis je reviendrai. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Pendant que je roulais, j'ai pas arrêté de penser à Raul. Ce garçon me rend dingue.

— Tu n'es pas un peu trop vieux pour ce genre de toquade ? Pour toutes ces conneries ?

— D'accord. N'empêche que je l'ai dans la peau. Du coup, je suis retourné à la maison. Je me disais qu'il était rentré. Il s'était payé du bon temps avec l'autre connard, et peut-être que c'était terminé et qu'il était revenu... Des idées folles, okay, mais c'était ça que j'avais en tête. Je ne savais pas comment je réagirais s'il se repointait, mais je voulais le revoir. C'est aussi simple que ça. Ce petit salaud me mène par le bout du nez.

— Si t'aimes être mené par le bout du nez, essaie la merde de cochon... J'ai la crève, et ça m'a bien débouché les narines. Tu vas me faire le plaisir de me nettoyer ce tapis.

Leonard acquiesça d'un signe de tête.

— On mange d'abord, et puis on va causer sur la véranda de derrière ?

On termina la bouffe de chez Taco Bell ; ensuite j'ouvris une boîte de thon et un pot de mayonnaise, je mélangeai une cuillère à soupe de mayo avec le thon et j'étendis le tout sur du pain. Leonard avala un sandwich, puis un autre. Quand il eut fini, je refis du café et on sortit derrière la maison avec nos tasses.

La véranda était minuscule et prête à rendre l'âme. Ses planches étaient grises et affreusement usées par les intempéries, mais la vue, de là, n'était pas mal. Aujourd'hui, les sombres forêts de l'East Texas se découpaient sur un ciel d'un bleu particulier que le soleil rendait encore plus beau. De petits nuages y flottaient comme des nénuphars sur un lac vaste et tranquille. À notre droite coulait un ruisseau, dont le murmure faisait penser au doux chant d'une femme comblée. Une brise légère nous caressait. Là, on ne sentait plus le moisi, ni la poussière, ni les déjections de cochon. Leonard se mit à parler.

— Ce que je voulais te raconter à l'hôpital sur Raul et moi, ça n'a plus grand intérêt, désormais... Pas après ce qui est arrivé. Tout ce que je peux dire, c'est que notre histoire partait en couilles. Je savais que ça se produirait un jour ou l'autre. On était simplement trop différents. Il était un peu jeune pour moi et il venait vraiment d'un autre monde. Il voulait quelqu'un qui n'aime ni les armes, ni la boxe, ni les arts martiaux. Quelqu'un de plus raffiné.

— Quand j'entends le mot *raffiné*, Leonard, je pense à toi.

— Et comment ! Mais ça n'allait pas bien, et finalement il ne rentrait plus à la maison comme il aurait dû, et je l'attendais en regardant Dave Letterman [\[5\]](#) et des films avec John Wayne, et puis il arrivait fatigué et bizarre et il ne me donnait aucune explication. Bon sang, je crois que je savais bien qu'il s'envoyait en l'air ailleurs. Mais j'aime ce gars, tu vois, et ça rend aveugle. Je me disais que j'étais juste un jaloux à la con. Que nos ennuis actuels étaient une épreuve que nous surmonterions. Je croyais son baratin quand il prétendait qu'il bossait...

— Parce qu'il bossait ?

— Ouais. Il s'était inscrit dans une école de coiffure. Genre boulot pour l'élite. Tu sais, ce système à la mode, les riches qui demandent à leur capilliculteur de venir travailler à domicile. On

peut se faire un max de blé avec ça. Un peu comme quand on loue un barman pour la nuit. Ou une bonne.

— Je n'imaginais pas que Raul savait faire la différence entre un peigne et une paire de ciseaux.

— C'était un cours accéléré. Trois mois. Il a commencé quand tu étais là-bas à piller les ressources naturelles de la planète.

— Continue. Tu disais que...

— Bon, la situation était tendue, et les voisins n'avaient toujours pas digéré que je brûle encore leur crack house [6] ... Du coup, de temps en temps, ils venaient balancer des trucs contre la piaule au beau milieu de la nuit. Une fois, ils nous ont même tiré dessus. Ils nous piquaient le courrier. J'ai été obligé de demander qu'on me l'envoie temporairement à mon ancienne adresse. Ça n'arrêtait plus. Quand j'ai découvert où ces connards habitaient, je m'y suis pointé et j'ai expliqué à deux des types que si on me faisait encore chier une seule fois chez moi, et que ce soit eux ou pas, je verrais ça d'un très très mauvais œil. Bon, ils savaient que je ne rigolais pas, merde, vu que j'avais quand même réduit trois fois leur baraque en cendres... Alors, ça s'est calmé. Mais ce genre d'emmerdes accentuait mes tensions avec Raul. Peut-être que ça lui mettait la pression aussi, et qu'à cause de ça, il se conduisait comme un dingue. Toujours est-il qu'il n'était pas souvent à la maison. Il traînait dans le parc de LaBorde, qui est un lieu de rendez-vous pour les gays, et ça ne me plaisait pas beaucoup parce que ça me paraissait suspect qu'il se balade si souvent dans ce coin-là. Surtout que ce n'était pas seulement un endroit où on draguait. Des gars ont été passés à tabac, là-bas. Tu sais, y a eu quatre ou cinq agressions, rien que l'année dernière.

— Et une cette année, dis-je. C'est là où ce prédicateur se pointe avec sa fameuse pancarte, n'est-ce pas ?

— « Gay Égale Sida Égale Mort. »

— C'est celui-là.

— Ouais, voilà l'endroit. Et donc j'estimais que glander là-bas des heures durant, c'était pas une bonne idée. Et surtout parce qu'il est aussi doué pour la baston qu'une chaussette sale. Pire encore, tous ses amis sont de vraies tantes. Grandes folles et toutes ces conneries. Des cibles évidentes.

— Ne détecterais-je pas ici un léger préjugé homophobe envers certains de vos collègues, mon ami ? Tous ceux qui n'ont pas des bras d'haltérophiles et ne savent pas tirer au revolver ?

— Je dis juste que ce n'est pas malin que Raul fréquente ces

gars-là, vu qu'ils sont comme des enseignes au néon et que l'endroit n'est pas sûr. Ça devrait pas compter, et pourtant c'est comme ça. Alors ne me sers pas ces conneries libérales, Hap. J'suis pas preneur...

« Donc, je suis inquiet et j'en parle à Raul, mais il m'ignore et quand, au bout du compte, je découvre que non seulement il passe son temps au parc, mais qu'en plus il se farcit Harley Couilles Graisseuses, c'est trop tard. Il s'est déjà tiré avec lui. T'aurais pu t'attendre à un coup pareil ? Je suis trop macho pour lui et donc il se casse avec un type qui donne l'impression d'avoir essuyé deux arbres de transmissions d'occase avec ses tifs ! Je me suis renseigné sur lui au parc, j'ai trouvé où il créchait, qu'il s'appelait Cheval McNee et que c'était une tantouze qui se cachait de l'être.

— Cheval ?

— C'était un surnom. Monté comme un étalon, tu vois.

— Qui t'a raconté ça ?

— Une autre tante. Je l'ai connu plus ou moins par Raul. Il froufroute comme une vieille femme. Mais il connaît tous les ragots de la ville. Une grande folle d'un certain âge. En fait, on l'appelle Queen Mary [\[7\]](#). Et son petit ami plus jeune, c'est Princess Mary... Princess adore zoner autour des stations d'autocar dans l'espoir de petites lubrifications vite faites. J'arrive pas à comprendre ça. Mais la question n'est pas là. Queen Mary est toujours en train de me draguer, il drague tout le monde. Je ne le sauterais même pas si on avait chacun un sac sur la tête et que j'utilisais ta queue. Bon sang, même pas si on avait deux sacs chacun et que j'utilisais ta queue avec une capote. Mais j'avoue que j'ai un peu joué le jeu.

— Tu l'as allumé ?

— Juste un peu. Toujours est-il que j'ai eu les infos que je voulais. J'ai décidé de faire un saut en bagnole jusqu'au bar du motard.

— Avec un fusil de chasse, un revolver et un manche à balai ?

— T'as entendu parler de ça ?

— Ouais. Et ça ne te ressemble pas. C'est pas que je ne t'aie jamais vu perdre ton sang-froid, mais ça paraît radical, même pour ton charmant ego.

— Je sais. L'amour. La luxure. En tout cas, mon ego t'envoie chier. Je me suis dit que je pouvais aller là-bas, et que Raul serait avec Braquemard de Cheval et que je lui demanderais de revenir. Et, pour être franc, je voulais aussi claquer les fesses du type qui

m'avait volé mon petit ami.

— C'est pas de la faute de ce gars si Raul couche à droite à gauche.

— Ouais, mais je m'en tape. J'ai quand même envie de lui foutre une raclée. Je pense peut-être que si je bastonne Cul de Cheval...

— Braquemard de Cheval.

— Si tu veux. Si je le bastonne, il y a des chances que Raul ne le trouve plus aussi sexy. Attends, il ne veut pas un pédé macho et il convole avec un pédé macho grassex ? Là, on finit par se dire que Raul pousse un peu trop loin la protestation ! Donc, je ramasse mes compagnons, le calibre douze, et le .38 à canon court, et je file là-bas. Quant au manche à balai, bon, je garde ce truc sous mon siège de voiture comme correcteur de mauvais caractère. Je pensais qu'il valait mieux être sérieusement enfouraillé. Tu te souviens, toi et moi on a appris une petite leçon, l'année dernière.

— Ouai. On peut être aussi fort qu'on veut, on ne peut pas fracasser toute une bande de types en même temps s'ils ont vraiment décidé de te faire une tête... Et quand ils te massacrent comme il faut et qu'ils te laissent pour mort, ça te fait un mal de chien.

— Exact, c'est ça, la leçon. Et le Blazing Wheel n'est pas seulement un bar de motards. C'est aussi foutrement blanc caucasien. Drapeau du Texas. Tout le bordel. Y a même pas James Brown dans le juke-box et personne ne paierait à boire à Charlie Pride [8]. Et me voilà, un nègre qui la ramène, et avec un bâton, en plus. Très solide, dois-je ajouter. Et je tombe sur ce gars que j'avais vu avec Raul et je m'avance vers lui, avec mon super-bastonneur de sales Blancs à la main...

— *De sales Blancs ?*

— Excuse. Ça m'a échappé. Je ne voulais pas t'offenser... Et j'annonce : « Je suis Leonard Pine, et t'as baisé avec mon copain. »

— Très original.

— Je regrette de ne pas avoir trouvé mieux, mais c'est ça qui m'est venu. Braquemard m'a balancé illico un crochet du droit à la tête, et je lui ai écrasé mon bâton sur l'intérieur du bras, puis je me suis mis à lui défoncer le crâne. Lui ai filé un premier coup sur la caboche si fort que je parie que ce baiseur de mes deux s'est réfugié chez lui pour aller chier un étron en forme de Jésus en prière... Tout ça s'est passé très vite et les autres ont décidé de

m'écorcher vif pour avoir osé frapper leur pote, alors j'ai sorti mon pétard et je leur ai fait un joli trou dans le plancher pour les faire reculer. Puis je me suis replié sur ma voiture et ils m'ont poursuivi.

— Et là, tu as ramassé ton calibre 12 et tu as explosé l'enseigne au néon, plus quelques motos.

— T'es au courant de ça aussi ?

— Ça vient de la même source que les détails sur le fusil, le manche à balai et le revolver. Charlie.

— Ce foutu Charlie est un fils de pute bien informé, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Quand je me suis tiré, plusieurs mecs m'ont pris en chasse, mais je les ai semés. Du moins, je l'ai cru. Je décide que le pâturage de Duffin est un bon endroit pour me cacher. Je m'y engage, je coupe mes lumières, je me gare et je reste assis là. Je pense, parfait, je leur ai échappé. Je commence à me calmer. J'ai un paquet de biscuits et je grignote, et puis je jette un œil dans mon rétroviseur, et qu'est-ce que je vois ?

— Un vieux monsieur habillé de rouge et huit petits rennes.

— Naan. Ces motards à la con. J'avais pas été aussi habile que ce que je croyais. Ils me voient tourner, ils laissent leurs bécanes quelque part au bord de la route et ils s'approchent discrètement de mon cul noir qui les attire comme une luciole.

— Sauf que tu es plus furtif qu'eux...

— Je sors par l'autre côté de la bagnole et je me glisse dans l'herbe avec mon calibre. Je rampe un moment, puis je me relève et je me mets à courir. Mais ces enculés me repèrent. Ils hurlent et ils lancent la chasse. J'entre dans les bois. Après un large arc de cercle, je fais demi-tour et je descends jusqu'au ruisseau, et là je les aperçois qui traversent un peu plus bas puis remontent sur l'autre berge. Je longe le ruisseau sur un bon kilomètre, et puis j'entre de nouveau dans les bois, et que je sois maudit s'ils n'étaient pas venus jusque-là ! Ces trouducus m'avaient encerclé !

— Et donc, ils te dépècent et ils te bouffent.

— Naan. Je rampe entre deux de ces enculés. Ils n'y voient que du feu et je me tire, toujours en rampant.

— Cette histoire n'est pas attribuée à Daniel Boone, par hasard ?

— Tu connais la porcherie de Webb ?

— Ouais, et je devine la suite.

— Je joue au serpent jusqu'à sa ferme, et je me glisse entre les planches d'un des enclos. Il paraît que les porcs chient toujours dans le même coin, mais quelqu'un a oublié d'expliquer ça à ces foutus animaux, ou alors Webb joue beaucoup de la pelle, parce que je peux sérieusement témoigner que cet enclos tout entier puait la merde de porc pourrie et pire encore.

« Je baigne dans cette pâtée en surveillant les environs et voilà que les motards courent de ce côté-ci de la ferme. Je suis sûr qu'ils ne m'ont pas vu, mais ils sont si près que je pourrais sentir leur odeur si les déjections de porcs ne m'obstruaient pas le nez... Tu sais ce que je fais alors, Hap ?

— C'est une question purement rhétorique ?

— Non.

— Tu te planques sous le fumier.

— Tu devrais participer à ce foutu *Jeopardy* [9] !, Hap. C'est exactement ça. Je me glisse dans cette merde, en ne laissant dépasser que ma tête, mes bras et mon calibre. S'ils attaquent, j'ai décidé de leur démolir les rotules à coups de fusil. Mais quand ils se retrouvent sous le vent avec cette puanteur, ils se replient dans les bois en jurant.

— Seul un homme, un vrai, est capable de rester planqué dans du fumier sans se plaindre, dis-je.

— Ensuite, je repousse les assauts de deux cochons amoureux, je saute par-dessus la clôture, je fonce jusqu'à la route et je traîne encore un moment dans la forêt. Un peu plus tard, j'entends leurs motos, je me recroqueville dans les sous-bois et je les regarde s'éloigner. J'attends quelques minutes, je pense retourner à ma voiture et puis je décide qu'ils doivent s'y être mis en embuscade et qu'ils ont posté quelqu'un pour la surveiller. Alors je traverse la route, puis le vieux pâturage de Murdoch et les bois derrière ta piaule, et là, je force le loquet d'une fenêtre avec un démonte-pneu trouvé dans ta bagnole et j'entre. J'étais claqué. Je suis resté couché dans ton lit toute la journée jusqu'à ce que tu te pointes et que tu me réveilles.

— Exactement comme Boucle d'Or et les Trois Ours.

— Ben oui.

— Où est passé mon démonte-pneu ?

— Sous la véranda. Bon sang, Hap, t'es censé être un peu compatissant, là ! Et merde à ton démonte-pneu !

— T'es le seul responsable de tes malheurs, mec. Et en plus t'as

salopé mes draps. Et t'as vraiment intérêt à pas avoir paumé cet outil.

— Si ça peut te reconforter, le canon de mon calibre 12 est plein de merde de porc.

— J'essaie de réfléchir à cette histoire, Leonard, et c'est pas clair comme de l'eau de roche. Braquemard a perdu sa tête sur Old Pine Road. C'est loin du pré de Duffin. Mais tous ces motards t'avaient pris en chasse et pas lui. Il me semble que si j'avais été à sa place, après cette branlée, j'aurais mené la meute. Or, il est parti dans une autre direction et il s'est fait flinguer.

— Il était sans doute en pleine confusion. J'ai fait de sérieux réglages à sa caboche. Je l'ai frappé si fort que j'ai peut-être même modifié son passé. En tout cas, je ne l'ai pas tué.

— Ah, au fait, tu sais, ta Rambler ? Ils l'ont cramée, cette saloperie.

— Et merde ! T'es ravi de m'annoncer ça, hein ? Tu l'as toujours détestée. Un mec qui se trimballe en Datsun !

— Je pense que tu devrais te livrer, Leonard. Et pas seulement parce que tu conduisais une Rambler, mais parce que Charlie fera ce qu'il faut pour t'avoir.

— Je ne suis pas sûr qu'il puisse grand-chose.

— Quand on comprendra ce qui se passe, on pourra te disculper. En attendant, si tu ne te rends pas, ils prétendront que t'es en fuite et que tu te planques parce que t'es coupable.

Leonard secoua la tête.

— Je ne sais foutrement pas quoi faire. Que je me livre ou pas, je suis foutu.

Le téléphone sonna dans la maison.

— Pendant que je réponds, tu peux toujours commencer à nettoyer toute cette merde de porc partout.

— Je suis obligé ?

— Et tout de suite. Et ne te contente pas de donner un coup d'éponge superficiel. Sers-toi d'un détergent et d'un dé-puant. Y a tout ça sous l'évier de la cuisine.

— Un dé-puant ? dit Leonard.

C'était le docteur Sylvan au téléphone.

— Vous avez perdu l'esprit ou quoi ? me demanda-t-il.

— Je n'en sais rien.

— J'ai du mal à croire une chose pareille ! Il faut faire ces injections, Hap. Ou vous mourrez.

— Allez, docteur, il me reste encore cinq jours avant la prochaine.

— Et votre problème de remboursement ? Vous l'avez oublié ?

— Vous ne pouvez pas tricher un peu ? Il fallait que je quitte l'hôpital. J'étais obligé, ça ne dépendait pas de moi.

— Et pour quelle raison ?

— Je n'avais pas fait de lessive depuis une éternité.

— Vous êtes rentré chez vous pour ça !

— J'avais aussi quelques factures à payer.

— Et vous en avez profité pour vous laver les cheveux, aussi, j'imagine ?

— Comment avez-vous deviné ?

— Hap, écoutez-moi. Si vous revenez à l'hôpital dans la soirée et que vous y restez, j'arrangerai le coup. Mais il faut que vous soyez là dès ce soir. Je peux trouver quelque chose pour expliquer votre absence un moment. Disons que je vous ai demandé de venir à mon cabinet pour certains examens, mais je ne peux pas faire mieux. Si on me chope, je risque de perdre ma licence et je ne pense pas qu'on puisse vivre tous les deux sur votre salaire.

— Pas avec le train de vie auquel vous êtes habitué. Le fait est que je ne gagne pas assez pour m'entretenir moi-même. Avec n'importe quel train de vie.

— Si vous êtes à l'hôpital avant ce soir, je vous promets de me débrouiller pour que vous ressortiez d'ici deux jours sans perdre votre couverture maladie. Ça m'obligera à magouiller un peu, mais c'est okay. Juste pour que vous ne me cassiez plus les pieds.

— J'ai compris.

— Je passerai à l'hôpital à vingt heures trente, Hap. Soyez là. Dans votre lit.

— Avec ma petite robe ?

— Et comment !

— Dois-je mettre un peu de parfum ?

— Je vous en prie.

— Je crois que c'est juste parce que vous voulez me voir à poil, doc.

— Je ne pense qu'à ça, en effet.

Leonard arriva avec une brosse pleine de merde de porc, un

seau débordant d'une eau puante, et deux serviettes.

— Je n'aurais peut-être pas dû prendre ces serviettes, n'est-ce pas ?

— Maintenant, ça n'a plus d'importance, répondis-je.

— Elles avaient des trous.

— Ouais, et les mauvaises en ont encore plus. T'as nettoyé tout ton bordel ?

— Ouais.

On ressortit derrière la maison, et Leonard vida l'eau, nettoya le balai et les serviettes avec le tuyau d'arrosage, puis il étendit ces dernières sur mon fil à linge.

— Je n'ai pas encore trouvé le courage de te poser la question, dit-il enfin. Tu as des nouvelles de Raul ? Charlie sait quelque chose à son sujet ?

Je secouai la tête.

— Ça m'inquiète, fit-il. J'espère qu'il va bien.

La voix de Leonard aurait semblé calme à quelqu'un qui ne l'aurait pas connu, mais moi, je remarquai son léger trémolo. Il n'était pas seulement inquiet – il avait peur. Peut-être pas pour lui-même, mais pour Raul, certainement.

— Sans doute qu'il va bien, murmurai-je.

— Et si tu te renseignais un peu ? Juste pour voir... Moi, je ne peux pas sortir d'ici.

— Je ne saurais pas par où commencer, Leonard. Possible qu'il soit retourné à Houston. Il a déjà fait ça, vrai ?

Leonard acquiesça d'un signe de tête.

— J' imagine que Raul et Braquemard se sont disputés et qu'il s'est tiré, poursuivis-je. T'es arrivé un jour trop tard, et t'as fait une grosse connerie. Voilà comment je vois la chose, et t'as intérêt à me croire : pour l'instant, Raul est le cadet de tes soucis.

— Je pense que t'as raison, dit Leonard. J'avais juste oublié.

Pendant une bonne heure, Leonard n'en continua pas moins à me cajoler pour me convaincre de me renseigner sur Raul. Vu que je n'avais pas de meilleure idée et que le temps nous était compté, je décidai que si je parvenais à le localiser, j'aurais une chance de découvrir ce qui se passait. Raul savait peut-être qui détestait son nouveau petit ami au point de le flinguer et cela permettrait de disculper Leonard – en tout cas, je l'espérais.

En outre, si je devais partir à la chasse aux infos, il valait mieux ne pas attendre que la nasse se resserre autour de Leonard. D'autres flics avaient certainement déjà additionné deux et deux et, en ce moment même, ils essayaient de mettre la main sur mon pote. Charlie lui-même, s'il se retrouvait dans une position difficile, risquait d'être forcé de rompre sa promesse et de lancer le filet lui-même.

Je laissai Leonard avec un verre de lait, un paquet de biscuits à la vanille et une expression lugubre, et je filai dans mon pick-up jusque chez lui. À la place de Raul, pensai-je, je me planquerais chez Leonard. Bien sûr, c'était stupide, vu que les flics allaient évidemment s'y pointer, mais si j'étais Raul, rusé comme un bibelot ébréché, ce serait peut-être ce que je ferais.

En chemin, j'essayai d'imaginer que Raul était responsable du meurtre de Braquemard, mais ça ne collait pas. Raul n'était même pas du genre à écraser une limace et encore moins à pointer un fusil de chasse sur quelqu'un pour lui souffler la tête. Même en cas de légitime défense je ne le pensais pas capable d'une chose pareille.

Mais alors, où était-il, merde ?

Lorsque j'arrivai chez Leonard, il faisait un peu plus chaud, mais ce n'était pas gênant. Il y avait une légère brise et le ciel bleu était aussi clair que la conscience de la Vierge Marie. Tous les nuages d'une blancheur de lis avaient été emportés par le vent ou s'étaient évaporés dans l'atmosphère. C'était un jour où on n'aurait pas dû avoir un seul souci.

J'ouvris la porte avec mes clés et j'entrai. Raul n'était pas en vue. Mais la maison ne ressemblait pas à la description de

Charlie : elle était sens dessus dessous.

Le canapé était ouvert et son petit matelas jeté sur le sol. La stéréo était renversée et l'arrière de la télé démonté. Dans la chambre, le miroir de la commode était brisé, et le matelas éventré au couteau ; son rembourrage de coton était éparpillé comme les entrailles d'un cumulo-nimbus. La porte du placard était défoncée. Les fusils et les carabines de Leonard traînaient sur le sol et tout le reste – vêtements, manteaux, munitions, jusqu'à ses dossiers des impôts – était entassé dans un coin.

Dans toutes les pièces, on avait vidé les tiroirs et balancé les livres par terre, et dans la cuisine, la farine, le sucre, le bicarbonate de soude, les trucs comme ça, étaient éparpillés partout ou versés dans l'évier. Le couvercle en céramique du réservoir des chiottes était pété et on avait tripoté la plomberie à l'intérieur.

Je vérifiai la porte de derrière. On avait forcé le verrou à la pince-monseigneur ou avec un instrument du même genre. Je sortis sur la nouvelle véranda de Leonard et j'examinai la porte protégée par la moustiquaire au châssis en aluminium. Curieusement, elle était toujours fermée.

Je descendis les escaliers et regardai autour de moi. La pluie de la nuit précédente avait détrempé le sol et je vis des traces de pas dans la terre. Des empreintes foutrement larges. Leur proprio à la con devait chausser du quarante-sept. Elles s'éloignaient de la maison, et non le contraire. Je les suivis dans les bois, et là, je les perdis. J'étais plutôt bon pisteur, mais je n'étais tout de même pas Le Tueur de Daims [\[10\]](#). Pourtant, j'avançai dans la forêt jusqu'à l'endroit où la végétation cédait la place à une route de campagne boueuse, d'où j'émergeai juste au moment où un vieux pick-up marron couvert de pollen passait en cliquetant, avec deux ados à bord. Ils me saluèrent d'un signe de la main auquel je répondis.

Je marchai un moment sur la route en examinant le sol. Il y avait beaucoup d'empreintes. Rien d'étonnant à ça puisque c'était un chemin de terre. Je vis un armadillo et un mocassin à tête cuivrée écrasés, et plus loin je repérai des marques de pneus. Une moto. En temps normal, ça n'aurait guère retenu mon attention, mais celles-là continuaient dans l'herbe, où elles avaient laissé de la boue, et disparaissaient dans la forêt. On avait poussé la moto, car il y avait aussi des pas. Les mêmes empreintes géantes.

Pas besoin d'être Einstein pour comprendre que quelqu'un s'était garé sur le bas-côté, avait dissimulé sa bécane dans les feuillages, puis était parti à pied à travers bois jusqu'à la piaule.

Les pas se perdaient sur l'épais tapis de feuilles, si bien que je décidai de retourner directement chez Leonard. Arrivé là-bas, j'étudiai avec soin la lisière de la forêt, à l'arrière de la maison, et je découvris enfin l'endroit d'où le cambrioleur était sorti. La piste me mena à la véranda arrière, côté sud. Je n'avais rien remarqué, un peu plus tôt.

La personne qui avait saccagé la maison était passée par là, et non par la porte, car en s'accroupissant elle avait pu rester hors de vue.

On avait découpé la moustiquaire avec des cisailles au ras de la véranda, on l'avait soulevée et on s'était glissé par-dessous. Puis on avait fracturé la porte et on était entré. L'intrus, supposai-je, avait été efficace, silencieux et déterminé ; il avait agi la nuit et pris tout son temps pour foutre la baraque en l'air. Et il était reparti par le même chemin.

J'avais soif. Je retournai à l'intérieur, et j'ouvris le frigo. Les bacs à glaçons étaient par terre, ils avaient fondu et l'eau avait coulé sur le plancher. Il y avait une grosse empreinte, ici aussi, et de la boue. Je veillai à ne pas laisser les miennes.

On avait vidé une partie du contenu de l'armoire à froid, mais il restait quelques bières et des Coke. J'en pris un, je l'ouvris, puis je ressortis sur la véranda de derrière, je m'assis sur les marches et j'essayai de réfléchir tout en buvant.

C'était peut-être un simple cambriolage, mais je ne voyais pas ce qu'on avait bien pu voler. Ça ne ressemblait pas non plus à du vandalisme, en tout cas pas totalement. Non, on était à la recherche de quelque chose. Et ce « on » avait une moto. Braquemard en avait une. Et les types qui avaient poursuivi Leonard aussi. Tout comme le gamin qui livrait les journaux dans cette rue. Mais il ne chaussait pas du quarante-sept. Qui était-ce, merde ?

Je m'intéressai de nouveau aux empreintes, celles qui partaient vers les bois et celles qui venaient vers la véranda. Je les examinai soigneusement. Elles étaient très profondes. Leur propriétaire n'avait pas seulement de grands pieds – c'était aussi un énorme fils de pute. Il devait peser dans les cent cinquante kilos, ou davantage. C'était peut-être Bigfoot. Ou l'ours Smokey. Cette image de quelqu'un d'aussi immense me mit mal à l'aise.

Je refis un dernier tour dans la maison, à la recherche d'autres indices. En vain. Ce qui ne me surprit guère. Je n'avais rien d'un détective. J'avais déjà assez de problèmes pour trouver deux chaussettes identiques le matin.

Je refermai la porte de derrière aussi solidement que je pus, puis celle de devant. Ensuite, je traînai un moment sur la véranda et terminai mon Coke en regardant autour de moi.

Je contemplai la terre roussie et le tas de bois brûlé à l'endroit où s'était élevée la crack house. Les poules de quelqu'un picoraien dans les ruines. Je me demandai ce qui se passerait si elles tombaient sur des restes de drogue. Un peu de crack, ou de la cocaïne. Elles pondraient certainement des œufs intéressants.

De l'autre côté de la rue, un nouveau proprio avait emménagé dans la maison de MeMaw [11]. Il l'avait peinte d'un rose bonbon genre Pepto-Bismol [12], avec des moulures chocolat ; il aimait aussi les rideaux bleu foncé et il avait placé des Culs de Jardin sur la pelouse tondue sans ménagement.

« Culs de Jardin », c'est comme ça que Leonard et moi on appelait ces stupides silhouettes peintes, découpées dans du contreplaqué, censées ressembler à un vieillard ou une grand-mère penchés sur le gazon. Le vieux montrait ses fesses en salopette et la jupe de la grand-mère était remontée sur sa petite culotte de dentelle blanche.

Une fois, Leonard m'avait dit qu'il voulait acheter un de ces vagins en plastique qu'on trouve dans les sex-shops et le coller sur le fondement d'une de ces mémés. D'après lui, si on pouvait zieuter sous leurs robes, autant y voir quelque chose d'intéressant... Ça aurait certainement été marrant d'observer les voisins quand, le lendemain matin, ils découvriraient leur vieille en train de se donner en spectacle à tout le quartier.

Je trouve pourtant ces trucs à la con un peu mieux – mais de peu – que ces arroseurs en bois en forme de vache Holstein avec un tuyau en guise de queue qui tournent et tournent sans fin.

J'observai la rue, dans les deux sens, sans raison particulière. Toujours à la recherche d'indices, j'imagine. Je notai seulement qu'elle avait beaucoup changé, ces derniers mois. On avait coupé plusieurs des grands arbres qui, alignés le long du bitume défoncé, offraient une ombre bienfaisante quand le soleil tapait dur. Ce quartier n'était pas le plus beau du monde, avec ses pauvres et ses problèmes de drogue, mais je l'aimais bien.

La maison de Leonard ne ressemblait plus à celle que j'avais connue – mon foyer d'adoption. Les choses s'étaient modifiées. Dans la rue. Dans le voisinage. Dans la piaule. Dans nos vies.

Je regrettais peut-être que Leonard n'ait pas une nouvelle crack house à incendier. Il en avait brûlé deux. Trois, en fait, si on

comptait celle pour laquelle je l'avais aidé.

Qui sait ? Peut-être qu'ils en reconstruiraient une bientôt ? L'espoir fait vivre.

Je réfléchis un moment à mon absence de vie sexuelle. Bon sang ! Je devenais aussi nul que Charlie. Si ça continuait, on allait finir par s'envoyer en l'air ensemble.

Je repensai aussi au lieutenant Marvin Hanson, dans son coma profond. Je me persuadai que l'évocation de son triste état allait m'aider à me sentir foutrement mieux...

Ça ne marcha pas. J'avais l'impression d'être une vraie merde.

Un couple de geais bleus se battait dans le chêne de Leonard. J'écoutai un moment un petit chien aboyer comme un fou quelque part vers le sud. Il n'avait pas l'air d'avoir envie de s'arrêter un jour. Une voiture passa, avec un vieux Noir au volant, coiffé d'une casquette de baseball bleue à la visière remontée sur le front. Il paraissait en sueur et crevé, mais heureux. Je jetai un coup d'œil à ma montre. Quinze heures quarante-cinq. Le gars venait sans doute de finir sa journée en équipe dans une usine de banlieue. Ça devait être bien d'avoir du boulot. Un chèque qui tombait régulièrement. Il avait probablement une femme. Un cabot. Quelques gosses. La télé par câble au lieu d'une antenne d'intérieur recouverte d'une feuille d'aluminium. Avant, j'en avais une sur le toit, mais le vent l'avait emportée. Je me demandai où elle pouvait bien être. Je me demandai aussi où était passée ma jeunesse. Et si ce connard, dans sa bagnole, avait la chaîne Classiques du Cinéma Américain.

Le vent tomba, et je commençais à avoir trop chaud. J'ouvris le premier bouton de ma chemise.

Les geais se castagnaient toujours. Le chien avait cessé d'aboyer. J'avais chaud. Je vérifiai la maison rose aux moulures chocolat. Les couleurs n'avaient pas bougé d'un poil et les Culs de Jardin non plus.

Nouveau coup d'œil à ma montre.

Quinze heures quarante-six.

Le temps filait à toute allure, ça oui.

Je me grattai les couilles, remontai dans mon pick-up et me tirai.

8

Je m'arrêtai à une cabine téléphonique et j'appelai Charlie. Sans me laisser le temps d'en placer une, il grommela :

— J'espère que t'as de bonnes nouvelles.

— Pas si bonnes que ça. Je viens juste de faire un saut à la piaule de Leonard. Quelqu'un l'a mise à sac.

— C'est peut-être lui. Il est rentré, il a ramassé quelques affaires en vitesse, il a tout laissé en désordre...

— Je n'ai pas parlé de *désordre*, mais de vandalisme.

Je lui décrivis l'état des lieux. Il m'écouta en silence. S'il avait une opinion, il ne m'en fit pas part. Juste avant que je sois assez vieux pour commencer à toucher ma retraite, il dit :

— Faut que tu retrouves Leonard.

— Je m'y emploie. Dois-je en conclure que tu ne penses plus que les motards l'ont dessoudé ?

— Je pense à des tas de choses différentes. Ça m'empêche de m'ennuyer. Et si tu sais où est Leonard, tu devrais me le dire.

— Pour l'instant, j'ai rien.

— Tu ne me mentirais pas, n'est-ce pas, Hap ?

— Mon Dieu, non !

— Je ne rigole pas, là. C'est une affaire sérieuse.

— Je sais.

— Si tu l'héberges ou si tu le caches, c'est un crime. Tu sais ça aussi, d'accord ?

— Bien sûr.

— Tu parles à travers un tuyau en carton ?

— C'est ma crève. Ça empire.

— Mon cousin, il a chopé ce genre de truc. Il l'a négligé. Ce con est mort. Tu as des médicaments ?

— J'en ai acheté, mais j'ai encore rien pris. Et je ne crois pas qu'un de tes cousins soit mort d'un refroidissement.

— C'était peut-être un cousin de ma mère.

— Tu ne vas pas me dire que tu t'inquiètes à ce point de ma santé, n'est-ce pas ?

— Hé, t'es malade, je le suis aussi.

— Tu t'imagines surtout que tu vas réussir à m'attendrir et que je confierai mes petits secrets, hein ?

— C'est toi qui le dis, pas moi.

— J'ai une question à te poser. Est-ce que Raul est suspect, dans cette affaire ?

— Tout le monde est suspect. Je me demande si je ne vais pas arrêter ma femme.

— Allez, Charlie. As-tu mis Raul en taule ? Tu sais où il est ?

— Non, mais si toi tu le sais, tu ferais mieux de me rencarder.

— Je t'ai juste appelé parce que j'ai pensé que tu devais être au courant, pour la piaule. L'envie pourrait te prendre de faire un saut là-bas, avec quelques-uns de tes collègues, pour essayer de trouver de vrais indices. Tu pourrais même emporter avec toi ton petit kit Dick Tracy pour relever les empreintes.

— Tu as probablement bousillé tout ce qu'on aurait pu découvrir sur place.

— Je ne crois pas. Mais, bien sûr, j'ai conscience de ne pas être un vrai policier comme toi...

— Tu n'es même pas un animal empaillé sur la casquette d'un flic.

— Très vrai. Mais contrairement à toi, je n'ai pas besoin de marcher dedans pour reconnaître une merde quand j'en vois une. Et on a une histoire pas claire, ici, qui n'a rien à voir avec Leonard. Pas directement. Du moins, je ne pense pas.

— T'en as pas l'air si certain que ça. Peut-être qu'il faudra que tu marches dans cet étron, après tout.

— Possible, mais j'ai quelques pistes pour toi. Tu pourrais par exemple repérer des traces de pas, derrière la maison. On dirait celles d'André le Géant en personne [13] !

Je lui racontai alors ma balade à travers les bois jusqu'au chemin de terre, et aussi ce que j'avais vu là-bas. Je lui décrivis ce que j'avais touché chez Leonard, puis j'ajoutai :

— Au fait, comme tu t'en doutes, ce ne sera pas une surprise si tu trouves mes empreintes partout dans cette maison. Et voilà une idée, mais c'est juste une idée, souviens-toi, et je ne veux surtout pas que ça te vexe parce qu'elle vient d'un profane, alors que toi, tu es un véritable policier avec un badge, un revolver et tout et tout, mais si tu relèves des empreintes, essaie de voir si y en a d'autres que les miennes, celles de Raul et de Leonard...

— Mon Dieu ! s'exclama Charlie, mais t'es un parfait Boston Blackie [14] ! Ce truc sur les empreintes. Et ces histoires de traces de pas. Grâce à elles, on va régler cette affaire en vitesse. On n'a plus qu'à en faire un moulage et à fabriquer une chaussure avec. Ensuite, on fait du porte-à-porte et on demande aux gens de l'essayer. Et le premier à qui elle va, on le boucle, ce connard... Okay, Hap, écoute-moi. Le temps passe et je préférerais ne pas découvrir que tu es en train de te foutre de ma gueule.

— Je ne me permettrais jamais une chose pareille, Charlie.

— Mon cul que tu te le permettrais pas !

— Charlie, tu devrais cloper davantage pour être moins irritable, ou arrêter complètement pour avoir droit à un peu de chatte et être moins nerveux...

— Ce que je veux, c'est baiser comme un âne et puis fumer comme une cheminée. Hap, tu as entendu ce que j'ai dit. On est amis, mais quand il s'agit d'un meurtre, ça ne compte plus beaucoup. Tu as compris ?

— J'ai entendu. J'arrête pas de t'entendre. Merde, qu'est-ce qui t'arrive ? Je pense que t'as les boules parce qu'ils ont fermé le Kmart.

— C'est pas facile à avaler, en effet. Mais ne change pas de conversation. Je veillerai à ce qu'on ne baise pas Leonard. Si c'était de la légitime défense, je te promets que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour le tirer de là. Mais écoute-moi bien. Je suis à ses trousses, et si j'apprends que tu l'as aidé à se planquer, alors je te collerai au cul aussi.

— Tu m'as dit que j'avais vingt-quatre heures. J'en ai déduit que si je le retrouvais pendant ce temps-là, et que je pouvais éclaircir ce mystère, tu ne me ferais pas chier. Même si je savais où il était. Je me trompe ? J'avais vingt-quatre heures, n'est-ce pas ?

— Tu *avais*. Tu en as beaucoup moins, à présent. Mais j'ai ajouté que cette promesse ne tenait plus si la situation évoluait.

— Elle a évolué ?

Charlie me laissa écouter un moment le bourdonnement électrique du téléphone.

— Eh bien, ça a évolué ? répétais-je.

— Contente-toi de mettre la main sur Leonard, répondit Charlie. Et ouvre grand tes oreilles : je suis après toi.

Là-dessus, il coupa la communication.

Je pensai un instant à ses derniers mots, et je pigeai soudain ce

qu'il avait essayé de me faire comprendre. J'appelai immédiatement Leonard. Je laissai sonner deux fois, puis je raccrochai. Deux autres sonneries et je raccrochai de nouveau. Et je recommençai. J'espérai qu'il y verrait une sorte de code.

À mon troisième appel, quelqu'un décrocha. Je dis :

— C'est moi. Si c'est toi, puis-je suggérer une petite promenade en forêt ?

La ligne redevint silencieuse. Je me demandai un moment si j'étais sous écoute, et je décidai que tout était arrivé trop vite pour que ce soit le cas. J'étais okay. Ce petit côté agent secret était même marrant.

Je sortis de la cabine et je me dirigeai vers mon pick-up. Un peu plus bas dans la rue, j'aperçus une Pontiac 66 jaune garée le long du trottoir. Il y avait un homme au volant, coiffé d'un chapeau de cowboy. Il ne ressemblait à aucun des flics que je connaissais. Il ne ressemblait d'ailleurs pas à un flic. Il m'était parfaitement inconnu. Point.

La cabine était près d'un 7-Eleven [15]. J'y entrai et j'achetai un Diet Coke dans une bouteille en plastique et un paquet de cacahouètes. Je bus un peu de Diet Coke, je mis des cacahouètes dedans, et je sortis du magasin. Je montai dans mon pick-up et regardai dans mon rétroviseur. La Pontiac avait disparu.

C'était probablement un type qui attendait quelqu'un du quartier. Ou peut-être qu'il s'était arrêté pour consulter une carte. Pour se branler. N'importe quoi. Fallait que je me détende. Je commençais à devenir un parano de fils de pute.

Je m'éloignai tout en surveillant mon rétro à la recherche de Pontiac jaunes ou d'un avion furtif volant au radar à basse altitude.

Je ne rentrai pas directement chez moi. D'une certaine façon j'avais la trouille. Charlie devait être en train de perquisitionner ma piaule, et si Leonard avait tenu compte de mon avertissement, il aurait joué les filles de l'air. C'était sans doute tout aussi bien si je ne tombais pas sur Charlie et ses potes en train de fouiller dans mon tiroir de sous-vêtements. Je ne voulais pas les embarrasser.

Je roulai jusqu'au centre-ville, j'entrai dans le ciné permanent à un dollar et m'offris du pop-corn. Le pop-corn était okay, et le film pas terrible. Je partis à la moitié et je m'arrêtai chez le vendeur de yaourts où je me payai un cône glacé.

Quand je l'eus terminé, je fis un saut à la librairie, et je jetai un coup d'œil au présentoir des magazines. Il n'y avait aucun *Fesses et Nichons*. Où Charlie avait-il trouvé ce truc ? Je tournai dans la boutique si longtemps que le vendeur commença à me considérer d'un air soupçonneux. J'achetai finalement deux BD, un *Batman* et un *Spiderman*, et puis je me tirai.

À mon retour, Leonard n'était pas là. Après un rapide coup d'œil à la maison, j'allai sur la véranda de derrière. Il surgit presque aussitôt des bois et s'approcha sans se presser. Il avait son calibre douze à la main, une pelle sur l'épaule et son revolver glissé dans sa ceinture.

— Merci pour le conseil téléphonique, dit-il en souriant. J'ai surveillé la piaule depuis la forêt. Charlie et un flic en uniforme se sont pointés avec le shérif. Ils ont tripoté ton verrou et ils sont entrés un moment.

— Ça signifie qu'ils avaient un mandat de perquisition.

— Probablement. Ils sont restés là une vingtaine de minutes.

— Ils ont été efficaces. Je n'ai rien remarqué. Ils ont même refermé la porte à clé en repartant.

— Ils ont aussi examiné l'extérieur. Ils ont trouvé les draps salopés.

— Ils les ont emportés ?

— Non. Pour l'instant, ils n'ont sans doute pas encore fait le rapprochement entre la merde de cochon et mon audacieuse escapade. J'avais eu la riche idée d'enterrer mes fringues dans les

bois. J'avais prévu de m'occuper des draps ensuite. De toute façon, je ne crois pas qu'une connexion entre moi et les cochons les ferait beaucoup avancer.

— Tu as probablement raison. Ils ont sans doute du nouveau. À présent, tu dois être impliqué officiellement dans cette affaire, et Charlie était obligé de venir vérifier que tu n'étais pas planqué chez moi.

On s'assit sur la véranda et je racontai à Leonard ce que j'avais découvert chez lui, puis je lui rapportai ma conversation avec Charlie.

— T'as une idée ? demandai-je.

— C'est vraiment dévasté ? Mes livres sont abîmés ?

— Ils sont en désordre. Certains sont dans un sale état, oui.

— La télé est foutue ?

— On dirait bien. Et la stéréo aussi.

— Et merde !

— On a aussi balancé par terre ton costume de chez J.-C. Penney [16].

— Alors là, ces connards jouent avec la dynamite !

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Je savais que ça te ferait un choc.

— On dirait que quelqu'un croit que je possède un truc que je n'ai pas. Et si je l'ai, je ne sais pas ce que c'est, ni comment je suis entré en sa possession, ni pourquoi je le voulais... Mais dans tous les cas, ce n'est pas une excuse pour déconner avec un costume de chez J.-C. Penney.

— Ils s'imaginent peut-être que c'est Raul qui a quelque chose, repris-je.

— Je n'avais pas envisagé cette éventualité, avoua Leonard.

— Ou que c'était Braquemard qui l'avait et que Raul l'a récupéré. Et qu'il l'a planqué chez toi.

— Ou que c'est moi qui ai un truc à eux.

— C'est peut-être tout simplement un client de Raul qui n'a pas aimé sa façon de le coiffer, dis-je. Un peu trop dégagé sur les oreilles et le type est prêt à lui écraser la tête.

— Maintenant que tu m'y fais penser, c'est vrai qu'il m'a coupé les cheveux une fois ou deux et qu'ensuite je me suis arrangé pour

éviter ça. Il avait tendance à me planter les ciseaux dans le lard.

— Écoute-moi, fis-je. Si j'avais un machin qui intéressait le proprio géant de ces grands pieds, je pourrais bien être enclin à le lui donner. Je l'aiderais même à le porter jusqu'à sa bagnole, puis je lui taillerais une pipe, je lui essuierais le cul et je pousserais sa tire jusqu'en haut de la côte.

— Il est si immense que ça ?

— Non. Je te raconte toutes ces conneries juste pour te remonter le moral.

Leonard soupira.

— Désolé. Je commence à me dire que je suis né sous une mauvaise étoile... Tu crois que Raul est mort ?

— J'en sais rien. C'est peut-être ça que les flics ont appris. Ils ont peut-être décidé que tu l'as tué aussi. Je ne prétends pas qu'il est mort, mais simplement que s'il l'est, ça aggraverait les choses.

— Mon Dieu, j'espère qu'il va bien ! Et c'est pas simplement dans mon intérêt personnel que je dis ça.

— On est en train de brûler sacrément les étapes, et sans raison, Leonard. On ne sait rien. Ou pas grand-chose. Charlie m'a donné l'impression d'avoir un truc sur le feu, mais maintenant je crois que c'était parce qu'il allait perquisitionner chez moi et qu'il n'avait pas envie de t'y trouver. Il a essayé de nous aider. C'est une chance que je l'aie appelé à ce moment-là.

— Tant qu'on spéculé, je pense à quelque chose. Et si les motards ne savaient pas que Braquemard était gay ?

— Qui dit qu'ils s'en souciaient ?

— Pour le moment, je vais tenir ça pour acquis. Vu que la plupart des gens ne sont pas aussi libéraux que ça vis-à-vis de l'homosexualité et que ces types-là ont à peu près l'ouverture d'esprit d'un scorpion... C'est un foutu bar sudiste « Interdit Aux Nègres », bon Dieu ! Tu crois qu'il est « Interdit Aux Nègres Et Okay Les Pédés » ?

— On ne sait jamais.

— Ouais, eh bien les paris sont ouverts. Donc si les motards ont appris par moi que Braquemard était gay quand, avant de l'assommer, je lui ai sorti ma phrase classique sur le fait qu'il se tapait mon petit ami, ils l'ont peut-être zigouillé. Ils se sont dit que ce serait moi qu'on accuserait. De cette façon, ils faisaient d'une pierre deux coups – ou deux tantes, si tu préfères.

— C'est une possibilité, en effet, mais ça n'explique pas pourquoi on a saccagé ta maison. Les deux incidents ne sont pas

forcément liés. C'est malheureux qu'ils se soient produits en même temps.

— Peut-être, grommela Leonard. Et maintenant ?

— Je crois que tu devrais rester caché dans les bois. J'ai une tente légère, du matériel de camping. Je suggère qu'on rassemble tout ça et que tu files avec. Je viendrai te retrouver à l'arbre de Robin des Bois quand j'aurai des nouvelles ou que j'aurai besoin de toi.

Ce chêne immense nous rappelait, à Leonard et à moi, celui de la légende de Robin des Bois, d'où le surnom. Il se trouvait pas très loin de chez moi, sur un terrain appartenant à Leonard, derrière la maison dont il était toujours propriétaire. Il avait barricadé cette baraque héritée de son oncle [17], en attendant de finir de réparer l'autre, pour la vendre. Une tâche qui s'était vite révélée herculéenne.

— Il faut que je retourne à l'hôpital encore quarante-huit heures, ajoutai-je. Je ne sais pas si je pourrai me tirer dans la journée ou pas. Si je n'obéis pas au toubib, je vais devoir tant d'argent que le reste de mon existence ne suffira pas à le rembourser.

On regroupa donc le matériel nécessaire à Leonard, j'y ajoutai les deux BD que j'avais achetées, puis il ramassa le tout et disparut de nouveau dans les bois. Faudrait que je lui trouve une tenue de forestier vert Lincoln. En fait, je pourrais lui prêter mon costard de chez J.-C. Penney qui était de cette couleur. Je lui fabriquerais un chapeau à la Robin des Bois avec du papier canson et je piquerais dedans une grosse plume volée au cul d'une poule. Et comme ça je pourrais l'appeler Petit Leonard.

Lorsque j'eus empaqueté quelques affaires, j'avalai des médicaments contre la crève et je filai à l'hôpital. Le ciel était un gigantesque barbouillage au fusain ; sur l'horizon, un soleil rouge jetait ses derniers feux, étincelants et déchiquetés. On aurait dit que le cœur de Dieu Lui-même avait explosé. Des chauve-souris commençaient à chercher des insectes au radar.

En chemin, je fis une halte dans un fast-food où je mangeai un hamburger en réfléchissant à tout ce qui s'était passé, puis en ne pensant plus à rien. Le temps que j'arrive à destination, le cœur de Dieu s'était vidé et il n'en restait plus qu'une tache noire, comme du sang séché sur une brique.

Je ne savais pas quelle attitude adopter en me repointant à l'hôpital, alors je montai directement à ma chambre. Mon nom était toujours inscrit sur la porte.

Je jetai un coup d'œil à l'intérieur. Il faisait noir. Le lit à côté du mien était vide. Et celui où j'avais connu tant de joyeux moments à observer les pigeons l'était aussi.

J'allumai et j'ouvris le placard. Ma « robe » pendait à un cintre. Du moins, j'imaginai que c'était elle. Même style. Même couleur. Beaucoup de place pour mon cul. J'étais sûr, en tout cas, d'en avoir déjà eu une comme ça.

Je consultai ma montre. J'avais une demi-heure d'avance. Je m'assis dans la chaise des visiteurs, près du lit, regrettant de ne pas avoir pensé à prendre quelque chose à lire. Je me tournai vers la fenêtre. Il faisait sombre, mais sur le rebord j'apercevais encore les fientes de pigeon que j'avais surnommées Leonard.

Je mis la télé et regardai les infos.

Le docteur Sylvan se pointa aux alentours de vingt heures vingt.

— Merci d'être de retour parmi nous, lança-t-il. C'est sympa de votre part. Vous savez, je ne pensais pas que vous reviendriez. Et dans ce cas, j'aurais veillé à ce que vos assurances ne couvrent rien de rien.

J'éteignis la télé.

— Je suis désolé, doc. Je n'essais pas de faire chier le monde. J'ai vraiment eu une urgence. Mais je ne peux pas vous en parler.

Le docteur Sylvan m'observa un instant.

— Huum... Eh bien, okay. Votre blouse est dans le placard. Habillez-vous.

Là-dessus, il quitta la chambre. J'enfilai la blouse et je fourrai mes fringues à sa place. Sylvan réapparut un moment plus tard. Je m'étais glissé dans le lit et j'avais remonté mes couvertures jusqu'au menton.

— Vous restez ici cette nuit et la nuit prochaine, dit-il, et on en aura terminé avec ces délires d'assurances. Je pourrai les faire jouer. Enfin, je crois. Et vous viendrez à mon cabinet pour les deux injections qui restent.

— On aurait pu commencer par là.

— Les assurances, Hap. Gardez ça à l'esprit. N'arrêtez pas de vous le répéter. Les assurances ! J'en ai marre de ressembler à un disque rayé.

— Oui, sage Yoda.

— Vous avez une vilaine mine.

— J'ai attrapé froid. J'ai chopé ça ici.

— Je n'en doute pas, dit Sylvan. Je déteste venir examiner des patients dans ce foutu hôpital. Ils me refilent toujours une saloperie quelconque.

— Vous pourriez les laisser mourir.

— Croyez-moi, pour certains d'entre eux, j'aimerais bien.

— Mon Dieu, doc, ça ne va pas à l'encontre du serment d'Hippocrate, ça ?

— Hippocrate n'a jamais eu à s'occuper des fils de pute que je dois me coltiner. Dans le cas contraire, il leur aurait mis son serment où je pense !

— Vous pensez à un patient en particulier ?

— Ça se pourrait bien, grommela Sylvan. Ça se pourrait bien...

Il prit son stéthoscope et m'examina. Il utilisa aussi son abaisse-langue. Il s'affaira un moment autour de moi comme une mère poule, en faisant des tas de petits bruits.

— Respiration sifflante. Gorge un peu rouge. Je leur dirai de vous surveiller et de vous donner quelque chose.

— Merci, murmurai-je.

— Bon, que puis-je encore faire, maintenant, pour mon malade préféré ?

— Laissez-moi réfléchir, docteur.

— Hap, si vous sortez de ce lit avant après-demain, je vous tue.

— Des nouvelles de la tête de l'écureuil ?

— Pas grand-chose, à part qu'il y a des marques de pneu dessus. Faut attendre encore un peu. Ils ont des boîtes entières de têtes, au labo d'Austin. On a eu plusieurs cas de chiens et de rats laveurs enragés depuis votre visite à mon cabinet. Y en a plein dans ces foutus bois, cette année. C'est une épidémie. Bon, salut.

— Vous me borde, avant de partir ?

Sylvan grogna et s'en alla. Je fermai les yeux et constatai avec surprise que j'avais sommeil alors qu'il était si tôt. C'était ma crève, sans doute, ou les médicaments que j'avais avalés avant de partir de chez moi. Ne pas prendre de médicaments contre le rhume quand on conduit. Je n'étais pas au volant. En fait, j'avais du mal à savoir où j'étais. Je m'assoupis.

Quand je me réveillai, je vérifiai l'heure à ma montre. Bientôt vingt-trois heures. Ça m'étonna, car j'avais l'impression d'avoir dormi très peu de temps. J'appuyai sur le bouton pour soulever la tête du lit, je redressai mon dos, et j'allumai la télé.

L'industrie télévisuelle ne s'était pas arrangée durant mon petit somme. Tout ce qui passait sur les chaînes généralistes faisait vraiment chier le monde. J'essayai donc les thématiques. Manque de pot. Y en avait pas. Avec la bouffe dégueulasse qu'on ingurgitait ici, on aurait pu au moins avoir droit au câble.

Je coupai la télé et restai assis dans l'obscurité. Une quinzaine de minutes plus tard, Brett arriva avec un chariot métallique. Elle alluma la lumière à côté du lit. Elle prit un sac en papier marron sur son chariot et me sourit. Mon Dieu, que j'aimais ce sourire !

— Eh bien, dit-elle, j'ai appris que vous vous étiez échappé.

— Chuuuut, répondis-je. Le docteur Sylvan et moi nous voyons ça comme une espèce de congé sabbatique.

— Puisque vous êtes revenu, j'ai pensé que vous pourriez avoir besoin de ça...

Elle ouvrit le sac en papier, en sortit l'exemplaire de *Fesses et Nichons* que Charlie m'avait offert, et le posa sur la table de nuit.

— Ce que j'aime chez un homme, reprit-elle, c'est son intérêt pour la culture.

— Ce truc n'est pas vraiment à moi.

— C'était pourtant dans votre tiroir.

— Vrai, mais c'est Charlie, un de mes amis, qui me l'a apporté.

— Je vois. Bon, juste pour vous occuper, je vous ai acheté un petit quelque chose... (À ces mots, elle tira du sac un *Playboy* et un *Penthouse*.) Je me suis dit que vous pourriez tout aussi bien passer aux classiques. Même si j'ai peur qu'il y ait des mots, là-dedans.

— En fait, *Fesses et Nichons* est très précis. Très moderne. Ils ont des mots aussi. Mais c'est minimaliste. Ils savent exactement ce qu'ils veulent dire et placent les mots sous les photographies.

— Oui, j'en ai lu quelques-uns, répliqua-t-elle. Avez-vous noté la faute d'orthographe sur « chatte » ? Ils ont mis un seul t.

— Non, je n'avais pas remarqué. Faudra que je leur envoie une lettre de protestation.

— Allez, vérifions les signes vitaux, dit-elle.

Après un examen de routine, elle m'annonça que j'avais une légère fièvre.

— D'après les notes du docteur, vous êtes un peu enrhumé, dit-elle.

— Exact, et pas qu'un peu. En plus, quand vous êtes dans la chambre, ma température monte de deux bons degrés, je pense.

— C'est un compliment, là, Hap Collins ?

— Je l'espère.

Elle versa de l'eau dans un gobelet en plastique et me donna deux pilules. Je les avalai.

— Il y a un paquet de bromure là-dedans, expliqua-t-elle.

— Quelle bonne idée, m'exclamai-je. Et si vous vous arrangeiez pour qu'on m'en donne régulièrement ?

— J'essaierai de revenir tout à l'heure, dit-elle. Si vous ne dormez pas, peut-être que je pourrai m'asseoir à côté du lit et vous lire les légendes de *Fesses et Nichons*.

— Si j'étais vous, je garderais mes distances.

— Bonne nuit, Hap Collins.

— J'en doute. Attendez. Quel est votre nom de famille ? Je ne l'ai pas bien compris.

— C'est parce que je ne vous l'ai jamais donné. Sawyer. Brett Sawyer. Je suis dans l'annuaire. Je n'ai pas de répondeur. Je ne baise pas au premier rendez-vous, et certains hommes me trouvent effrontée.

— J' imagine ça très bien.

— Que je ne baise pas au premier rendez-vous ?

— Que certains hommes vous trouvent effrontée. Bon, je vais être assez bousculé quand je sortirai d'ici, mais vous pensez que je pourrais vous passer un coup de fil ensuite ?

— J'ai tout fait pour ça, à part vous coller mes fesses dans la figure, répondit-elle. Donc je vais vous laisser un peu de boulot. Je suis dans l'annuaire.

Elle me gratifia de son sourire éblouissant, puis elle s'en alla. Je restai allongé sans bouger, dans l'espoir que son médicament contre le rhume me ferait dormir rapidement et qu'il y avait vraiment du bromure dedans.

En vain. J'éteignis la lumière et, couché dans l'obscurité, je regardai ma queue faire une petite tente avec la couverture. Toutes sortes de pensées cochonnes me passèrent par la tête. J'espérais vraiment que Jésus ne se trouvait pas dans la pièce avec moi en cet instant. En fait, j'aurais peut-être même choqué le Diable.

Au bout d'un moment, la tente s'effondra et je m'endormis enfin. Brett revint peut-être, mais je ne m'en rendis pas compte. Et pour la première fois depuis longtemps, l'hôpital me laissa pioncer toute la nuit.

Le lendemain, Charlie me rendit visite après le repas de midi. Costume marron mal coupé, avec une chemise marron clair et une cravate de même couleur, mais plus foncée. Il avait des tennis, des chaussettes blanches et son feutre rond.

— Quand sors-tu de ce pieu ? demanda-t-il.

— Demain matin.

— Alors peut-être que je ne devrais pas trop t'exciter avant ?

— Mon Dieu, tu as décidé de me faire un strip-tease ?

— Ce serait le plus beau spectacle que t'aurais jamais vu, mais non. Faut que tu dises à Leonard de rentrer.

— On a déjà abordé cette question, grommelai-je.

— Non. Il peut rentrer. Vu la façon dont les choses se présentent maintenant, il est innocenté.

— Comment ça ?

— Les motards du bar. Ils ont traité Leonard de « sale nègre » et d'un paquet d'autres adjectifs si orduriers que si je les répétais à haute voix les libéraux politiquement corrects tomberaient du ciel en se tenant le cœur et ça ferait trop plaisir à nos foutus super-conservateurs.

— Allez, accouche !

— Ils sont tous d'accord pour dire qu'il était trop occupé à essayer de leur échapper pour avoir tué McNee, qu'ils surnomment Cheval.

— Ouais, je sais ça.

— Qu'ils le surnomment Cheval ?

— Ouais et que son vrai nom est McNee. Si on en revenait à Leonard ?

— Il n'a pas eu matériellement le temps de flinguer quelqu'un. C'est pas qu'ils aient envie de lui fournir un alibi, mais leur histoire lui en donne un malgré eux.

— Tu ne cherches pas à me baiser, n'est-ce pas ? Ce n'est pas une espèce de coup tordu que tu me fais, là ?

— Dis à Leonard de revenir. Il finira peut-être avec une amende pour s'être payé un carton dans ce bar, et une inculpation

pour coups et blessures. Il risque aussi de devoir offrir une nouvelle enseigne au Blazing Wheel. Il lui faudra répondre à un paquet de questions, mais en fin de compte, il ne sera plus obligé de se planquer. On pourra dire qu'il se cachait parce qu'il craignait pour sa vie à cause des motards. Qu'il était dans les bois pendant tout ce temps-là. Et il y était, non ?

Je ne répondis pas.

— D'accord, reprit Charlie. Joue ça à ta façon. Mais, vu la tournure des événements, il n'a plus la tête sur le billot.

— Que je sois damné !

— Ouais, moi aussi. Amène-le au commissariat demain matin dès que tu seras sorti.

— Plutôt après le repas. J'ai des paperasses à remplir ici avant de partir.

— Ah, tu savais donc où il était, pendant tout ce temps ?

— Disons simplement que je pense pouvoir entrer en contact avec lui.

— Ouais. D'accord. Demain, après le repas. Pas plus tard. Compris ?

Ça se passa sans trop de difficultés, tout bien considéré. Évidemment, Leonard ne s'en tira pas indemne. On fixa la date de sa comparution au tribunal, et il aurait une amende. Il faisait encore parti des suspects pour la mort de Braquemard, mais dans la mesure où les motards lui fournissaient un alibi, personne n'essaya vraiment de le coincer pour ça. Il quitta le commissariat presque aussi rapidement que moi l'hôpital sauf que lui, au moins, il ne fut pas obligé de sortir dans une chaise roulante.

Je n'ai jamais vraiment compris ce truc-là. Même si on est capable de sauter à la corde et de grimper aux murs, on doit franchir les portes de l'hosto dans une chaise roulante. C'est un des petits mystères de l'existence, au même titre que les OVNI et le monstre du Loch Ness.

Le lendemain de la libération de Leonard, la matinée était chaude et claire, mais avec un vent froid. On se retrouva chez lui pour remettre un peu d'ordre dans la maison, mais finalement on envoya tout ça au Diable.

Je rentrai chez moi dans mon pick-up, et il me suivit dans sa Chevy de location. On prit des cannes et du matériel de pêche, on

traversa les bois jusqu'au ruisseau et on s'installa pour attraper quelques perches.

— J'étais tout simplement incapable d'affronter tout ce bordel aujourd'hui, dit Leonard. En plus, ça me fait penser à Raul.

— Le bordel ?

— Non. La piaule, idiot.

— T'as une idée de qui a pu faire ça ?

— Les motards, j'imagine. Ils ont découvert où je vivais, ils sont venus pour m'avoir, ils ne m'ont pas trouvé et ils ont tout saccagé. Ça colle avec ces traces de pneus de moto que t'as repérées.

— Ouais, mais j'sais pas, dis-je. Les motards ont été très francs, dans cette histoire. Et ils ont nié avoir fait ce truc-là.

— Ils n'ont été francs que quand ils m'ont traité de connard. Et tu sais quoi ? Ils ont raison. J'en suis un.

— Je n'en ai jamais douté. Quand même, ce cambriolage me tracasse. Je pense que tu devrais sérieusement faire attention à toi pendant un moment. Ces empreintes, chez toi, n'appartiennent pas à la petite souris.

— Ouais, d'accord, répondit Leonard d'un air peu convaincu. Tu crois que Raul est vivant ?

— Peux pas dire. J'en ai pas la moindre idée. Mais écoute-moi. Il me semble qu'il aurait dû réapparaître, à cette heure. Tu as certainement conscience qu'il est le principal suspect du meurtre de Braquemard, maintenant que tu es disculpé.

— Je l'ai bien compris. Ils se sont contentés de le foutre à ma place dans le bain. Et c'est inacceptable. Raul est incapable de tuer quelqu'un... Et merde, Hap. J'aime ce gosse. Il est fêlé, mais je l'aime.

On attrapa deux perches, on les mit dans un bidon rempli d'eau, et on s'assit pour blaguer. Leonard me parla de Raul, et il m'expliqua comment les choses avaient viré à l'aigre entre eux. Raul était plus dingue qu'il n'avait imaginé. Finalement, c'était une histoire très banale. J'en avais déjà entendu des semblables, mais racontées par des mecs à propos de leur femme. L'amour étant ce qu'il est, les problèmes ne semblent pas changer beaucoup quand la personne aimée est du même sexe, sauf qu'il y a beaucoup plus de baise. Gays ou pas, les hommes aiment

vraiment le cul, et vous pouvez noter ça dans votre agenda, déchirer la page, la froisser et la fumer.

Lorsque Leonard eut terminé de me conter ses malheurs, j'évoquai ma rencontre avec Brett. Puis on causa de Hanson et on décida de lui rendre visite pour l'observer un moment en train de comater.

Leonard m'annonça ensuite qu'il avait chopé une tique sur les testicules pendant son séjour dans les bois. Et qu'il l'avait toujours. Il n'arrivait pas à s'en débarrasser.

— C'est un endroit difficilement accessible, pour moi. Tu pourrais peut-être me l'ôter ?

— Jamais de la vie ! Mais tu sais que je vise bien. Je serais capable de la démolir avec une seule balle.

— Je suis sérieux, mec. C'est vraiment un problème.

— Sers-toi d'une allumette. Tu l'enflammes, puis tu l'éteins, tu plantes le bout brûlant sur le cul de la tique et elle se tire.

— T'as déjà fait ça ?

— Non, mais j'en ai entendu parler.

— T'as eu des tiques sur les couilles ?

— Ouaip.

— Mais tu n'as pas essayé cette méthode ?

— Naan.

— Pourquoi ?

— J'avais peur de me cramer.

— Tu m'es vraiment d'un grand secours ! Je pense que c'est juste que tu ne veux pas manipuler des roustons de pédale.

— Je ne veux manipuler les roustons de personne, à part les miens.

— Ouais, et tu seras bien emmerdé quand j'aurai attrapé la maladie de Lyme. Tu regretteras de ne pas avoir viré cette bestiole.

— Je ne crois pas.

— À la façon dont cette saloperie grossit, va falloir que j'installe une chaise pliante à côté de mon lit pour que mes roubignoles et la tique aient un endroit pour dormir.

— Hé, je veux bien te fournir une couverture et un oreiller moelleux, mais, désolé, je ne touche pas à tes couilles.

Comme d'habitude, notre conversation dégénéra et finalement elle cessa. On resta un moment à pêcher en silence. Le vent tomba, la température devint insupportable et l'air difficilement

respirable, mais on ne bougea pas, et en fin de compte il fit frais de nouveau, sans le vent, et la luminosité du jour se cacha dans les arbres, le ciel se peignit de violet, puis de noir, et les étoiles apparurent, grosses, brillantes, magnifiques.

On rentra dans la nuit avec notre équipement, les perches dans le bidon et une lampe électrique. Une fois chez moi, on nettoya les poissons sur la véranda, on les fit frire et on s'offrit un dîner sympa.

Ensuite, on s'écroula devant la TV. Leonard s'en alla tôt. Je lui promis de venir l'aider le lendemain matin à remettre de l'ordre chez lui. Quand il fut parti, je continuai à regarder la télé une petite heure, l'esprit ailleurs, puis je filai au lit et bouquinai un moment un roman de science-fiction.

Tôt le lendemain, je passai en ville acheter des saucisses et des petits pains au drive-in d'un fast-food et je filai chez Leonard.

Il m'ouvrit et je sentis l'odeur du café. Le salon était déjà presque entièrement rangé, la porcelaine de la cuisine brillait et le sol, devant le frigo, venait d'être frotté.

— Tu ne t'es pas tourné les pouces, dis-je.

— Ouais. J'ai pas pu dormir, la nuit dernière. Alors je me suis levé et j'ai fait du ménage. Viens dans la cuisine, mais attention, c'est pas sec et ça glisse.

Je fis gaffe. Je posai mon sac sur la table et je pris une chaise.

— Si tu nous sers le café, je t'offre une saucisse et un petit pain.

— C'est un marché honnête, répondit Leonard. Tu sais ce qui est bizarre ? J'ai découvert le truc qui manquait.

— Oh ?

— Les cassettes vidéo. Même les vierges. Elles ont disparu.

— Tu veux dire que quelqu'un est entré chez toi par effraction pour te voler tes films ?

— Il semble bien, répondit Leonard. J'ai réfléchi et j'ai pensé : bon, les cassettes de *Gilligan* [18] ne sont plus là, donc c'est un coup de Raul. C'est peut-être lui qui a saccagé la maison. Tu vois, parce qu'il m'en veut à mort. Parce qu'il pense que j'ai flingué Braquemard. Alors il revient ici, il fout le bordel et il récupère ses cassettes à la con. Mais pourquoi avoir embarqué aussi *Le trésor de la Sierra Madre*, *Josey Wales*, *hors-la-loi*, et plusieurs autres ?

— Ce sont de bons films ?

— Pas d'après lui. De toute façon, il détestait tous les trucs avec des fusillades. Je me dis pas que je vais jusqu'à aimer *Le Cuirassé Potemkine*, mais le seul goût de Raul c'était celui qu'il avait dans la bouche ; il n'aimait que des trucs de chiottes, à part ma queue, qui justement passait un bon paquet de temps dans sa dite bouche...

— Peut-être qu'il te les a volés parce que tu les aimais ? Une espèce de revanche ?

— J'y ai pensé, dit Leonard. Mais alors, pourquoi avoir piqué aussi les cassettes vierges ?

— Pour enregistrer des trucs ?

— D'accord. Ça se tient. Mais pourquoi n'a-t-il emporté que les cassettes ? Y avait des CD qu'il aimait et il les a snobés. Et il a laissé des tas d'autres machins qui auraient dû l'intéresser. Et tout ce bordel ne me fait pas penser à du vandalisme. On aurait pu briser un paquet de choses pour le fun, et elles sont intactes. La plupart de mes affaires ont juste été éparpillées. Tout ce qui est cassé, c'est parce qu'on a fouillé. Je pense que quelqu'un cherchait quelque chose, et ça ne correspond pas à Raul. Puisqu'il savait où étaient les trucs, pourquoi aurait-il foutu le bordel ?

— Parce qu'il était furieux contre toi.

— Possible. Mais je ne crois pas qu'il aurait emporté les cassettes.

— Quelqu'un d'autre aurait pris *Gilligan* ?

— C'est mon hypothèse.

— Mec, un crime aussi grave prouve bien le sale état du monde. Les monte-en-l'air sont devenus fous. Qui serait assez con pour embarquer une cassette de *Gilligan's Island*, ou, pire encore, la série tout entière ?

— Bob Denver ?

— Merde. Tu ne sais pas qu'il en a eu marre de porter cette stupide casquette de marin et de se donner l'air guilleret ?

— Tu devrais voir l'épisode des retrouvailles, dit Leonard. Raul m'a obligé à le visionner. Mec, celui-là est vraiment mortel. Il t'engourdit, un peu comme un gaz neurotoxique. Je me suis senti faible pendant deux jours.

— T'as découvert le pot aux roses, dis-je. C'est le Département d'État qui a piqué la cassette pour l'utiliser comme une arme de guerre secrète.

— D'après moi, ces gens-là ont déjà la collec complète de *Gilligan*. Et aussi *Three's Company* [19]. C'est ça qu'ils regardent quand ils sont censés régler les problèmes de la nation.

On travailla dans la maison jusqu'au début de l'après-midi, puis on mangea quelques sandwiches et on décida de retourner en ville acheter des produits de nettoyage. On prit mon pick-up. Pendant le trajet de retour, Leonard proposa soudain :

— On fait un saut sur Old Pine Road, là où Braquemard s'est fait flinguer ?

— Pourquoi ?

— J'sais pas. J'aimerais voir les lieux du crime.

— Je ne crois pas que ce soit une très bonne idée, dis-je.

— Allez, Hap.

Je n'en avais guère envie, mais on fila quand même là-bas. Old Pine Road n'a pas grand-chose d'une route. Elle serpente à travers bois et donne sur la nationale qui mène à Lufkin. Elle est étroite, ombragée et peu fréquentée.

On roula un moment, et on finit par repérer sur le macadam des traces de pneus calcinés qui se terminaient contre un énorme chêne. Au-delà, le sol était couvert d'un épais tapis de puéraises et de fleurs sauvages, et la colline plongeait en pente raide jusqu'à la forêt.

On s'arrêta sur le bas-côté, on sortit de la bagnole et on regarda autour de nous. C'était une journée chaude et lumineuse et j'avais l'impression de voir le monde à travers un caillou de sucre candi. L'air était chargé de pollen. Chaque fois que je respirais, il me semblait que je reniflais une fleur. Très vite, ma gorge se mit à me gratter et mon nez se boucha. Ce n'était pas l'idéal pour ma crève.

L'endroit où la moto du gars s'était plantée dans le chêne était très visible. Le choc avait dû être foutrement violent. Un morceau du tronc avait été arraché, comme par un coup de hache.

— S'il n'avait pas été flingué au fusil, murmura Leonard, tu peux parier que cet arbre ne lui aurait pas fait de cadeau...

— Si personne ne lui avait tiré dessus, répliquai-je, il ne s'y serait pas fracassé. Bon, tu as eu ce que tu voulais. Tu te sens

mieux ?

— Non. Je ne sais pas vraiment pourquoi j'avais envie de venir ici...

On resta à l'ombre du chêne pendant que Leonard mettait de l'ordre dans ses pensées. Échapper au soleil ne nous aidait guère, d'ailleurs. Il faisait chaud et il y avait toujours beaucoup de pollen.

— Si je collais une saucisse au bout d'un bâton, le soleil la grillerait illico... grommela Leonard. Hé, c'est quoi, ça ?

Le dos tourné à la route, il observait les bois en contrebas. Je suivis son regard et remarquai une escadrille de moustiques à la lisière de la forêt, là où l'ombre de la végétation avalait la lumière. Les insectes flottaient dans l'air, montaient et descendaient comme un petit nuage noir au milieu des arbres. Je les imaginai en train de nous zieuter en pensant : *Venez un peu par ici et nous, les piranhas ailés, on vous bouffera jusqu'à l'os...*

Je crus que Leonard voulait me montrer ces bestioles, et puis, dans la direction qu'il m'indiquait du doigt, je vis un truc partiellement dissimulé par les plantes grimpantes. C'était argenté et le soleil s'y réfléchissait comme sur un miroir – un éclair de lumière si brillant qu'il était difficile à fixer et m'obligeait à plisser les yeux.

— Je ne sais pas, dis-je.

— C'est peut-être un morceau de la moto ?

— Les flics ont déjà examiné les lieux, risquai-je.

— N'oublie pas que ce sont les flics de LaBorde... Je ne parle pas de Charlie, bien sûr. Je parie qu'ils n'ont même pas pris la peine de descendre jusque-là. Ou, en tout cas, pas jusqu'en bas. Surtout les gros. Ils n'auraient pas été capables de remonter.

— Et qu'est-ce que ça fait si c'est un morceau de la bécane ? dis-je.

— Ça pourrait aider à résoudre l'affaire.

— Quoi, un garde-boue ? Un guidon ?

— Tu devrais bouquiner quelques romans d'Agatha Christie, mec, s'exclama Leonard.

— Pourquoi ? Je suis puni ?

— Quand tu lis ça, tu découvres que rien n'est insignifiant. On descend voir ce que c'est.

— C'est très escarpé, protestai-je.

— Je parie que c'est exactement ce qu'ont dit les gros flics.

- Et ils avaient raison.
- On est des hommes, des vrais. On peut y arriver.
- Tu me porteras sur ton dos ?
- Naan.

On dégringola donc le flanc de la colline. Les puéraises et toutes sortes de broussailles s'accrochèrent à nos chevilles. Quand on arriva près du fond, je pensai d'abord que ce truc était un gros morceau de papier d'aluminium, et puis je découvris que ce que je prenais pour des plis de l'aluminium était en réalité des bosselures sur un casque de moto. Je vis un morceau de la visière, qui était brisée, et aussi quelque chose en dessous... Leonard, devant moi, dut avoir la même idée car il s'immobilisa, puis il eut une espèce de mouvement de recul, et souffla lentement.

— Merde ! grommela-t-il. Saloperie de merde !

Je le dépassai et m'approchai.

Il y avait une tête dans le casque, et un corps attaché à cette tête, et ce corps, au milieu des plantes, était tout tordu.

D'un peu plus haut sur la pente, je n'avais aperçu qu'un bout de la visière, mais maintenant, sous cet angle, je le distinguais bien. On aurait dit un épouvantail rempli de paille coincé dans les puéraises.

Je m'accroupis et regardai le visage, à l'intérieur du casque. La tête avait une position anormale et était recouverte de quelque chose qui ressemblait à de la mélasse, mais qui n'en était pas. Il y avait des fourmis et des vers sur la partie que j'apercevais. Le vent avait tourné et il charriait maintenant l'odeur de la mort jusqu'à mes narines. Elle était plus forte que le pollen, sans lequel j'aurais sans doute vomi.

Je me relevai et j'attrapai Leonard par le coude pour l'obliger à se détourner et à remonter vers la route.

— C'était Raul, n'est-ce pas ? murmura-t-il.

— Ouaiip.

On passa un coup de fil anonyme au commissariat et ils vinrent ramasser le cadavre. Dans les journaux du lendemain, les flics s'étendaient de long en large sur le succès de leur formidable travail d'enquêteurs.

Il y avait aussi des papiers sur le meurtre de Braquemard – qu'on ne nommait pas ainsi, évidemment. Personne ne mentionnait le fait que Raul avait été retrouvé au pied de la colline où Braquemard était mort. Mais si on lisait entre les lignes, il était clair que Raul était sur la moto derrière la victime.

On pouvait se demander comment ce type s'était débrouillé pour retrouver Raul et partir en balade avec lui juste après avoir été dérouillé par Leonard... Mais bon, quand un coup de fusil lui avait explosé la tête, sa moto s'était plantée dans un arbre avec une telle violence que son passager avait été projeté au fond du vallon, dans les puéraises.

C'était à peu près tout ce qu'on savait.

Deux jours plus tard, les parents de Raul arrivèrent de Houston et ils le firent inhumer dans un petit cimetière des environs. C'était un endroit calme et ombragé où reposaient des vétérans de la Guerre de Sécession, des Noirs et des pauvres. Pour une raison ou une autre, papa-maman avaient décidé de ne pas le ramener chez eux.

Leonard ne fut pas invité, mais il vint quand même à la mise en terre. La tombe se trouvait d'un côté d'une route goudronnée. De l'autre, se dressait un bosquet de chênes. On se gara dessous, on s'assit sur le capot de la Chevy de location, et on suivit la chose de loin.

On n'avait pas de costard noir. On n'avait pas de cravate. Le cercueil était en bronze. La famille pleurait.

Tout fut expédié très vite et les voitures repartirent. L'un des gars présents à la cérémonie s'attarda un moment près de la clôture, puis il traversa la route et vint dans notre direction. Il était vêtu de noir et impeccable. Au début, on eut du mal à le

reconnaître sans sa chemise hawaïenne, son costard bon marché et son feutre.

— Je pensais bien que tu étais là, dit-il à Leonard.

— Ouais, répondit-il.

— Je suis désolé, ajouta Charlie. Tu aurais dû être invité.

— La famille n'aime pas les tantes, répondit Leonard. Pour elle, Raul n'était pas pédé. Il était simplement un peu troublé. À tout moment, il pouvait s'arrêter de pomper des queues et se rabattre sur les broutages de chattes...

— Du calme, Leonard, murmurai-je.

— Ouais, c'est ça, répliqua-t-il. Du calme.

Charlie s'assit sur le capot de la Chevy à côté de Leonard.

— Moi non plus, j'étais pas invité, expliqua-t-il. Suis venu quand même. J'ai pensé que l'assassin risquait de se montrer. Vous savez, comme dans les films. Quand il revient sur le lieu du crime.

— C'est pas de moi que tu parles, là, n'est-ce pas ?

— Non, assura Charlie.

— Et encore moins de moi, intervins-je.

— En réalité, j'ai fait un saut ici parce que je pensais vous y trouver. Le cadavre de Raul était sur Old Pine Road, juste au pied de la colline où Braquemard a été flingué. Et il était là depuis le début.

— C'est ce qu'on a entendu dire... fit Leonard.

— Les abrutis qui ont enquêté là-bas se sont pas vraiment cassé le cul, grommela Charlie.

— Mon vieux, tu m'étonnes ! ricana Leonard. Une tante assassinée, je pensais que tout le monde s'activerait...

— Pas « une tante assassinée », le corrigea Charlie. Deux tantes.

— D'accord, dit Leonard. Deux.

— C'est vous qui avez passé cet appel anonyme, hein ?

— Ouais, ça se pourrait... dis-je.

— Je m'en doutais. Vous êtes trop fouineurs pour ne pas aller fourrer votre nez dans ce genre de trucs...

— Hé, on a fait mieux que la police ! m'exclamai-je.

— C'est bien ça qui me gonfle, dit Charlie. Vous voulez un détail croustillant, mes amis ?

— Pardi, soufflai-je.

— Ces deux pédés morts... L'un des deux était flic.

On considéra Charlie l'air ébahi, puis je dis :

— Eh bien, puisque c'était pas Raul, ça nous laisse Braquemard...

— Vos pouvoirs de déduction, les gars... répondit Charlie. Phénoménal !

— Arrête de déconner, intervint Leonard. J'suis pas d'humeur. Braquemard était flic ?

— Ouai. (Charlie plongeait la main dans une poche intérieure de sa veste de costume et en sortit un paquet de cigarettes tout aplati. Il en glissa une entre ses lèvres et l'alluma avec son briquet.) Il travaillait sous couverture.

— Ouais, sous celle de Raul... grogna Leonard.

— Une mission spéciale, expliqua Charlie. Je n'en savais rien jusqu'à l'autre jour. Ça n'entrait pas dans mes attributions. C'était une opération supervisée par le commissaire.

— Le commissaire a monté un coup avec un flic gay ? m'étonnai-je.

— Il n'était pas au courant qu'il était gay. Dans le cas contraire, ce type n'aurait pas été flic et encore moins chargé d'un tel boulot. J'avais croisé le gars, mais c'était pas mon rayon. Je n'ai fait la relation entre la mort du motard et celle de ce flic que lorsqu'on a eu davantage d'infos sur l'affaire. Ça a mis du temps pour s'ébruiter dans le département. Comme le commissaire a estimé qu'il aurait l'air d'un con, il n'a pas claironné cette histoire sur tous les toits.

— Que je sois damné ! m'exclamai-je.

— Beaucoup de drogue passe par le Blazing Wheel, poursuivait Charlie. Et donc le commissaire a utilisé Braquemard... Enfin, McNee... Et ça aussi, c'est un pseudo. Son vrai nom, c'est Bill Jenkins. Bref, le patron lui a confié une mission secrète. Ensuite Braquemard a eu une liaison avec Raul et puis ils sont morts tous les deux.

— D'après toi, parce que Braquemard était flic ? Ou parce qu'il était gay ? demandai-je.

— J'en sais rien, dit Charlie en secouant la tête tout en recrachant sa fumée. Peut-être les deux. Ou ni l'un ni l'autre. Toujours est-il que je voulais que vous soyez au courant, vu que cette affaire risque de ne pas recevoir toute l'attention qu'elle mérite. Si des flics sont tués en faisant leur devoir, on est tous sur le coup. Mais comme Leonard l'a fait remarquer, deux pédés, et le

commissaire étant ce qu'il est, envisageant ça comme une critique de son département et de sa petite personne... Ça a des chances d'être enterré. C'est peut-être déjà le cas. Il est possible que je n'aie pas les moyens de faire ce qu'il faudrait. Vous me suivez, là ?

— Ouais, dit Leonard. On te suit.

— Je ne connaissais pas vraiment Raul, ajouta Charlie. Mais ça ne me plaît pas qu'il soit mort. Je veux dire, tu l'aimais.

— Ouais, plutôt... murmura Leonard.

Charlie termina sa cigarette et descendit du capot.

— À bientôt, les gars.

À ces mots, il grimpa dans sa voiture et s'éloigna.

On resta là un moment à regarder le fossoyeur sur sa petite pelle mécanique. Il combla le trou rapidement, et quand tout fut bien propre, il franchit avec son engin un large portail de l'autre côté du cimetière et il monta sur une remorque accrochée à un camion. Il attacha sa pelle puis il referma le portail à clé. Et il s'en alla au volant de son camion.

Deux hommes démontèrent la tente mortuaire rayée et disposèrent sur la tombe, et tout autour, les fleurs et les couronnes commandées par la famille endeuillée. Ils chargèrent la tente dans leur véhicule et se tirèrent à leur tour.

On entra alors dans le cimetière et on passa devant des pierres tombales. J'en lus quelques-unes. Des dates qui remontaient à la Guerre de Sécession. Sur l'une d'elles, abîmée, on lisait une formule gravée et presque effacée : ESCLAVE ET SERVANTE ADORÉE, ce qui me parut assez ironique.

Une autre indiquait : JAKE REMINGTON ET PRÉCISAIT : AUCUNE PARENTÉ AVEC L'ARTISTE NI LE FABRICANT DE FUSILS DU MÊME NOM. Il y avait une Jane Skipforth, décédée au début des années 1900 À LA SUITE DE PROBLÈMES AVEC DES HOMMES. Un Bill Smith, tué pendant la Première Guerre mondiale, SON AVION EST TOMBÉ, MAIS SON ÂME A PRIS SON ENVOL. Un Frank Jerboavitch qui était mort de vieillesse. Un Willie. Pas de dates, juste WILLIE. Un Fred Russel. Là aussi, simplement des dates. Aucune mention de ses liens avec le célèbre chanteur country du même nom.

Et ça continuait. Mais rien de ce qui était écrit là n'avait d'importance. Maintenant, tous ces gens étaient frères et sœurs, sous la terre.

Debout devant la dernière demeure de Raul, Leonard grommela :

— D'une certaine façon, ça ne veut rien dire, une tombe. Ça me rappelle quand mon oncle a été enterré. Il est mort, et puis voilà, point final.

D'un coup de pied, il envoya un peu de terre dessus et on se cassa.

12

De retour chez Leonard, on but du café et on discuta un moment, mais la conversation n'était pas des plus animées.

Je finis par piger et j'annonçai que je rentrais chez moi et que je l'appellerais le lendemain. Ce fut tout juste s'il ne me porta pas jusqu'à la véranda. Il resta là à m'observer tandis que je montais dans mon pick-up.

— Hap, me lança-t-il alors, c'est toi et personne d'autre que je veux avoir à mes côtés. Mais parfois j'ai besoin d'être tout seul.

— Je comprends.

— Et là, c'est le cas.

— Pas de problème.

Un peu avant chez moi, je passai devant l'autre maison de Leonard qui se trouvait plus bas sur la route ; je lui jetai un coup d'œil nostalgique. Elle était barricadée avec des planches, elle vieillissait doucement et le vent avait abîmé son antenne télé, qui montait sur un côté et dépassait du toit. On aurait dit la main géante d'un alien qui aurait pourri ; il n'en restait plus que les os. La peinture de la véranda et de la porte d'entrée s'écaillait comme un psoriasis. Les herbes hautes se balançaient dans la brise.

J'avais hâte que Leonard quitte la piaule de son oncle et se réinstalle dans celle-ci. Elle n'était pas géniale, mais j'aimais bien l'idée qu'il n'était pas loin de moi. On avait vécu pas mal de bons moments ici, et ça ne se reproduirait peut-être plus. La vie nous faisait des embrouilles.

J'étais plutôt à cran en rentrant chez moi. Je pris une douche, mais ça ne me calma pas. Je traînai un moment, j'essayai de lire, de regarder la télé, d'écouter de la musique. Rien de tout cela ne me fit le moindre bien.

L'heure tournait. Je me mis à penser à Brett. Je regardai ma montre. L'après-midi était déjà bien avancée, mais Brett prenait

son service beaucoup plus tard. Je composai son numéro. Elle répondit à la troisième sonnerie.

— Mon chou, je commençais à me dire qu'il fallait que je change de coiffure ! s'exclama-t-elle...

— On se voit toujours ?

— Je pensais que j'étais en train de perdre la main.

— Tu fais ça souvent ?

— En réalité, non. Et en temps normal, je ne suis pas aussi allumeuse, mais ça fait des siècles que je n'ai pas rencontré quelqu'un qui m'intéresse.

— C'est flatteur. Et qu'est-ce qui t'intéresse, en moi ?

— J'adore ton début de calvitie.

— Je ne te crois pas.

— Et tu as raison. (Elle éclata de rire et c'était aussi merveilleux que lorsqu'elle souriait.) Je ne sais pas. Pas vraiment. C'est juste un truc qui se dégage de toi. Tu me fais penser à un gros chiot. J'imagine que c'est ça.

— Wouaf, wouaf ! répondis-je.

— Et si tu m'emmenais dîner quelque part ? Je n'ai pas encore mangé et j'ai du temps devant moi avant de filer au boulot. Aujourd'hui, j'ai dû me contenter de café.

— À vrai dire, moi aussi. Peut-être qu'on peut se remonter mutuellement le moral ?

— Dans quarante-cinq minutes, dit-elle.

On se décida pour un endroit chérot, le West Coast, un établissement où la bouffe n'est pas à la hauteur de la beauté du lieu, quoique pas si mauvaise que ça. Le West Coast s'élève sur une colline. Son énorme enseigne de façade indique les spécialités de la semaine – en gros, fruits de mer ou steaks.

Le restaurant lui-même est un mélange de grands panneaux de bois et de vitres immenses. Buissons bien taillés et vaste parking. Pour une raison quelconque, les clients s'habillent quand ils mangent ici.

Je m'étais mis sur mon trente et un, moi aussi. Pantalon noir, veste sport bleu-noir sur une chemise bleu clair. J'avais fait briller mes chaussures en les frottant avec une lavette. Dans la poche de ma veste se trouvait une cravate que j'avais décidé de ne pas porter. Elle était jolie, pourtant. Peut-être que je la montrerais à

Brett un peu plus tard juste pour lui donner une idée de ce à quoi j'aurais ressemblé si je l'avais mise ?

Lorsque je passai la prendre, je regrettai ma foutue cravate. Brett était magnifique. Chemisier blanc avec un dessin bleu, jupe bleue, chaussures foncées de la même couleur, et bas noirs. Maquillage discret et cheveux brillants d'une déesse. Le chemisier laissait voir le début de sa poitrine et elle sentait si bon que j'aurais pu m'arrêter sur le bord de la route pour hurler à la lune.

— J'espère que je suis agréable à regarder, dit-elle. Au départ, j'avais décidé de chier sur la gueule de toutes les féministes du pays et de mettre des fringues luxueuses en polyester moulant comme le péché, du genre baise-moi-à-mort – et pas de culotte. Mais avec ça, quand je marche on dirait que je casse des noix avec ma chatte...

— Je suis certain que ça aurait été très chouette aussi, répondis-je.

Je n'avais rien trouvé de mieux.

— Bon, faudra faire avec. Je ne voulais pas que tu te pisses dessus à notre premier rendez-vous.

— C'est très joli, assurai-je. Super, même.

— J'espère. En fait, c'est assez douloureux. J'ai mis un de ces soutifs qui te remontent les nichons et il n'est pas aussi adapté que le prétend son foutu emballage. J'ai l'impression d'avoir un cric de camion sous chaque sein.

On continua à échanger ce genre de propos romantiques tout en se dirigeant vers le restau. On s'installa à notre table. Un gars en smoking blanc se mit à jouer de l'orgue en chantant si affreusement que je crus un instant qu'il s'agissait d'un comédien. Lorsque je compris que ce n'était pas le cas, je murmurai à Brett :

— Je suis désolé, j'aurais dû t'emmener dans un Burger King et on aurait écouté Fats Domino sur le juke-box. Ce clown n'était pas là la dernière fois que je suis venu.

— Alors, c'était sans doute à Noël 1984, répondit-elle, parce que j'ai souvent mangé dans ce restau depuis et j'ai toujours vu ce type. Il n'a jamais été capable de transporter une note dans un Tupperware hermétiquement clos. Pourtant, il réussit un bon *Pop Goes the Wease* [20] et, à Noël, il te sort un pot-pourri qui se termine avec un *Rudolph the red-Nosed Reindeer* [21] à te fendre le cœur.

— Tu es vraiment différente, Brett..., murmurai-je.

— Pas vraiment, grogna-t-elle. C'est juste que je fais front.

Mais en réalité, je ne suis qu'une pauvre merde. Ce rendez-vous me met dans tous mes états. Je ne sais pas si j'ai envie d'une vraie relation ou d'une baise rapide. Et toi ?

— Je n'aimerais pas être obligé de choisir.

— Et je vais aussi te dire un secret. Je ne me jette pas sur tous les hommes comme je l'ai fait avec toi.

— Tu n'as pas cessé de me le répéter.

— C'est vrai ?

— Ouais.

— Bon, c'est que tu me plais vraiment. Et si tu étais riche, je t'aimerais encore plus.

— Moi aussi je t'aime, mais je n'ai pas de fric.

— J'en étais sûre. Tu n'as pas l'air d'avoir un sou vaillant devant toi, en effet.

— T'inquiète. Je peux quand même payer le repas.

Nouveau sourire. Bon sang, que j'adorais ce sourire !

— Je me fiche pas mal que tu n'aies pas de pognon, fit-elle en posant sa main sur la mienne. J'ai simplement dit que ç'aurait été pratique si tu en avais eu. Quant au fait que je te branche aussi, c'est super, mais les hommes aiment les femmes tout de suite lorsqu'elles ont une certaine gueule. Et d'autres gars, s'ils sont en manque depuis longtemps, si c'est tard et s'ils sont assez bourrés – et certains n'ont même pas besoin d'avoir bu... –, bon, ils seraient capables de baiser une truie de cent cinquante kilos qui loucherait et se baladerait avec une casquette John Deere [22] sur la tête.

— Tu devrais être fière de ces types-là. Montrer que l'apparence ne compte pas. C'est très moderne, non ?

— Voilà ce que je pense : je ne suis peut-être pas un modèle de *Playboy*, mais je sais que je suis plus belle qu'un porte-cravates. J'imagine qu'à mon âge ça ne va pas durer... J'ai donc tout intérêt à m'en servir pendant qu'il est encore temps.

— Je laisse sans doute parfois libre cours à mes instincts biologiques, mais mon jugement final vient de mon cœur, pas de mes yeux. Et, entre nous, visuellement parlant, c'est pas demain la veille qu'on pendra des cravates sur toi... Mais c'est pas la question, pour moi. Ton apparence, je veux dire. J'ai grandi dans les années soixante. Je suis pour l'égalité des droits et pour les femmes. Je soutiens même le féminisme tant qu'il n'est pas aussi stupide et véhément que le machisme extrême des mecs. C'est le mot correct ?

— Quelle importance ? Je pige ce que tu veux dire.

— Parfait. Tout ce qui est trop excessif me gonfle. Je le répète, mes instincts biologiques prennent parfois le dessus, mais quand j'y pense je ne suis pas le genre de gars mené par le bout de sa queue. J'aime à croire que je suis plus solide que ça.

— Moi aussi, j'ai grandi dans les années soixante, dit Brett, mais j'espère qu'il y a quand même un soupçon de cochon de mâle chauviniste en toi, ou alors c'est que j'ai passé trop de temps à me brosser les cheveux. On emploie toujours cette expression, n'est-ce pas ? « Cochon de mâle chauviniste » ?

— Je ne suis pas sûr, avouai-je.

— Les hommes et les femmes, la biologie et le satané budget fédéral... murmura Brett. Tout ça, c'est le bordel, hein ?

J'acquiesçai.

— Si t'es une nénette et que t'aimes le sexe, reprit-elle, t'es une pute. Si tu ne l'aimes pas, alors t'es frigide. Si tu utilises tes charmes pour pouvoir t'envoyer en l'air, les féministes te détestent, et si tu ne veux pas épouser la première foutue grosse queue qui te tire une crampe, les hommes pensent que t'es une emmerdeuse ou alors on revient au premier cas de figure – t'es une pute.

— C'est compliqué, dis-je.

— Et tu sais quoi ? Si tu pouvais être mené un petit peu par le bout de ta queue, je voudrais bien que ça soit moi qui la tiennne.

— Tu as raison, dis-je. Je retire toutes les stupidités que je viens de te raconter. Tu peux commencer tout de suite.

Un serveur sapé à quatre épingles se pointa. Un étudiant avec une belle gueule. Dans les dix-neuf ans. Il était très poli et il agissait comme s'il avait hâte de nous donner le menu, de prendre notre commande et d'être notre esclave alimentaire pour l'heure à venir. Je le surpris à zieuter les miches de Brett, mais j'estimai que ce serait plus grossier de lui dire d'arrêter que de l'ignorer. En outre, je pouvais difficilement l'en blâmer. C'est facile de raconter des conneries sur le fait que l'apparence physique ne compte pas ou qu'elle ne devrait pas, et que c'est comme ça que ça se passe quand tu deviens adulte, mais l'œil de l'homme est directement connecté à ses parties, et c'est triste mais le monde tourne ainsi, et qu'importe le nombre de bouquins traitant du politiquement correct, le serpent à un œil qui vit entre les jambes des mecs ne les

lit pas et il ne recherche que la satisfaction immédiate.

Le serveur nota notre commande de boissons et s'en alla. Tandis que j'étudiais le menu, je me sentis soudain coupable. Je prenais du bon temps, j'allais m'enfiler un bon repas avec une super-nénette, et pendant ce temps Leonard était tout seul chez lui devant une boîte de thon à l'huile, une poignée de mauvaises chaînes de télé et pas le moindre biscuit à la vanille.

Bon, il n'avait qu'à faire un saut au Burger King.

Quand le serveur revint avec nos boissons, on lui demanda une douzaine d'huîtres, des steaks et des salades composées. Les huîtres arrivèrent et Brett les mangea avec beaucoup de citron et de sauce. Personnellement, je me contentai d'un peu de citron. Les salades étaient bonnes, autant qu'elles pouvaient l'être au Texas. L'idée qu'un Texan se fait d'une salade, c'est de la banane et des fraises dans un entremets de Jell-O au citron vert.

Les pommes de terre au four étaient accompagnées comme il fallait. Fromage, crème aigre, petits lardons. Les steaks n'étaient pas mal non plus, parfaitement cuits à point. Je sirotai une bière sans alcool et Brett prit un autre cocktail. Et si j'étais capable de me souvenir de la liste de toutes les chansons que massacra l'autre fils de pute, je mourrais heureux.

Tout en mangeant, on essaya de ne pas penser à l'orgue frénétique du beuglard et on se fatigua la voix à parler de nous. De mon côté, c'était assez facile. Mon récit tourna principalement autour de boulots nuls, d'enfantillages, de ceci et de cela, mais je n'avouai pas que j'avais fait de la taule pour avoir refusé de porter l'uniforme. Ce serait pour plus tard, lorsqu'on se connaîtrait mieux.

Brett me raconta qu'elle avait grandi à Gilmer, Texas, qu'elle avait été pom-pom girl et, plus tard, majorette, et qu'elle avait rêvé de se farcir toute l'équipe de foot. Mais ça lui avait passé avant d'y arriver, et après avoir connu certains des joueurs, elle décida que l'extrémité de son bâton de majorette était à peu près aussi excitant. Elle causait comme une dame.

— À dix-huit ans, dit-elle, même sans les footballeurs, j'étais une vraie banque du sperme ambulante. Un psychologue t'expliquera que c'est parce que quelque chose ne tournait pas rond chez moi, et qui suis-je pour protester, hein ? Il te racontera que mes parents me battaient ou me baisaient ou faisaient joujou

avec mon trou du cul pendant mon sommeil. Ou qu'un voisin aimait me donner la pièce et me payer des glaces pour que je me foute à poil et que je m'assoie sur sa table basse pendant qu'il se branlait en regardant les dessins animés violents de Bugs Bunny. Et je suis certaine que ces choses-là se produisent, sauf que moi j'ai eu une vie familiale chouette, j'ai été aimée et j'étais populaire à l'école, je suis allée à l'église, on m'a baptisée et j'ai même suivi des cours de maintien.

— Je parie que tu n'as pas eu ton diplôme.

Nouveau sourire génial.

— Bien sûr que si, gros malin. Mais comme je te l'ai dit, rien de toutes ces conneries ne s'applique à moi. J'ai pourtant une vague idée de ce qu'était mon problème et de ce qu'il est encore...

— Et c'est quoi ?

— J'ai commencé à prendre la pilule à seize ans parce que je crois tout simplement que j'adorais baisser. Et c'est toujours le cas. Même si j'ai de la moralité, aujourd'hui.

— Tu ne couches pas dès le premier rendez-vous.

— Exact. Voilà pour la morale. Et je veux que l'homme mette une capote. Mais ça, je suppose que ça n'a rien à voir avec les bonnes mœurs. Tu pourrais appeler ça « contrôle des maladies ». Et y a intérêt que ça marche, parce que je hais ces foutus caoutchoucs.

— Les hommes aussi. Allez, dis-moi d'autres choses sur toi.

Brett avait un fils de vingt-sept ans, Jimmy ; il vivait à Austin et il était branché sur la philosophie taoïste et l'aïkido. Jimmy croyait que la source de son énergie venait du centre de la terre, qu'elle traversait son côlon et se déplaçait dans son corps. Il avait beaucoup d'énergie intérieure. Ce que les Japonais appellent le ki. Trois personnes ensemble étaient incapables de soulever Jimmy à cause de son ki. Quand il tendait le bras, on pouvait s'y balancer. Malgré toute cette énergie, pourtant, il manquait de bon sens et il n'avait pas de compte bancaire. Il écrivait à sa mère au minimum deux fois par mois pour lui demander de l'argent ; aux dernières nouvelles, il était amoureux d'une ex-cocainomane adepte de la Science Chrétienne qui soignait par la prière une étrange blessure ouverte sur sa jambe – une plaie suppurante, plus vraisemblablement. Jimmy était certain qu'avec le temps sa petite amie pourrait guérir de cette façon. En ce moment, pourtant, elle consentait à utiliser de la gaze, de l'eau oxygénée et du sparadrap, même si c'était une pratique réprouvée par son église.

Brett avait aussi une fille, Tillie, qui habitait Denver. La dernière lettre qu'elle avait reçue de Till – c'était ainsi qu'elle la nommait – était « encourageante ». Till lui disait que son souteneur ne la battait plus autant ces jours-ci et que la plupart de ses bobos avaient disparu, même si elle avait encore une petite cicatrice blanche au-dessus de l'œil droit et que, par temps froid, elle boitait un peu. Elle avait acheté un nouveau chiot, un loulou de Poméranie qu'elle avait nommé Milo, mais son mac l'avait détesté et il l'avait descendu d'un coup de revolver, et maintenant elle était plutôt contente, parce que, en effet, elle n'avait pas vraiment besoin d'un chien dans le petit appartement où elle se prostituait.

En fait d'appartement, m'expliqua Brett, il s'agissait d'une seule pièce au-dessus d'un garage ouvert toute la nuit, et la plupart de ses clients venaient là en taxi après avoir lu son nom sur le mur des toilettes d'une station Fina. Le mac, lui, vivait dans une copropriété d'un quartier résidentiel.

— Je ne peux pas être trop dure avec Tillie, conclut Brett. Elle fait simplement pour de l'argent ce que moi, je faisais gratos, mais il est vrai que j'évitais la publicité dans les chiottes de chez Fina.

— J'ai toujours eu mauvaise conscience de ne pas avoir d'enfants, dis-je, mais là, tout à coup, je me sens mieux.

— J'en suis venue à comprendre pourquoi certains animaux mangent leurs petits, avoua Brett. Mais ça m'aurait manqué de ne pas les élever. Je les aime. Le problème, c'est que leur père était un connard et que j'étais trop jeune pour m'occuper correctement de bébés. C'est de notre faute s'ils sont devenus tous les deux des sous-merdes. J'ai eu le premier à seize ans et la seconde à dix-huit. J'ai fait de mon mieux, mais j'étais encore une gosse moi-même. Earl n'en foutait pas une rame à part biberonner et tringler des serveuses de routiers. Au bout de quelque temps de mariage, il a décidé qu'il adorait me balancer par-dessus la télé le vendredi soir, me faire rebondir partout dans la chambre, me foutre la peignée, puis m'offrir une gâterie finale en m'enculant quand il avait trop mal aux mains. J'ai du mal à admettre, aujourd'hui, que j'ai accepté ça si longtemps. Mais, pendant un moment, j'ai pensé que je réussirais à le changer.

— Je suis désolé d'entendre ça.

— C'est bon, dit Brett. Finalement, en 85, j'en ai eu ma claque. Je lui ai foutu un coup de pelle dans la tronche pendant qu'il cherchait des vers pour la pêche dans le jardin, derrière la maison. Je le voyais en train de bêcher, et la nuit précédente, il m'avait

filé une de ces peignées dont je t'ai parlé, et il m'avait enfoncé une bouteille de bière dans le cul puis il me l'avait vidée dans les boyaux, et j'étais pas d'humeur joyeuse après ça. Donc, je le vois là dehors, et je monte un plan en vitesse. J'arrive et je l'assomme avec ma pelle, et comme j'avais amené de l'essence à briquet et des allumettes, je lui fous le feu. On pourrait appeler ça de la préméditation. Tu as peut-être entendu parler de cette histoire à l'époque. C'était à la télé et dans tous les journaux. Je me suis cramé un peu le dos de la main, mais c'est Earl qui a tout pris. Maintenant, il est dans une espèce de maison, à Houston, un hôpital de l'État, et il ne peut plus rien faire tout seul et il a du mal à résoudre les problèmes, de maths les plus simples. Des trucs du style, t'as deux pommes et t'en manges une, il t'en reste combien ?

— Mon Dieu, Brett. Tu as fait de la prison ?

— Non, le juge ne m'a pas condamnée. Y avait des tas de témoignages prouvant que Earl avait mérité son sort. Je m'étais bien fringuée, ce jour-là, j'avais mis mon plus beau short moulant – tu te souviens des fringues de ce temps-là, n'est-ce pas ? Bref, j'avais un short rose et un haut serré, et comme le juge était un coureur de jupons, il m'a laissée filer avec un truc du genre légitime défense. La famille de Earl a essayé de m'intenter un procès et elle n'a pas arrêté de m'emmerder par tous les moyens pendant environ six mois, mais eux aussi, ils ont fini par apprécier la disparition de ce salopard. Il était toujours en train de leur emprunter du fric et on savait qu'il frappait ses sœurs de temps en temps et j'imagine qu'il devait aussi baiser la plus jeune parce qu'elle avait une espèce de tic à un œil et qu'elle n'aimait pas beaucoup les hommes. La mère d'Earl estimait que son fils ressemblait beaucoup à son mari, qui avait l'habitude de la battre aussi. Earl Senior était mort d'une crise cardiaque, un matin, en piquant une colère parce que les œufs de son petit-déj n'étaient pas assez cuits. Donc, ces gens en sont venus à me respecter un peu parce que au fond d'eux-mêmes ils n'aimaient pas beaucoup non plus ce fils de pute. Je ne prétends pas qu'ils m'ont remerciée d'avoir cramé la caboche d'Earl et de lui avoir secoué le cerveau, mais ils ont commencé à se sentir heureux qu'il n'ait plus assez de tête pour mettre à exécution ses plans tordus. Il s'efforce maintenant de ne pas se chier dessus trop souvent et il apprend à ne pas se lécher les doigts quand il s'essuie le derrière avec un seul papier cul qui crève. Sa carrière se résume à peu près à ça, désormais : éviter la merde sur ses doigts.

— Ça compte, dis-je.

— Sa famille m'a envoyé une carte à Noël pendant quelques années après mon déménagement, poursuit Brett. Tout ça s'est passé à Gilmer, et je peux pas dire que ce bled me manque ni que j'y repense beaucoup, même si je regrette de temps en temps le Jamboree. Tu sais, la grande Fête de la Patate Douce qu'ils organisent là-bas tous les ans ?

— J'y suis allé, oui.

— Ce qui me troue le cul, c'est le char qu'ils fabriquent. C'est toujours une énorme patate, mais elle ressemble à une grosse merde marron... J'ai été dessus, une fois, à l'époque où j'étais étudiante. J'ai été la Reine du Jamboree, une année. Je me souviens avoir bu du vin aux pommes Boone's Farm et avoir descendu Main Street sur cet étron en saluant tout le monde de la main. Je m'amusais tellement que j'ai presque dégringolé du char. Les gens pensaient que j'étais juste follement heureuse d'être la reine de l'étron de l'année. C'est à cette époque que j'ai commencé à fréquenter Earl. Il n'était pas si mauvais en ce temps-là et j'ai gardé quelques bons souvenirs, mais le meilleur c'est quand même le dernier, quand Earl courait partout dans le jardin, la tête en feu, juste avant que le voisin le fasse tomber par terre et l'éteigne avec un tuyau d'arrosage.

— Il s'est battu contre les flammes en l'assommant avec le tuyau, ou en l'inondant ?

Brett éclata de rire.

— Il avait ouvert l'eau. Lorsque je repense à ce jour-là, je me sens toute chaude à l'intérieur. Pas autant que la tronche d'Earl. Mais chaude.

— J'ose espérer qu'aucune autre de tes relations amoureuses n'a fini en tragédie.

— Ne t'inquiète pas. Earl est le seul type que j'aie jamais incendié et je n'ai pas utilisé de pelle depuis, sinon pour planter des fleurs. Je n'ai fait ça qu'une fois. Mais trop c'était trop. J'ai aussi brûlé sa voiture. J'étais si en colère quand on lui a éteint la tête que j'ai garé sa caisse dans l'allée, je l'ai inondée d'essence et j'y ai foutu le feu. Je l'ai bousillée parce qu'il traitait cette bagnole mieux que moi.

— Ça a certainement dû être un grand jour pour toi.

— Et comment ! dit Brett. Et tu sais quoi ? J'ai une amie qui a les mêmes problèmes en ce moment. Tu as croisé Ella, n'est-ce pas ?

— Cette autre infirmière, hein ?

— Ouais. Elle m'a raconté qu'elle avait parlé avec toi. Son mari la fracasse régulièrement, et elle ne veut pas se tirer. J'ai essayé de la convaincre de s'en aller, mais elle refuse. Et elle n'a pas envie non plus de lui cramer la gueule.

— C'est quand même mieux, Brett.

— Je le reconnais, mais elle devrait faire quelque chose.

— Je lui souhaite bonne chance, dis-je.

— La chance n'a foutrement rien à voir avec ça, répliqua Brett.

Après dîner, je la reconduisis chez elle et elle fit du café, puis elle se changea pour partir au boulot.

Pendant ce temps, assis sur le canapé, je sirotai mon café et j'examinai le salon. Il était simple et bien rangé. Elle avait une étagère de livres, essentiellement des bouquins sur le métier d'infirmière, plus quelques best-sellers. Des bibelots. Ni pelle, ni essence à briquet. Des photos de ses deux enfants. Ils devaient avoir dans les dix ans, là-dessus. Ils étaient beaux. La fillette donnait l'impression qu'elle ressemblerait à sa mère quand elle serait grande. C'était sans doute le cas, aujourd'hui. À part la cicatrice et le mac. Le garçon était mignon. Il devait emballer un paquet de nénettes, dans ses cours d'aïkido, quand il les baratinait sur le taoïsme. Je me demandai ce qu'il pourrait bien faire avec son aïkido contre un direct dans le pif et un coup de pied rapide dans les testicules.

Brett réapparut dans ses fringues d'infirmière.

— Désolée d'avoir dû dégonfler mes miches, dit-elle, mais le devoir m'appelle.

— C'est bon. Tu veux que je t'emmène au boulot ?

— Non. Faudra que je revienne chez moi plus tard, et je ne veux pas dépendre de toi. J'ai passé une bonne soirée, vraiment. J'espère que toi aussi, même si tu n'as pas eu de partie de jambes en l'air.

— Écoute, Brett, tu n'as pas besoin de dire ce genre de choses. J'aime le sexe. Vraiment. Mais je t'aime bien, toi aussi. Je souhaite mieux te connaître. Je préférerais ne pas fréquenter de pelles ni d'essence à briquet en ta présence, mais c'est sérieux, je souhaite mieux te connaître. Inutile d'y aller si fort avec moi.

— Tu as sans doute raison. Mais écoute-moi, mon chou, quand

on doit se débrouiller seule depuis si longtemps, comme moi, on est prête à utiliser n'importe quel truc de sa boîte à outils. J'imagine que je sors parfois la clé à molette quand des pinces suffiraient.

— C'est okay, dis-je. Je te reverrai volontiers si t'as envie.

— Tu paries ? Bientôt.

— Un dernier truc. Tu as des photos de toi sur cet étron, pendant le Jamboree ?

— Oui, quelque part. La prochaine fois, je t'autoriserai à les regarder. Je t'en montrerai même une de moi bébé sur une descente de lit en fausse peau d'ours.

— Super. Bonne nuit, alors.

— Attends, dit-elle. Viens ici.

Je m'approchai et elle m'offrit ses lèvres.

— Je sors d'un rhume, murmurai-je.

— J'en ai déjà eu.

On s'embrassa. C'était très agréable. Je lui rendis son baiser.

— Faut que j'y aille, dit-elle.

On sortit, elle ferma à clé, on se roula un autre patin, et je l'accompagnai jusqu'à sa voiture. Elle s'éloigna dans sa Ford, je montai dans mon pick-up et m'en allai avec son goût doux et sucré dans la bouche.

Lorsque j'arrivai chez moi, la Chevy de location de Leonard était garée dans la cour de devant, et j'aperçus la lueur de la télé à travers les fenêtres. J'entrai et je le découvris installé dans mon fauteuil inclinable, en train de regarder une émission sur le crime. Il avait la peau grisâtre et les traits tirés. Une enveloppe matelassée était posée à côté de lui.

— Je croyais que tu voulais être seul ? demandai-je.

— En effet. Mais quand j'ai été tout seul, j'ai décidé que j'en avais plus envie. Où étais-tu passé ?

Je lui racontai ma soirée.

— Je suis ravi, murmura-t-il. Je pensais pourtant que tu avais renoncé à rencarder des gonzesses.

— Moi aussi, avouai-je.

— Comment ça s'est passé ?

— Pas mal. Du moins, il me semble.

Leonard se tut. Je voyais bien que quelque chose clochait et qu'il essayait de se contrôler. Je décidai de ne pas le bousculer. Finalement, il ajouta :

— J'ai un truc à te raconter et un autre à te montrer.

Je m'assis sur le canapé et j'attendis. Leonard avait sorti la pipe qu'il fume de temps à autre. Il la bourra lentement parce que ses mains tremblaient, puis il l'alluma et recracha une bouffée de fumée. Il coupa la télé avec la télécommande.

— Donc, je suis là chez moi tout seul, dit-il, je réfléchis, ce qui est toujours dangereux pour moi, et je me demande : cette histoire de cassettes, c'est évident que quelqu'un cherche quelque chose et que c'est dessus... Qu'est-ce que ça pourrait être ?

— Et la réponse est ?

— Aucune idée. Mais alors je me pose une autre question. Pourquoi sont-ils venus chez moi dans l'espoir de trouver ça ? Là, la réponse semblait évidente.

— Raul, dis-je. On a déjà envisagé cette possibilité.

— Exact. Raul est entré en possession d'une vidéo appartenant à quelqu'un d'autre, et ce quelqu'un veut la récupérer.

— Mais alors pourquoi n'ont-ils pas fouillé la piaule de Braquemard au lieu de la tienne ?

— Exact. Je téléphone à Charlie et je lui dis : « Tu sais que ma maison a été saccagée par quelqu'un qui souhaitait remettre la main sur un truc. Et l'appart de Braquemard ? » Et Charlie me répond qu'il était aussi sens dessus dessous. Ensuite, je lui parle de mes vidéos qui manquent et on se met à discuter. C'est lui qui a inspecté la piaule de Braquemard et il ne se souvient pas y avoir vu des cassettes. Il n'avait pas pensé à ça, à l'époque. Et donc il n'en avait pas cherché. Mais il avait remarqué un magnéto, et maintenant qu'il y réfléchissait, ça n'avait pas de sens. Bien sûr, Braquemard pouvait se contenter de louer des films, mais en général, là où il y a un scope, il y a au moins une ou deux cassettes... Et tu sais ce qu'ajoute Charlie ?

— Non.

Leonard prit une profonde inspiration avant de poursuivre.

— Là, c'est dur, mec. Raul n'est pas mort en se fracassant contre cet arbre. Il n'a pas été tué par balle non plus. Charlie est rentré au commissariat après les funérailles et il a engueulé ses hommes, ceux qui ont fouillé les lieux. Alors ils lui ont montré des photos et une vidéo, Hap. Des clichés de l'arbre, de la colline, du cadavre de Braquemard, de la lisière de la forêt, et devine quoi ?

— Je ne saurais pas par où commencer.

— Raul n'était pas là.

— Ils ne l'ont pas vu.

— Non. Ils n'auraient pas pu le rater. Charlie a insisté pour avoir le rapport d'autopsie et il l'a étudié. On a demandé au coroner de se contenter de l'apparence des choses : des inconnus ont tué Braquemard et Raul est mort dans l'accident de moto. Le commissaire ne veut pas envisager d'autres hypothèses, parce qu'il a peur qu'on considère ça comme un meurtre de gays et qu'on découvre ensuite que Braquemard était un enculeur – et un flic. En réalité, Raul est vraiment tombé de la moto, mais c'est pas ça qui l'a tué. Ces gens, quelqu'un, les assassins de Braquemard... Ils l'ont embarqué.

— Oh, merde, murmurai-je.

— Ouais, grogna Leonard. Ils l'ont chopé et ils l'ont gardé un moment. Ils lui ont branché une batterie sur les couilles et ils l'ont fait démarrer avec des câbles – comme une bagnole, tu vois. Plusieurs fois. D'après le coroner, ils l'ont d'abord mouillé pour avoir le genre de contact qu'ils voulaient. Ils lui ont brisé un pied,

probablement en l'écrasant. Ils lui ont écrabouillé les genoux et les tibias avec une batte de baseball ou une planche. Ils lui ont tiré tous les doigts en arrière jusqu'à ce qu'ils se cassent. Ils lui ont pété les bras et les ont tellement tordus derrière son dos que les nerfs ont claqué. Finalement, ils l'ont étranglé avec une espèce de garrot et ils lui ont défoncé le crâne avec un truc lourd, puis ils lui ont remis son casque, ils l'ont ramené là-bas et ils l'ont balancé là où ils l'avaient ramassé.

— Mon Dieu, Leonard, tu es sûr ?

— Charlie est sûr. Le coroner est sûr. Raul a pourri à cet endroit pendant quelques jours, mais pas exactement depuis le meurtre de Braquemard...

Je m'assis, stupéfait et un peu nauséeux.

— Ça m'étonne que Charlie t'ait raconté tout ça.

— Tu as entendu toi-même ce qu'il a dit, l'autre jour. Son patron lui a lié les mains. Il ne le laisse pas faire ce qu'il faudrait. Personne ne se préoccupe beaucoup de cette histoire. Deux pédés ratatinés, c'est presque une bonne affaire pour le commissaire. Quant à Charlie, il a l'air découragé. Comme s'il avait perdu toute envie d'être flic. Et donc, c'est toi et moi, mon pote.

Je réfléchis à ça un moment, puis je répondis :

— Je ne sais pas si c'est à nous de nous occuper d'un truc de ce genre, Leonard. C'est l'affaire de la police. D'après moi, Charlie a voulu te faire comprendre que si on trouvait quelque chose d'intéressant, quelque chose d'utile, il fallait le lui rapporter. Mais il ne suggérait pas qu'on se charge d'appliquer la loi.

— Tu ne m'écoutes pas, Hap. C'est l'affaire de la police quand elle accepte de faire son boulot. Dans le cas contraire, alors je fais *le mien*.

— Je n'aime pas quand tu parles ainsi, dis-je.

— Tu préfères peut-être que je te le mette en musique ? Tu veux connaître la suite de mes réflexions ?

— Ouais.

— Je pense que ces gens-là – quels qu'ils soient – ont torturé Raul pour savoir où se trouvaient la ou les cassettes. Raul n'était pas un dur, mais cette fois-là, il a dû se sentir fort parce qu'il n'a rien dit. Il ment. Il leur raconte que ce qu'ils cherchent est à tel ou tel endroit – mais c'est faux. Ils le prennent au mot. Ils vont fouiller la piaule de Braquemard. Des clous ! Alors, ils l'interrogent de nouveau selon leur méthode bien à eux. Cette fois, il leur parle de ma maison, pensant gagner un peu de temps pour

pouvoir s'échapper, pourquoi pas ? Ou alors, c'est vraiment un dur. Plus dur que je ne croyais. Quoi qu'il en soit, il les branche sur moi, parce qu'il s' imagine peut-être que je réussirai à m'occuper d'eux. Ou alors, il n'en a rien à foutre de moi. Mais bon, ils visitent ma maison et ils n'y trouvent que dalle. Ils décident de retravailler encore un peu Raul, ou peut-être qu'ils en ont marre de toutes ces conneries et qu'ils le finissent. Ou alors, il meurt plus tôt que prévu. Toujours est-il qu'il clamsé sans leur indiquer ce qu'ils veulent savoir.

Leonard se tut un instant pour rallumer sa pipe.

— Une question me vient immédiatement à l'esprit, dis-je. Comment sais-tu qu'ils n'ont pas eu leurs vidéos ? Peut-être qu'elles étaient chez toi et que tu ne le savais pas ? Raul a très bien pu les y planquer, puisqu'il avait une clé. À moins qu'ils ne soient d'abord venus chez toi, avant de récupérer chez lui ce qu'ils cherchaient ?

— J'ai envisagé ça, dit Leonard. Mais je me suis dit aussi que Raul pouvait avoir caché son truc ailleurs. D'où la question suivante : où ça ? Tu te souviens de ce que j'ai raconté à propos de tous les emmerdes que j'ai eus chez moi, mes histoires de courrier volé...

— Ton autre adresse ! m'exclamai-je.

— Voilà pourquoi t'es mon ami, dit Leonard. Tu arrives toujours à me suivre. Enfin, *presque* toujours. Je ne vérifie pas souvent mon ancienne boîte aux lettres. Je passe environ une fois par mois. Je n'ai presque plus de courrier là-bas depuis que j'ai changé de maison. Pratiquement plus que des trucs sans intérêt. Mais c'est une grosse boîte et on peut y laisser quelque chose sans problème. J'y suis allé ce soir, j'ai regardé à l'intérieur avec ma fidèle torche et devine ce que j'ai trouvé ?

— Cette enveloppe matelassée, à côté de mon fauteuil.

— Bingo, mec ! Ça, et des pubs. Et tu ne croiras pas ce qu'il y a dans cette enveloppe.

Leonard l'attrapa, en sortit un petit carnet et me le lança. Je l'attrapai au vol et l'ouvris. C'était un truc promotionnel standard, offert par King Arthur Chili, une entreprise locale.

— Pour moi, ça n'avait ni queue ni tête, ajouta-t-il. Mais attends avant d'y jeter un œil. Y avait aussi deux cassettes. J'en ai regardé une. Elle est encore dans le scope. Je veux que tu voies ça.

Il prit la télécommande posée sur ses genoux et alluma la télé et le scope. Je m'approchai et me plaçai derrière lui.

Il y eut d'abord de la neige et du noir, puis des formes grises qui s'éclaircirent, mais pas assez. L'une d'elles était un camion-citerne. Il était à l'arrêt. Un tuyau en sortait et plongeait dans le trou d'une espèce de cuve en ciment, et on entendait une pompe qui en aspirait le contenu. Il y avait aussi deux types. Le premier était décharné avec des cheveux mi-longs et une casquette noire. Il avait un jean et une veste en jean à manches courtes sans chemise. Le cliché du motard de ciné. L'autre avait un jean, lui aussi, un T-shirt foncé et des bottes de l'armée. Cheveux longs coiffés en queue de cheval. Il avait dans les cinquante-cinq ans et il était à peu près de la taille du géant vert qui vendait du maïs dans les pubs télévisées.

— Bigfoot ! m'exclamai-je.

— Re-bingo, dit Leonard. Et c'est aussi Big Man Mountain.

— Pardon ?

— Un lutteur professionnel. Une des gloires de LaBorde. C'était un des méchants du circuit. Il a pris sa retraite il y a un an ou deux. J'ai vu ça dans le journal. On raconte qu'il a dû arrêter parce qu'il s'est foutu dans une merde quelconque, mais je ne me souviens plus de ce que c'était. Y a eu un scandale, en tout cas.

— Je lis rarement la presse, dis-je.

— Eh bien, tu devrais. Mais c'est bien lui.

— Comment peux-tu dire ça ? On ne voit même pas sa gueule.

— D'accord, mais tu connais combien de gars à cheveux longs qui pèsent dans les cent quatre-vingts kilos et mesurent dans les deux mètres ?

— Aucun.

— Eh bien, moi oui, un. Big Man Mountain. Ou Bigfoot, comme tu dis. Il s'habillait de la même façon quand il combattait. En motard. Et il semble bien que ce soit son accoutrement habituel.

Et ça continuait comme ça un moment avec les deux mecs à côté du camion qui pompait. Finalement, ils remontèrent dans la cabine. La neige envahit l'écran. Lorsque l'image revint, on les voyait se livrer ailleurs à cette même activité, et je reconnus certains endroits, l'arrière de plusieurs restaurants de la ville. Un mexicain où Leonard et moi on mangeait souvent parce que la bouffe était bonne et bon marché, et un autre où elle était bonne aussi, mais chère, et du coup on n'y allait pas. Pourtant, on aurait bien voulu.

On revoyait ce même camion, mais cette fois sans la citerne et

avec des ridelles, et ces deux mêmes types, plus deux autres fringués comme eux. Ils étaient garés derrière un immeuble et ils chargeaient des fûts. Comme dans le reste de la vidéo, ils avaient l'air nerveux et à l'évidence c'était un boulot clandestin.

— Ça continue comme ça jusqu'à la fin de la cassette, dit Leonard.

— Je ne pige pas, grommelai-je. Pourquoi Raul se posterait-il à lui-même une vidéo avec des motards aspirant une merde quelconque de diverses citernes et entassant des fûts sur leur camion ?

Leonard coupa le scope.

— Tu te souviens de cet article que je t'ai lu il y a quelques mois ? Un truc du journal ?

— Non. J'ai déjà du mal à me rappeler où j'étais hier.

— Mec, tu devrais accorder plus d'attention à la presse. « Le gang des gratteurs de graisse. »

— Quelle graisse ? Attends une minute. Les types qui volaient ça dans des restaurants pour la revendre au recyclage ? Ouais, c'était un papier plus ou moins humoristique. Du genre « La Police Tend un Piège à Graisse aux Suspects ».

— C'est ça, dit Leonard. Sauf que les flics n'ont chopé personne. Et si tu t'en souviens bien, il y a beaucoup d'argent en jeu dans ce genre de bizness.

Je me rassis sur le canapé.

— Tu prétends que Raul filmait des voleurs de graisse et qu'ils l'ont chopé, torturé et tué à cause de ça ?

— C'est un truc juteux, assura Leonard. Ça paraît stupide, mais avec un équipement limité, tu peux te faire dans les deux mille dollars par jour. Si t'es mieux organisé et que tu rayannes sur LaBorde, Lufkin, Tyler, tu ramasses foutrement plus. Dans les dix mille par jour. Des gens ont été assassinés pour moins que ça. Croyant que leur combine allait être découverte, ils ont flingué Raul. Et pas pour de la graisse. Pour du pognon.

— D'accord, soufflai-je. Disons que Raul filmait les voleurs de graisse. Maintenant, on est forcé de se demander : pourquoi ? Je veux dire, depuis quand Raul est journaliste d'investigation ?

— Je ne sais pas s'il l'était. Je pense que ces cassettes appartiennent à Braquemard, le flic. Il est infiltré et il bosse avec ces gars. Voilà pourquoi il y a des coupes. Parfois, il est obligé de les aider. Et quand il est un peu à l'écart, qu'il fume une clope, ou qu'il pisse ou un truc comme ça, il utilise une caméra cachée.

Ensuite, il transfère tout ça sur une cassette, parce que c'est plus pratique. Pendant cette enquête, il se met à fréquenter Raul. Ils commencent à échanger salive et sperme, et bientôt c'est les confidences sur l'oreiller et Raul connaît tous les petits secrets de Braquemard. Il est peut-être mort à cause de ça.

— Et le commissaire ? demandai-je. C'est lui qui aurait dû avoir ces informations, non ? Pourquoi alors Braquemard et Raul ont-ils planqué leurs cassettes dans ta boîte aux lettres ?

— Peut-être que Braquemard n'a pas eu le temps de les lui remettre ? Peut-être qu'il attendait d'avoir bouclé son enquête ? Ou alors, le commissaire en a une copie. J'en sais rien. J'imagine que Raul s'est branché sérieux sur cette histoire et qu'il s'est pris pour une espèce de super-flic... Et puis Braquemard lui dit que ça commence à sentir le roussi, et qu'ils auraient intérêt à se séparer des vidéos un moment, et donc Raul les poste à mon ancienne adresse. C'est son écriture, sur l'enveloppe. Et quand il se fait choper par les méchants, il ne leur indique pas où elles sont. Ça ressemble à quoi ?

— Beaucoup de choses ne collent pas dans ton scénario, répliquai-je. Pourquoi Raul et Braquemard n'ont-ils pas transmis leurs preuves au commissaire s'ils pensaient être en danger ? Pourquoi Raul n'a-t-il pas dit à ces tueurs où étaient les cassettes ? Quand on est torturé ainsi, on avoue à son tortionnaire tout ce qu'il veut savoir. Et ne sois pas fâché si je te le rappelle, mais Raul n'était pas si dur que ça.

— Je n'ai pas vraiment de réponse à tes objections, mais des trucs me sont venus à l'esprit. À l'époque où je brûlais ces crack houses, la rumeur prétendait que le commissaire touchait une part du gâteau de la drogue. C'était pour ça que les piaules étaient toujours reconstruites. Le propriétaire et lui étaient censés être de mèche.

— Personne n'en a jamais eu la preuve, dis-je, même si je n'en doute pas une seconde.

— Le commissaire a envoyé Braquemard enquêter sur les affaires de drogue chez les motards. Peut-être pour faire respecter la loi. Ou alors c'est le meilleur moyen pour lui de rassembler assez de trucs contre eux et d'être sûr de palper sa part. Braquemard le découvre et il ne lui transmet pas ses films. Il les planque. D'une certaine façon, ça explique pourquoi le commissaire ne fait rien pour boucler le dossier. Ça risque de ne pas être simplement une histoire d'homos assassinés.

— Le problème, avec cette théorie, Leonard, c'est qu'il s'agit

d'une vidéo sur des voleurs de graisse, pas sur des barons de la came.

— Ouais, tu as raison, murmura Leonard en rallumant sa pipe. N'empêche que c'est sans doute une connexion.

— J'imagine, dis-je. Ça me paraît quand même léger. Si la drogue est liée au vol de graisse, on n'aurait pas un film là-dessus ?

— Braquemard n'a peut-être pas pu rassembler davantage de trucs sur ces gars ? Comme lorsqu'on utilise la fraude fiscale pour coincer des gangsters, tu vois. En les faisant plonger pour la graisse, il les empêche de continuer leur trafic de came.

— Il y a du vrai là-dedans, dis-je. Et l'autre vidéo ?

— J'allais la regarder quand tu es arrivé. Je pense que ça doit être du même topo.

Celle-là, pourtant, n'avait rien à voir avec la graisse. Deux types se baladaient à un endroit facilement identifiable : le parc de LaBorde. Je reconnus même le banc devant lequel ils passèrent. C'était filmé depuis les arbustes, de l'autre côté de l'allée. La lumière était mauvaise – elle ne venait que des quelques lampadaires du parc –, et la caméra bougeait, mais on voyait quand même les mecs. Ils s'immobilisèrent et l'un des deux mit ses mains sur les épaules de l'autre. Au moment où leurs visages se tournèrent vers nous, une mosaïque apparut pour dissimuler leurs traits. Le gars tenu par les épaules se mit à genoux et ouvrit le pantalon de son partenaire, chercha sa queue, la trouva, la prit dans sa bouche.

Et soudain, d'autres types jaillirent des buissons. Ils s'attaquèrent au pipeur, tandis que l'autre se reculait pour observer la scène. Le suceur de bite reçut des coups de pied et des claques et fut traîné par terre. Ça dura si longtemps que c'était presque insupportable à regarder. Puis le type qui s'était fait pomper s'approcha, son outil toujours sorti. Il avait un couteau à la main. Il le plaça sous la gorge de sa victime et l'obligea à terminer le boulot qu'il avait commencé. Tandis que le malheureux, de nouveau à genoux, aspirait cette queue, l'autre utilisa sa main libre pour prendre son paquet de cigarettes dans sa poche. D'une secousse, il en sortit une clope qui disparut sous la mosaïque. Sa main remit le paquet à sa place et émergea avec un briquet, puis la flamme fut avalée à son tour par le brouillage vidéo. Le briquet fut rangé. À la façon dont il se comportait, il aurait tout aussi bien pu être seul.

Le type à genoux s'affairait toujours. Le fumeur le tapotait sur la tête avec son couteau, comme pour l'aider à conserver le rythme, et il chantait inlassablement : « Le petit bébé de sa maman adore travailler, travailler, le petit bébé de sa maman adore travailler la pâte à pain... » Et en plus, il chantait faux !

Les autres, avec leurs mosaïques sur la gueule, avaient fait cercle autour d'eux et ils observaient la scène en se marrant. Lorsque le fumeur eut éjaculé, ils prirent leur tour, l'un après l'autre.

Quand ce fut fini pour tout le monde, ils balancèrent le type par terre, et ils s'en allèrent. La caméra s'éteignit, on eut du noir et un peu de gris sur l'écran, puis la cassette s'arrêta. C'était un des spectacles les plus humiliants que j'avais jamais vus.

— Peu de chance que ça ait un Oscar, hein ? grommelai-je.

— Bon Dieu ! s'exclama Leonard. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Aucune idée. C'était une mise en scène, d'après toi ?

— J'en sais rien. Mais si c'est le cas, la limite est plus que floue. Des films d'amateur ?

— Peut-être, grognai-je. Mais qu'est-ce qui se passe ? Une cassette sur des voleurs de graisse, une autre sur des bastonnades de gays ? Ou bien c'est censé être un truc porno ?

— Ça n'avait rien à voir avec le sexe, Hap. C'est sur le pouvoir, mec. Les gays sont plus souvent des cibles que les femmes ou les Noirs. La plupart des gens pensent que si un homo prend une raclée, il n'a que ce qu'il mérite.

— C'est peut-être un gang de gays qui a fait ça ? murmurai-je.

— Possible, dit Leonard, mais les straights aiment se faire sucer la queue autant que tout le monde, figure-toi, et tout spécialement quand ça humilie quelqu'un et que ça leur donne du pouvoir.

— Va falloir que je t'empêche de lire tout ces bouquins de psycho pour ménagères.

— Tu sais, tu as raison. Je commence à parler comme toi. Tu ne diras à personne que j'ai disserté sur le pouvoir, promis ?

— J'essaierai de garder ça pour moi, d'accord. Mais on n'a toujours pas répondu à la principale question. Qu'est-ce que ça signifie ? Quel rapport entre la graisse et un film de merde comme celui-là ?

Leonard secoua la tête.

— Aucune idée. Y a peut-être quelque chose dans le carnet.

Mais personnellement, j'ai rien pu en tirer.

Je le ramassais et l'ouvrais. C'était une succession de groupes de lettres. Des trucs du genre YCU – ART – QWEP. Sur toute la largeur et sur plusieurs colonnes. Je le parcourus lentement. Il y en avait dix pages comme ça.

— C'est quoi, ce bordel, d'après toi ? demanda Leonard.

— C'est l'écriture de Raul ?

— Non.

J'étudiai le carnet un moment.

— Chaque groupe a le même nombre de caractères, dis-je, et certains commencent par trois premières lettres identiques. Pense à ça.

— J'y ai pensé.

— Fastoche. Rien à voir avec un super-code. Sans doute le calepin personnel de quelqu'un. C'est écrit ainsi pour qu'un lecteur occasionnel ne puisse pas comprendre, mais pas besoin de beaucoup se creuser la cervelle pour trouver la solution. En fait, c'est même plutôt stupide, vraiment.

— T'essaies de me faire passer pour un idiot, là.

— J'aime bien sauter sur l'occasion de temps à autre, ouais.

— Allez, Hap, je suis déjà assez déprimé comme ça.

— Ce sont des numéros de téléphone, mec. Tu fais correspondre les lettres aux chiffres et tu as les numéros. Les trois premières sont des indicatifs de zones.

J'allai jusqu'au téléphone, j'étudiai les lettres sur le disque de numérotation et les comparai aux chiffres au-dessus.

— La plupart de ces indicatifs sont ceux de Houston et de Dallas. Je ne connais pas le reste.

Je décrochai, composai l'un des numéros longue distance. Une voix de femme répondit :

— East Side Video.

— Où êtes-vous situés exactement ? demandai-je.

Elle me l'expliqua. J'inscrivis l'adresse sur un bloc pendant qu'elle parlait.

— Merci, dis-je. Je voulais juste vérifier.

J'essayai plusieurs autres numéros. Uniquement des vidéo-clubs. Je notai aussi leurs adresses. Ensuite, je montrai ma liste à Leonard.

— Je sens plus ou moins un rapport, dit-il. Tu sais comme

quand on a la réponse sur le bout de la langue, mais que ça ne sort pas...

— Je pense que ce sont des cassettes de traque et de viol, dis-je. Des trucs de ce genre arrivent du Japon. J'ai vu quelque chose là-dessus dans une émission, y a un moment. Sans doute que je ne lis pas assez les journaux, mais j'essaie de ne pas rater la télé. Dans les machins qu'ils font au Japon, ils ne montrent pas vraiment les viols. C'est peut-être truqué, mais comme tu l'as dit à propos de ce qu'on vient de voir, la différence n'est pas évidente.

— C'est quoi le problème avec les cassettes japonaises ?

— Ils ont commencé à écouler leurs merdes ici aux États-Unis. Des vidéo-clubs les vendaient et les louaient. C'était foutrement populaire jusqu'à ce qu'on ait obligé les magasins à les retirer du marché. Et d'après toi, où sont passées lesdites cassettes ?

— On les diffuse sous le manteau, dit Leonard.

— Dans la majorité des cas, oui. Et quand notre gouvernement, ou simplement des groupes de surveillance, ont protesté auprès du gouvernement japonais pour bloquer les importations, des Américains ont commencé à produire leurs propres vidéos. Nous sommes des capitalistes, après tout. Ici, à LaBorde, des petits malins passent des gays à tabac dans le parc, filment ça et refilent leurs bandes aux connards qui les commercialisent. Ça concerne essentiellement les grandes villes.

— Ça colle, dit Leonard. Les responsables de ces obscénités ont la partie belle parce que la plupart des homos du parc sont clandestins. Ils ne veulent ni aller voir les flics ni avouer qu'ils sont pédés. Et même quand ils n'ont pas honte de ce qu'ils sont, l'idée d'admettre ce qui leur est arrivé, cette humiliation, les empêche de porter plainte. Du coup, y en a très peu qui crachent le morceau.

— Correct. Et les violences anti-gays qui se déroulent dans ce parc sont sans doute encore plus affreuses qu'on n'imagine.

— Et le commissaire étoufferait cette histoire ?

— Difficile de connaître le degré de corruption de ce vieux salopard, dis-je. Il n'est peut-être pas malhonnête à ce point. On risque de lui faire porter le chapeau alors qu'il n'a rien à voir dans ce coup-là...

— T'as toujours fonctionné comme ça, Hap. Pour quelqu'un qui a traversé les épreuves que tu t'es payées, tu es parfois naïf comme un bébé. Il y a des gens ici que ça ne dérangerait pas de vendre ces cassettes s'ils peuvent gratter un dollar avec, du

moment que ce n'est pas eux qui ont filmé ces saletés et que personne n'a été assassiné. Et de toute façon, c'est juste une bande de pédés, n'est-ce pas ? Moi, je pense que le commissaire peut très bien en être. Ne se soucier que du pognon, même si quelqu'un est tué ou même s'il doit mettre la main à la pâte en tenant la caméra...

— Je ne crois pas qu'il irait aussi loin, protestai-je. Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? Voilà la vraie question.

— Ces types, quels qu'ils soient, ont probablement flingué Raul pour protéger leurs trafics – la graisse et les traques d'homos. Et laisse-moi te dire une chose, mon pote. Si les autorités ne le font pas, moi je vais trouver qui est qui et à ce moment-là seul le Diable aura la chance de connaître leurs noms...

— Dans ce cas, tu es exactement comme eux.

— S'il te plaaaaaîiiiiît. Il y a encore quelque personnes qui estiment qu'un exterminateur de cafards est un meurtrier. Là, je ne parle pas de bastonner et de violer des gens innocents qui cherchent un peu d'amour au mauvais endroit. Je parle d'éradiquer un fléau, mec. Écoute-moi. Je te connais et on n'a pas besoin d'en discuter. T'es en accord avec tes idées ou pas ? Je t'ai entendu hurler contre les horreurs de la pédophilie en Thaïlande, la pauvreté, la situation désespérée des Noirs, des femmes et des gays, et des tas d'autres trucs qui te font râler, mais moi je vais agir.

— Je n'ai pas dit que je ne m'en souciais pas, Leonard. J'ai dit...

— Ça va, à d'autres ! cria-t-il.

— Ne sois pas idiot. Je...

— À d'autres !

Là-dessus, il se leva, récupéra les cassettes et le carnet, les remit rageusement à l'intérieur de l'enveloppe matelassée, et puis il sortit. Je ne le suivis pas. Je restai assis sur le canapé, immobile, jusqu'au moment où j'entendis sa voiture démarrer et s'éloigner.

Cette nuit-là, je dormis mal. Mon esprit ressassa un bon moment les images de cette vidéo dégueulasse et de la mort de Raul et puis je songeai à Leonard. Leonard et moi, on s'engueulait souvent. Il se mettait en colère facilement. Mais je ne savais trop quoi penser de notre affrontement de ce soir. Ni de ses conséquences. Je voulais l'aider, mais faire une entorse à la loi était une chose et descendre quelqu'un en était une autre.

Si j'aidais Leonard, j'aurais du sang sur les mains. Et je ne savais pas où ça s'arrêterait, une fois qu'on aurait commencé. J'avais déjà tué et je n'aimais pas ça. Et je ne me sentais rien d'un héros. Je n'avais aucune envie de me mettre dans une situation où je serais encore obligé de flinguer quelqu'un.

Je me tournai et me retournai dans mon lit et je réussis finalement à oublier tout ça assez longtemps pour repenser à Brett. Ce qu'elle avait fait à son ex-mari, c'était de la légitime défense ou de la vengeance ? Dommage que Leonard soit homo. Brett et lui se seraient bien entendus.

Bon Dieu, j'étais amoureux de Brett, mais avais-je vraiment besoin de m'éprendre d'une pyromane impénitente affublée d'enfants à la con ?

Et d'ailleurs, à ce propos, étais-je moi-même un bon plan ?

La nuit se passa ainsi. Insomnie et idées noires, entre deux petits sommes...

Je me levai avant l'aube et me préparai du café. J'envisageai de téléphoner à Leonard, et puis je n'en fis rien. C'était trop tôt, et vu qu'il devait encore être en rogne, ça ne le calmerait pas. Alors que je réfléchissais à tout ça, il se mit à pleuvoir. Parfait. Super-moyen de bien commencer la journée.

Je traînai jusqu'au petit jour, je finis mon déj, et décidai d'appeler Brett. Sans doute était-elle déjà sur le chemin du retour,

et je pourrais discuter un instant avec elle avant qu'elle file dormir. Je lui laissai le temps d'arriver chez elle, puis je composai son numéro. Pas de réponse.

J'attendis encore un peu, je m'offris une autre tasse de café, puis j'essayai de nouveau. Ce coup-ci, elle décrocha. Elle avait l'air crevée.

— Hé ! dis-je. C'est moi, Hap.

— Je me souviens de toi, répliqua-t-elle.

— Bon sang, Brett ! Maintenant que je réussis à t'avoir, je ne sais plus ce que je voulais te dire... Tu es fatiguée et...

— Et toi ?

— Quoi, et moi ?

— Toi, tu es fatigué ?

— En fait, oui. J'ai carburé au café, mais ça ne m'a pas aidé.

— Si tu viens, je connais quelque chose qui pourrait nous revigorer tous les deux. Je veux dire, à moins que tu sois si naze que tu ne penses pas pouvoir être revigoré du tout.

— Je me gare dans ton allée dans une seconde.

Même si je voulais arriver chez elle le plus vite possible, je pris le temps de passer chez Leonard. Comme il était certainement en train de roupiller, je ne frappai pas. Je lui laissai un mot que je coinçai dans la moustiquaire. J'y avais noté le numéro de Brett et je lui demandai de me joindre chez elle en début d'après-midi. J'ajoutai que j'étais désolé et qu'il fallait qu'on parle. Et je signai : « Maman ».

Lorsque je me pointai chez Brett, elle m'ouvrit avant que j'aie eu le temps de frapper. Je me figeai dans le vestibule, le souffle coupé : elle portait un short rouge minuscule, des tongs neuves et un grain de beauté – comme une goutte de chocolat tombée sur son sein droit, juste à côté du mamelon.

Un très beau mamelon, dois-je préciser.

— Si ça ne te dérange pas, dit-elle, j'ai pensé qu'on pourrait considérer ça comme un second rendez-vous.

— Pas de problème, répondis-je.

— Pour moi non plus. Et j'ai une boîte entière de capotes sur la table de nuit pour le prouver.

— Voilà ce que j'appelle de l'hospitalité.

— Bon, je suis tout excitée de te voir, ajouta-t-elle. Mais en réalité j'ai été obligée de me frotter le bout des seins avec des glaçons pour qu'ils soient aussi dressés...

Elle me prit par la main et m'entraîna vers sa chambre. On s'enlaça et on s'embrassa. Elle commença à me déshabiller et je l'aidai. On s'allongea sur le lit.

— Si t'es fétichiste des chaussures, dit-elle, je peux garder mes tongs.

J'éclatai de rire et elle s'en débarrassa. Je lui ôtai son short rouge car ça m'embêtait qu'elle soit trop serrée. Du bout de la langue, je goûtai le grain de beauté. C'était bien meilleur que du vrai chocolat, en fait. On fit l'amour pendant une heure et puis on s'endormit, bercés par la pluie.

À mon réveil, Brett était penchée sur moi.

— J'ai vraiment apprécié, dit-elle. J'ai même joui.

— J'espère que ce « même » ne signifie pas « malgré toi ».

— Non, je n'ai pas voulu dire « malgré toi », répondit-elle en riant.

— Moi aussi.

— Quoi, toi aussi ?

— J'ai joui.

— Les hommes jouissent toujours.

— Pour moi, « éjaculer » et « jouir » ce n'est pas pareil. C'est agréable, mais quand on a de la jouissance, on comprend la différence. Ce n'est pas seulement un moyen de relâcher la pression. C'est un état d'esprit particulier. Tu vois, comme quand tu zappes à la télé et que, ô surprise, c'est ton film préféré qui vient juste de commencer...

— Mon Dieu, Hap, t'es un sacré philosophe !

— Je sais.

— À propos, c'est quoi, ton film préféré ? ajouta-t-elle.

— Après ça, tu ne vas quand même pas me demander mon signe astrologique ?

— Ces conneries ne m'emballent pas. Mais j'adore le ciné.

— *Casablanca*, fis-je. Et ça me plaît de me promener dans le parc, et je vais devenir un grand chirurgien du cerveau pour essayer d'aider la race humaine...

Elle rit de nouveau et dit :

— Mon préféré, c'est *En avoir ou pas*.

— C'est mon second préféré, avouai-je.

— Moi, c'est *La mélodie du bonheur*.

— J'aime *Casablanca* et *En avoir ou pas*, fis-je.

— Ce passage où ils interprètent la chanson do-ré-mi, ou je ne sais plus quoi. Ça m'éclate.

— J'aime *Casablanca* et *En avoir ou pas*, répétais-je.

Elle me donna une petite claque.

— Et pas *La mélodie du bonheur* ? C'est la plus grande comédie musicale de tous les temps ! Je parie que tu penses que c'est un truc pour femmelettes.

— Ouais.

— Hap Collins, je m'étais imaginé que tu étais un homme sensible.

— Et je le suis, répondis-je en indiquant mon œil avec mon doigt. Si tu appuies ici, ça me fait mal. Mais *La mélodie du bonheur* ! Je préférerais qu'on me cloue la queue à un immeuble en flammes plutôt que de devoir me retaper cette merde, et même si le pop-corn est gratos et que tu me donnes chaque bouchée avec ton vagin.

— Vagin ?

— C'est un terme médical pour « chatte », ma chérie.

— Mon Dieu, Hap, tu es déjà presque un docteur... Et donc, tu n'aimes pas *La mélodie du bonheur* ?

— Non. En réalité, je le déteste. Mais si tu apprécies *En avoir ou pas*, ça rattrape.

— J'ai toujours été folle de Bogart. J'aime aussi Walter Brennan. J'aime quand il dit qu'il a été piqué par une abeille.

— Moi aussi, avouai-je. Et j'ai un faible pour Lauren Bacall.

— Ah bon ?

— Je ne devrais pas ? En fait, tu me la rappelles un peu.

— En quoi ?

— Vous êtes des femmes toutes les deux.

— Goujat ! Tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Faut qu'on aille chez le toubib. Pour être sûrs qu'aucun sida ne traîne dans les parages. Je veux en finir rapido avec cette étape caoutchouc-sur-la-queue. J'entends par là qu'on commence notre

relation en parfaite confiance.

— Tu ne me crois pas si je te dis que je suis séronégatif ?

— Je suis sûre que tu es sincère et que c'est probablement la vérité, mais c'est toi qui peux très bien ne pas me croire. Je me suis envoyée en l'air toute ma vie, Hap.

— Une pratique qui a vraiment donné ses fruits...

— Je ne pense pas avoir été imprudente, mais j'ai envie de repartir à zéro.

— D'accord. Marché conclu. Bien sûr, comme tu le sais, je viens de me payer des tas d'analyses de sang, et donc on peut être certains que je suis okay.

— Parfait, murmura Brett.

— Tu jetteras un œil à ma fiche d'hosto, n'est-ce pas ? Tu en parleras avec le toubib ?

— Y a des chances.

— Très bien. Une dernière chose, pourtant.

— Je t'écoute.

— D'un certain côté, je suis vieux jeu. Euh, peut-être de plusieurs côtés... Mais si ce que nous commençons à vivre, là, c'est une vraie histoire et pas seulement du bon temps, je souhaite que ça en soit une.

— Tu veux dire qu'il faut que j'arrête de m'envoyer l'ensemble de l'équipe médicale et tous les patients de l'hôpital ?

— Ouai. Et moi, je promets de renoncer pour toi aux animaux de ferme, bébé.

Elle se pelotonna contre moi.

— Waou ! Quel dévouement ! Tu sais, il reste encore plusieurs capotes dans la boîte.

— Ça me déplairait de gaspiller. Pas toi ?

— Absolument, murmura-t-elle.

— Ça fait désordre.

— Exact. Au fait, Hap, est-ce que je t'ai dit que j'étais un homme ?

Je lui balançai un bon coup d'oreiller, elle éclata de rire et on fit l'amour de nouveau.

Il devait être dans les cinq heures de l'après-midi, je crois, quand le téléphone sonna. Brett remua dans le lit, puis elle fila

jusqu'à la cuisine dans le plus simple appareil. Elle revint presque aussitôt :

— C'est pour toi, chéri.

— Merci. J'espère que tu ne m'en veux pas. J'ai dit à un ami que je serais là.

— Mais pas du tout.

Elle se tenait sur le seuil de la chambre, une jambe levée, me montrant ce que je voulais voir. Quand je m'approchai, elle m'attrapa le sexe et annonça :

— Il me reste des munitions dans cette boîte.

Je l'embrassai et elle me plaça exactement à l'endroit où je voulais être. Je la caressai et je demandai :

— Tu t'es rasée juste pour moi ou c'est une habitude, chez toi ?

— Juste pour toi, répondit-elle. J'ai pensé que ce serait un peu différent. En plus, ça permet d'éviter les poux. Tu aimes ça ?

— Si tu ne t'en rends pas compte en cet instant, je ne sais pas quoi te répondre.

Hélas, je dus me détacher d'elle, et j'allai à la cuisine. Ma queue était si grosse que je faillis marcher dessus. Je pris le combiné.

— Oui ? dis-je.

— C'est moi, fit Leonard – comme si je m'attendais à quelqu'un d'autre.

— Je suis ravi.

— Cette dame qui m'a répondu ? C'est celle-là ?

— C'est celle-là.

— Super. Je suis heureux.

— Tu m'appelles pour me congratuler ?

— Non. Je t'appelle parce que tu m'as laissé un mot pour me le demander.

— À ce moment-là, je me sentais très fraternel. Mais là, maintenant, je ne suis pas sûr d'avoir envie de partager mon temps avec toi. Pour cette femme, je matraquerais Minnie Mouse si elle l'exigeait.

— C'est super... Hé... vraiment, Hap. On fait la paix.

— D'accord, Leonard.

— J'avais les boules. J'avais trop bu. Je suis paumé, avec tout ça.

— Inutile d'en dire davantage.

— Je t'aime, mec.

— Moi aussi, répondis-je. Écoute-moi. Essayons de rassembler un max de trucs sur cette histoire. Je suis avec toi, mais...

— Mais faut que je me tienne bien...

— Exact.

— Je peux seulement te le promettre pour l'instant.

— On mène notre enquête. On trouve quelque chose. On voit comment on peut brancher la police dessus et comme ça on évite d'avoir du sang sur les mains. Pigé ?

— Et si on ne peut pas ?

— On verra quand on y sera, dis-je.

— On commence quand ?

— Demain.

— Où ça ?

— À l'endroit où Raul a appris la coiffure. Comment ça s'appelle ?

— Chez Antone.

— Je passe te prendre à neuf heures.

— Je t'attends.

Je retournai dans la chambre. Brett tenait la boîte de capotes à la main. Elle la secoua.

— J'ai dit qu'on allait la finir, fit-elle.

On n'y arriva pas vraiment, mais quand on fut épuisés, Brett se pelotonna contre moi et ferma les yeux.

— Un câlin... dit-elle.

Je la serrai et elle s'endormit presque aussitôt dans mes bras. Je la regardai et je pensai à son ex-mari qui la battait et la violait. Comment était-ce possible ?

Je pensai aussi à ses doigts si longs et si jolis serrant le manche d'une pelle, versant de l'essence pour briquet, craquant des allumettes...

Je l'embrassai sur la joue. Allongé contre elle, je sentais la chaleur de son corps. Et bientôt, moi aussi je pionçais.

On se réveilla en fin d'après-midi et on s'offrit un dîner avec ce qui restait dans son frigo. Des sandwiches au jambon. Assis à poil, on mangeait ça avec des chips quand on frappa à la porte. On se rua sur nos vêtements.

Brett réussit à enfiler un long T-shirt la première. Elle alla ouvrir tandis que je me sapais dans la chambre. J'eus du mal à trouver mon pantalon et je finis par le récupérer sous le lit où il était roulé en boule. Une de mes chaussettes était planquée derrière un fauteuil.

Quand j'eus fini de m'habiller, je passai au salon. C'était Ella. Elle me sourit. On aurait vraiment dit la jeune sœur de Brett.

— Ah, je vois que vous vous entendez bien, tous les deux, murmura-t-elle.

— On ne se file pas trop de gnons, dit Brett, mais on prend quand même notre pied.

— Brett ! protesta Ella.

Mais, visiblement, elle n'était pas si choquée que ça.

Je lui souris. En m'approchant je m'aperçus qu'un œil au beurre noir, partiellement dissimulé par son maquillage, gâchait son joli visage.

— T'es juste passée pour nous emmerder ? lui demanda Brett.

— Non, je voulais savoir si on pouvait échanger nos horaires de travail la semaine prochaine. Y a moyen ?

— Ouais, dit Brett. Mais faut que j'y réfléchisse. Meannie, cette bonne vieille infirmière en chef, n'apprécie guère les changements... Et en plus, ma chérie, je ne suis pas sûre qu'elle t'aime beaucoup.

— Ah, oui ? dit Ella. Qu'est-ce qui ne va pas, avec moi ?

— Pareil pour moi et deux autres filles du service. (Brett me regarda d'un air éloquent.) On est trop mignonnes. Elle estime que tout le monde devrait être plus horrible qu'elle.

— C'est possible ? demanda Ella.

— Je ne crois pas, répondit Brett. Bien sûr, si tu reçois encore quelques coups dans la tronche comme celui-ci, tu pourras être

dans la course.

Cette fois, Ella parut gênée.

— Brett... Je... murmura-t-elle.

— Désolée, dit Brett. Je ne voulais pas t'embarrasser. Hap ici présent est capable de comprendre.

— Non, pas du tout, dis-je.

— Hap Collins ! s'exclama Brett. Bien sûr que tu comprends !

— Ella, je ne veux pas vous embarrasser non plus, mais puisque Brett en parle, j'avoue que je ne sais pas pourquoi vous acceptez ces conneries.

— Brett, tu n'avais pas le droit de parler de ça à quelqu'un, murmura Ella. C'est pas bien.

— Tu ne peux pas continuer à cacher cette histoire, ma fille. C'est le pire que tu puisses faire. Ton silence l'encourage.

— Elle a raison, ajoutai-je. Virez ce minable !

— Il suit une psychothérapie, protesta Ella.

— C'est des conneries, répliqua Brett. Ce type est une merde. Tire la chasse.

— Je l'aime, dit Ella.

— Moi aussi j'aimais mon trou du cul de mari, répliqua Brett. Et puis un jour ça m'a passé et j'ai ressenti le besoin de lui cramer la gueule.

— Je ne suis pas comme toi, fit Ella. Bon, faut que j'y aille.

— Ella, murmura Brett, je suis désolée. Je n'aurais pas dû te...

— Mais non, répondit Ella. C'est toi qui as raison. Tu réfléchiras au changement d'horaires, d'accord ?

— Promis.

Quand Ella fut partie, Brett murmura :

— Je l'adore.

On allait finir de manger quand on frappa de nouveau à la porte. Brett ouvrit. C'était encore Ella. Elle était en larmes.

— Ma voiture ne démarre pas. Je vais être en retard. Il déteste quand je suis en retard. J'ai pensé que... Il... Je suis désolée... C'est quoi, votre nom, déjà ?

— Hap, dis-je.

— Hap, vous pouvez m'aider, avec ma voiture ?

— Honnêtement, je ne pourrais même pas réparer une brouette.

— Kevin va être fou.

— On va te ramener chez toi, dit Brett. C'est d'accord, Hap ?

— Pardi.

On prit mon pick-up. On fila vers les quartiers est. Il faisait beau et la pluie du matin avait cédé la place à un ciel flamboyant, comme si on avait nettoyé et ciré l'univers entier.

À deux ou trois kilomètres de la ville, on arriva à un endroit où s'élevait jadis une petite épicerie. Je m'étais arrêté là une fois et j'avais acheté un sandwich à la viande grillée. Il était infect. Aujourd'hui, on ne voyait plus qu'une carcasse de quatre murs, aux fenêtres cassées et à la porte enfoncée. Voilà ce qui arrive quand on sert de la bouffe dégueulasse.

On tourna sur un chemin de terre ponctué de boîtes aux lettres et de lampadaires, et on longea un chenil, surveillés par une demi-douzaine de huskies de Sibérie qui avaient l'air de crever de chaud.

On roula bientôt sur le terrain le plus affreux que j'aie jamais vu. Quelques années plus tôt, ce devait être une forêt. Quelqu'un avait fait une coupe à blanc, avait vendu le bois et puis installé là un parc pour mobile homes. Personne n'avait même pris la peine de passer un coup de bull pour l'aplanir. Il restait encore quelques souches, noircies par le feu, mais toujours debout. Les caravanes étaient posées entre les souches et les flaques d'eau.

On en dépassa plusieurs en mauvais état, avec des jouets cassés dans leur cour, des chiens tristes enchaînés, et on se retrouva finalement devant une petite caravane blanche assez jolie avec des moulures rose. Le jardin était propre, à part le repère plouc habituel – n'importe quelle marque de voiture noire posée sur cales.

Celle-là, c'était une Ford Mustang. J'en voulais une comme ça quand j'étais au lycée. Je pensais mourir si je n'en avais pas. Je n'en eus jamais – et j'étais toujours vivant.

On se gara et Ella descendit. Elle nous remercia et au moment où elle se dirigeait vers le mobile home, la porte s'ouvrit sur un homme en jean, torse nu et pieds nus. Un type trapu avec une légère bedaine, mais encore pas mal d'abdos. À peu près de ma taille. Belle gueule et cheveux en brosse.

— Ella, oùz'que t'étais, bordel ? s'exclama-t-il. J'attends mon foutu dîner !

— Ma voiture, chéri, répondit Ella. Elle ne démarrait plus.

— *Ma voiture, chéri, elle ne démarrait plus...* répéta Kevin d'une voix moqueuse. T'as toujours des raisons d'être en retard, hein, salope ?

Ella se tourna vers nous.

— Merci. Je suis désolée.

— C'est bon, Ella, dis-je. Vous êtes sûre de vouloir rester ?

— Oui, répondit-elle.

— Hé, hurla Kevin. À qui tu parles ?

— À Ella.

— Ça veut dire quoi, ça, « Vous êtes sûre de vouloir rester ? ». Qu'est-ce que tu racontes ?

— Ça veut dire simplement que t'as l'air bourré et qu'elle devrait peut-être repartir avec nous, fis-je.

— Te mêle pas de mes affaires, le vieux.

— *Le vieux ?*

— Ouais, t'as bien entendu.

Ella posa sa main sur l'épaule de Kevin.

— Arrête, chéri. Ils m'ont ramenée en voiture.

Il la poussa et elle tomba par terre, sur le sol détrempé.

Brett se précipita pour l'aider.

— Remonte dans ton pick-up, connasse, lui cria Kevin.

— Et voilà, murmurai-je.

Jusqu'à présent, je me tenais appuyé à ma portière ouverte. Je la refermai et m'approchai de Kevin.

— Qu'est-ce que tu branles, espèce de taré ? cracha-t-il.

— Ou bien je t'oblige à t'asseoir avec moi pour avoir une petite conversation sympa, ou alors je t'assomme. Comme je pense que tu ne dois pas être un causeur génial, j'aime mieux la seconde idée.

— M'assommer ? ricana Kevin. Faut que tu saches que j'ai été un foutu bon boxeur. J'ai presque été pro.

— Alors, je suis sûr que t'as déjà vu un direct du gauche, dis-je, en lui en plantant un illico.

Je le touchai à l'œil droit et sa tête partit violemment en arrière. Puis je lui filai un joli coup de pied dans les couilles. Je fis un petit bond, je le chopai à la tête au moment où il se pliait en

deux, je l'accompagnai d'un coude et je lui collai mon genou dans le visage. Lorsqu'il se redressa, la gueule en sang, je m'avançai sur lui, j'attrapai son bras, je plaçai ma jambe droite derrière la sienne, puis je me reculai aussi vite que possible.

Il s'écroula et sa tête heurta lourdement le sol. De la salive gicla de sa bouche et étincela dans le soleil comme une rivière de diamants.

Ella bondit, elle le prit dans ses bras et tendit une main vers moi.

— Arrêtez, Hap ! Ne le frappez plus !

— Et pourquoi donc ? répondis-je. Je commençais juste à m'amuser.

— Il ne voulait pas dire ça, souffla-t-elle. Il n'a pas pu s'en empêcher. Ça ne lui ressemble pas. Il n'est pas lui-même.

— Alors, qui est-il, bon sang ? demandai-je. Lequel de vos deux connards vous a mis cet œil au beurre noir ?

— C'est de ma faute, dit Ella. Je l'avais poussé à bout.

— Mon Dieu ! m'exclamai-je. Soyez sérieuse, Ella ! Je comprends un couple qui s'engueule, et même qui échange des claques dans un moment de colère. Mais ça... Ce gars qui vous passe à tabac...

Kevin se redressa sur un coude.

— Tu ferais mieux de te tirer, mec, souffla-t-il.

— Sinon, tu me botteras le cul, hein, petit costaud ?

Brett s'approcha et m'attrapa par le bras.

— On s'en va, Hap, murmura-t-elle. Crise de testostérone. Ella, si tu veux repartir avec nous, pas de problème. Peut-être que tu as envie de téléphoner à quelqu'un. Au foyer pour femmes battues. Ou ailleurs. On t'aidera à le faire.

Ella secoua la tête et aida Kevin à se relever.

— Tu veux goûter de nouveau à mon direct du gauche ? lui demandai-je.

— Tu m'as eu par surprise, grommela-t-il.

— Il me semble au contraire que je t'ai chopé en plein dans l'œil.

— Et puis tu m'as filé un coup de pied, comme une gonzesse, ajouta-t-il.

— T'as qu'à raconter à tout le monde qu'une nénette t'a botté le cul, dis-je.

Ella entraîna son homme vers la caravane. Elle s'arrêta et me

regarda par-dessus son épaule.

— Merci, Hap, mais ce n'est pas votre affaire. Vraiment. Ce n'est pas votre affaire.

Elle monta les marches, en entourant Kevin de son bras. Ils disparurent à l'intérieur et refermèrent la porte sur eux. On grimpa dans le pick-up et je démarrai.

Une fois sur la nationale, Brett se serra contre moi.

— T'as été super, Hap.

— Je pense avoir fait un genre John Wayne.

— Tu sais quoi ?

— Quoi ?

— J'adore ses films. Tu me ramènes à la maison et tu me séduis ?

— Ça t'excite de m'avoir vu donner sa raclée à Kevin ?

— Non. Ça m'a plu que ça te foute les boules quand il m'a traitée de connasse. Ça m'arrive de l'être, n'empêche que je te remercie.

— De rien.

— J'aime bien ce que t'as voulu faire pour Ella. Mais elle ne changera pas, Hap. Elle n'a jamais changé. J'ai déjà essayé de la convaincre de le quitter, mais elle a toujours recommencé. Un jour, il la tuera.

— J'ai peur que tu aies raison, murmurai-je.

On retourna chez elle, on se pieuta, on fit l'amour et puis on prit une douche ensemble. Ensuite, je m'habillai et je filai pour lui laisser le temps de se préparer avant de partir au boulot.

Alors qu'elle m'embrassait sur le pas de la porte, je murmurai :

— Je reviens.

— Bon sang ! s'exclama-t-elle. Je vois bien que t'en as envie.

Je rentrai chez moi, je bouquinaï très tard et dormis par intermittence. Le lendemain matin, je passai prendre Leonard et on fila chez Antone.

L'air sentait bon, après la pluie de la veille, mais on devinait que la journée serait chaude. Ça allait être un de ces mois d'avril où on oubliait qu'on était au printemps, à part une heure ou deux le matin. Problèmes de couche d'ozone, peut-être. Personnellement, j'aimais bien mettre ça sur le compte des évangélistes et de leurs foutues bombes de laque. Ces mecs ne connaissaient pas les atomiseurs, ou quoi ?

Chez Antone était à la fois une école de coiffure pour hommes et un salon. On y prenait des clients, mais surtout on y enseignait cet art. C'était à l'angle de Main Street et d'Universal Street. Au sud de cette rue-là, il y avait un quartier pauvre, mais de l'autre côté, les choses s'amélioraient. Un peu plus loin, on se retrouvait sur la place principale. Là, tout était propre et net.

Au sud, c'était des chiottes où on pouvait tirer la chasse à tout moment. Un endroit où les Maîtres du Monde aimaient bien stocker les parias.

On se gara dans un parking près de Chez Antone et d'un 7-Eleven qui avait été cambriolé si souvent qu'il était devenu une espèce de banque gratos pour les voyous de LaBorde. Par la baie vitrée, on voyait jouer au billard des types qui auraient dû bosser et des gosses qui auraient dû étudier. Y avait aussi pas mal de motards. J'espérai qu'aucun d'eux ne reconnaîtrait Leonard après sa petite escapade au Broken Wheel.

Leonard jeta un coup d'œil aux joueurs, à travers la vitre. Il ne prononça pas un mot, mais son expression en disait long. Il estimait que la plupart de ces gars étaient des feignasses qui ne

valaient pas un pet de lapin, et je suppose qu'il avait raison – jusqu'à un certain point. C'étaient de vrais minables, en effet. Mais je savais que la vie ne marchait pas comme ça – en noir et blanc, en bons et méchants. La plupart du temps, ça se mélangeait. Voilà pourquoi c'était si dur. On ne pouvait pas généraliser et être un grand penseur. Il y avait des connards des deux côtés de la médaille, et des braves gens qui plongeaient dans la déveine. Deux mois de chômage, la voiture en panne et on passait de la classe ouvrière à la vie dans un carton sous un pont, à manger ce qu'on trouvait dans les Dumpsters [23] et à pousser un chariot avec toutes ses affaires dedans.

Chez Antone, ça s'activait ferme – on coupait les cheveux et on faisait des permanentes à des tas de gens qui s'offraient pour pas cher des coupes, des couleurs et des bouclettes. Un nombre incroyable de personnes fréquentaient ces écoles de coiffure.

Moi aussi, j'avais profité de ce système avant de décider que trois dollars, c'était trop cher pour ce qu'ils vous faisaient, et que huit, chez un vrai figaro du centre-ville, c'était parfait. Mais à l'époque où je me faisais tripoter les douilles presque gratos, Chez Antone n'existait pas. J'allais dans le premier établissement du genre qui s'élevait dans une autre zone minable de LaBorde, quand celle-ci ne se prétendait pas encore une grande ville. Son nom lui convenait à merveille, Bob's Barber College [24]. L'endroit sentait la lotion capillaire, la crème à raser et la sueur masculine. On ne voyait que des mecs, là. Comme le travail n'était ni génial ni sophistiqué, les femmes n'y venaient pas. Les hommes y tenaient ce genre de langage prétendu « masculin ». Chasse et pêche, voitures, chiens et gonzesses. Généralement dans cet ordre-là.

Quand on se faisait coiffer chez Bob, les choix étaient limités. Il y avait la coupe Dust Bowl Oakie [25], du style main-sur-la-tête-et-on-taille-autour, soit un rasage depuis le milieu de la tête jusque sous les oreilles. Puis il y avait celle que beaucoup d'entre nous surnommaient Retard Mental, car on offrait à peu près la même aux débilés dans les établissements de l'État. Ça se résumait à : enlevez tout ce que vous voyez et tout ce que vous voulez, tant qu'il me reste un chignon au sommet du crâne. Quand c'était terminé, on ressemblait plus ou moins à un navet. Il y avait la coupe GI – la tronche entièrement rasée –, surtout réservée à ceux que l'on soupçonnait d'avoir de petites bêtes. Et puis il y avait enfin les boulots standard, comme « Petit Homme Numéro Un ». Celle-là était presque passable, sauf si vous demandiez la nuque

pas trop dégagée. Ça, c'était impossible. Pour la tête, ça allait plutôt bien, mais quand on arrivait à la nuque, on se retrouvait plus lisse qu'un bouton de porte salopé de morve. « Petit Homme Numéro Deux » donnait droit à une coupe et à un rasage avec, en prime, quelques jolies entailles lavées avec une eau alcoolisée dont la puanteur attirait les mouches. « Petit Homme Numéro Trois » était si monstrueuse qu'il est difficile d'en parler. C'était la spécialité de Bob, le type qui apprenait le métier aux autres. Il bossait complètement bourré, d'une main tremblotante, et on était nombreux à soupçonner qu'il travaillait avec une débroussailleuse Weed Eater et des cisailles de jardin.

Ah, rien de tel que les vieux souvenirs !

Leonard et moi, on observa un moment une jeune femme blonde qui jouait des ciseaux sur les poils du nez d'un vieillard, mais quand je commençai à voir de petits trucs gluants sur lesdits poils, je cessai de m'intéresser au spectacle.

Finalement, un homme vint nous renseigner. Petit, le teint pâle. Ses cheveux noirs coiffés en arrière étaient couverts d'un produit si brillant qu'on s'y reflétait presque. Il avait la fine moustache des stars de ciné des années quarante – on aurait dit qu'il avait oublié de s'essuyer la bouche après avoir bu une tasse de chocolat au lait... Sa chemise colorée était ouverte presque jusqu'à son nombril et permettez-moi de préciser que ce spectacle n'avait rien de folichon : sa poitrine faisait penser au bréchet d'un d'oiseau, il avait de la bedaine, et la fine bande de poils qui courait de haut en bas donnait l'impression d'avoir été récupérée sur les restes que la blonde venait de couper dans le nez crotteux du vioque. Il portait autour du cou un médaillon d'or qui me rappela les pièces en chocolat de mon enfance dans du papier d'alu. Il allait sans doute vers la cinquantaine. Il n'avait pas dû naître avec ce visage et ce corps : il fallait un certain nombre d'abus et beaucoup de négligences pour arriver à ça.

— Pouis-jé vous zaaaîder, *messieurs* ? Je m'appéeelle Pierré.

Son accent sortait tout droit de Peppie Le Pew, le sconse de dessin animé de la Warner, avec un soupçon de Frito Bandito. Ni vraiment espagnol, ni vraiment français. Cent pour cent pipeau.

— Pierre ? demanda Leonard. C'est vraiment votre nom ?

— C'eeest exaaact.

— Et où est Antone ? ajouta Leonard.

— Il n'y a pas d'Antooune, dit Pierre. C'eeest jousté un nom que j'aiiimais biénn.

— Vous êtes donc le propriétaire ? intervins-je.

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Que puis-jé faire pour vooous ? s'enquit Pierre.

Son accent était de moins en moins identifiable. À présent, un peu d'allemand semblait s'y être glissé.

Leonard lui parla de Raul et ajouta :

— Il semble qu'on l'ait assassiné. C'était dans la presse. Vous étiez sans doute au courant.

— Ouuh, mounn Diouuu ! Jé né lis pas les jooournaux !

L'affreux regard entendu de Leonard me mit immédiatement dans le camp de Pierre.

— Jé savais qu'il avait disparouu. Les flics, ils zont venouus ici. Mais jé né savais pas qu'il était mouurté.

— Voilà ce qui nous intéresse, dis-je. On voudrait des détails sur la façon dont ça fonctionne avec vos élèves, lorsque vous les envoyez coiffer les gens à domicile.

— Za fé fouureur, répondit Pierre. Les clients fortouunés, ils zadouurent za. Raul, il était, couumment dire, un bouun élémenté... Pas commé zeerrtains...

À ces mots, il considéra un jeune homme qui coupait avec frénésie les longs cheveux blonds d'une femme. Il avait l'air tendu, comme s'il n'avait jamais fait ça et qu'il savait déjà que la fois prochaine, ce serait encore pire.

Pierre s'intéressa de nouveau à nous.

— Zeerrtains zont, couumment dire, incourablés.

— Raul allait souvent travailler chez des particuliers ? demanda Leonard.

— Azzez zouvent. Il faizait peut-être d'autres ountervenzions qué jé ne couunais pas. Mais beaucoup de clients appeelaient pour avoir quelqu'ouun. On en donnait quelque-zouuns à Raul. C'est ouune part des zervices qué nous rendons aux zétouudiants.

— Vous pouvez nous indiquer qui étaient ces clients ? intervins-je.

— Vous zêêtes avec la pouulice ?

— Non, dit Leonard.

— Alouurs... Jé né sais pas.

— On n'est pas en train de vous demander les secrets de la bombe atomique ! s'exclama Leonard.

— On est des amis de Raul, intervins-je, et on aimerait parler avec des gens qui le connaissaient. C'est pour ses parents. On

essaie de reconstituer pour eux le puzzle de sa vie, vous voyez. Quelque chose auquel ils puissent se raccrocher. Vous comprenez ?

Pierre acquiesça et il me répondit presque timidement :

— Jé souppoze qu'il n'y a pas dé mal à za.

On le suivit dans son bureau. Il s'assit et on resta debout. Il fourragea un instant dans un tiroir et en ressortit un agenda. Il l'ouvrit, fit courir ses doigts le long d'une page. Sa main s'arrêta, il émit un petit bruit de satisfaction, trouva un bloc-notes et un stylo et inscrivit deux noms. Puis il tendit la feuille à Leonard.

— Juste deux ? s'étonna Leonard.

— Il leur coupait les zéveux régouulièrément, dit Pierre. Lé zautres, il lé trouvait tout zeul, et pour eux, jé né peux pas vous zaider.

— Pi-pi, fit Leonard.

— En français, on dit *merci*, le corrigeai-je.

— Non, dit Leonard. Faut que j'aille pisser. Vous avez des WC, ici, Frenchy ?

On retourna sur le parking, on s'assit et on commenta cette rencontre.

— J'espère que ce type-là n'est pas pédé, grommela Leonard. Parce qu'il nuirait vraiment à l'ensemble de notre tendance sexuelle.

— Écoute-moi, dis-je. S'il est hétéro, ça ne nous fait pas de bien non plus.

— Et c'était quoi ce foutu accent ? Ça changeait d'un mot à l'autre.

— Un accent de merde, point final, dis-je. Tout ce que notre Pierre connaît de la France, c'est la croissanterie du coin de la rue. Ou peut-être qu'il a été à Paris, Texas.

— J'en suis sûr. Ce connard doit être crevé à la fin de la journée, tu crois pas ? Obligé de se souvenir de quelle façon il a prononcé chaque mot ! Bon sang, ça m'a épuisé rien que de l'écouter. Bon, on a quoi, comme noms ?

— Charles Arthur. Bill Cunningham.

— Wouah ! Charles Arthur. Tu sais qui c'est, n'est-ce pas ?

— Naan.

— King Arthur, le roi du chili ! King Arthur Chili, comme dit le carnet qu'on a trouvé dans l'enveloppe de Raul.

— Je connais King Arthur. J'ignorais simplement qu'il s'appelait Charles Arthur.

— Le carnet dans l'enveloppe, et le nom que Pierre nous refile, c'est une drôle de coïncidence, non ?

— Y a un paquet de ces trucs en circulation, répliquai-je. Sont distribués gratos dans toute la ville. Si Raul coupait les cheveux d'Arthur, il en a probablement pris un quand il était là-bas. Ou c'est peut-être Arthur en personne qui le lui a donné.

— Avec un message codé écrit dessus ?

— Tu marques un point, là. Sauf que Raul a très bien pu ramener le calepin publicitaire chez Braquemard, et c'est notre motard qui y a inscrit tout ça pour une raison ou pour une autre. Il travaillait peut-être sur ce truc. Ça me semble logique.

— Possible, ouais, murmura Leonard. Mais si Raul l'avait récupéré un jour où il coiffait Arthur ? S'il le lui avait volé ?

— Dans ce cas, même question : pourquoi ?

— Aucune idée. On fait un saut à l'usine pour voir si on trouve King Arthur ?

— Une grosse légume comme lui ? dit Leonard. Il n'y met jamais les pieds, j'parie.

— Ouais, mais faut bien commencer quelque part. Sinon comment remplira-t-on nos quotas d'emmerdeurs ?

LES ENTREPRISES KING ARTHUR CHILI, comme l'annonçait le panneau au-dessus de l'énorme grille, s'étendaient sur plus de dix hectares en pleine campagne. C'était une succession de gros immeubles qui puaient. La viande était transformée dans une usine, et les piments rouges écrasés et mélangés à la bidoche dans une autre. Puis le tout était mis en conserve dans une troisième. L'endroit empestait le piment et le sang séché.

Plus loin s'élevait une installation de fonte de graisse. Deux fois par semaine, la nuit, l'odeur qui s'en échappait était absolument insoutenable. Là, la viande la plus coriace, les peaux et les cornes, et à l'occasion un vieux cheval, étaient transformés en savon, en engrais et en diverses autres bricoles. Enfin, je pense qu'ils continuaient à faire du savon avec les canassons. Mais peut-être pas.

Pendant des lustres, l'usine avait recraché vingt-quatre heures sur vingt-quatre les odeurs pourries des cadavres, sous la forme d'une fumée noirâtre et graisseuse. Et puis la municipalité avait serré la vis et désormais King Arthur ne pouvait plus polluer l'atmosphère avec ses ordures que la nuit, et deux fois par semaine.

Cette puanteur était si puissante que parfois, quand le vent soufflait dans le mauvais sens, elle s'étendait très loin – jusqu'au quartier où je vivais, et elle entraînait chez moi par les fenêtres et me réveillait en me chatouillant les narines. Et du côté de la ville où habitait à présent Leonard, elle manquait foutrement de vous faire crever...

Le parking était bondé, mais on trouva une place libre avec le nom d'un pont quelconque écrit sur le trottoir. On s'y gara comme si c'était le nôtre et on n'en fut pas peu fiers.

La secrétaire était mince, jeune, blond platine, et si enjouée que j'eus envie de l'étrangler. On lui expliqua qu'on voulait voir King Arthur et elle nous répondit qu'il n'était pas là. On demanda alors à rencontrer un responsable. On poireauta vingt minutes dans les fauteuils réservés aux visiteurs et on feuilleta plusieurs magazines excitants sur le commerce du chili, puis un gars se pointa.

Bel homme, la cinquantaine, cheveux gris brillants. Il était vêtu d'un ensemble sport dans les tons prune avec une ceinture blanche et des chaussures de même couleur. Son costard paraissait tout neuf, ce qui me laissa perplexe, vu qu'on avait cessé de fabriquer ces monstruosité depuis des années. J'en vins à l'angoissante hypothèse que ce type adorait à un tel point ces saloperies qu'il se les faisait faire sur mesure ! Du coup, il me parut déjà coupable de quelque chose – au moins d'être une horreur ambulante.

Il s'approcha, nous serra la main et nous informa qu'il se nommait G.H. Bissinggame. On se présenta à notre tour. Il nous demanda ce qu'il pouvait faire pour nous. Je lui parlai de Raul, je lui expliquai qu'il coupait les cheveux de King Arthur, et puis je lui annonçai qu'il avait été assassiné et je conclus en disant qu'on était là pour s'informer sur sa mort.

— Disons qu'on fouine un peu partout, ajouta Leonard. Rien d'officiel. On aimerait savoir si King Arthur pourrait nous aider à comprendre qui a tué Raul...

Bissinggame plissa le front.

— Et pourquoi M. Arthur pourrait-il vous aider ? N'est-ce pas à la police de s'occuper de ça ?

— On ne prétend pas qu'il a des informations inédites, repris-je. On aimerait juste s'entretenir avec lui. Raul aurait pu lui dire quelque chose, n'importe quoi, qui nous fournirait une piste...

— Pourquoi votre Raul aurait-il parlé à M. Arthur ? répondit Bissinggame. M. Arthur était un client du jeune homme, pas son thérapeute.

— Donc vous connaissiez Raul ? reprit Leonard.

— Non.

— Et comment savez-vous qu'il était jeune, alors ?

— Whaou ! s'exclama Bissinggame. Vous devenez un peu désagréable, là ! À vous entendre, on dirait bien que vous essayez de m'embarquer dans votre histoire... Vous ne représentez pas la loi. Vous n'avez pas le droit de faire ça et je suis sûr que M. Arthur n'a nul besoin de vous répondre.

— J'ai demandé si vous connaissiez Raul, c'est tout, fit Leonard.

— Non, ce n'est pas exactement ce que vous avez dit, répliqua Bissinggame.

— Vous avez raison, intervins-je. Leonard et Raul étaient très proches et mon ami est un peu chatouilleux sur cette question.

— Je vous prie de m'excuser, dit Leonard.

Mais au ton de sa voix, on comprenait qu'il aurait pu tout aussi bien traiter Bissinggame de trou du cul.

— Pourriez-vous nous rendre un petit service ? repris-je. On vous laisse nos noms et nos numéros de téléphone et vous proposez à M. Arthur de nous appeler ? On essaie juste d'aider les parents du disparu, de reconstituer plus ou moins les faits pour eux... Vous voyez, les ultimes petits bouts d'informations sur leur malheureux fils.

— Sauf que vous prétendez trouver des pistes sur ce meurtre.

— Ça aussi, oui, reconnus-je.

— Écoutez-moi bien, dit Bissinggame. M. Arthur ne rappelle pas les gens au téléphone. C'est pour ça qu'il a une secrétaire. Et ce Raul, je sais qui c'est parce que M. Arthur s'est souvent fait coiffer ici, à l'usine, tout en s'occupant de ses affaires. Mais je ne le connaissais pas vraiment. Et M. Arthur discutait peu avec lui, si je me souviens bien.

— Permettez-moi de vous poser une question... dit Leonard.

Disons que Raul a un carnet publicitaire de King Arthur Chili où sont notés des numéros de téléphone codés. Disons que ces numéros sont ceux de vidéo-clubs. Et disons que Hap et moi on est en possession de ce carnet et aussi de deux cassettes. Est-ce que ça intéresserait votre M. Arthur ?

Bissinggame considéra Leonard comme s'il venait juste d'arriver ici en se balançant au bout d'une liane.

— Pardon ? fit-il.

— Okay, oubliez ça, grommela Leonard.

— Vous avez besoin d'une leçon de savoir-vivre, lui dit Bissinggame.

— Et c'est vous qui allez me la donner ? ricana Leonard. À mon avis, c'est vous, avec votre foutu costard prune, qui avez besoin d'une bonne leçon ! Vous ne savez pas qu'une merde pareille, ça offense tout le monde ?

— Allez, Leonard, dis-je.

— J'appelle la sécurité, si vous ne partez pas immédiatement, dit Bissinggame. Et nos gars n'ont rien à voir avec les flics trop gras de LaBorde. Ils ne rigolent pas.

— Allez... Leonard, répétai-je.

— La sécurité ? s'exclama Leonard. J'suis terrorisé, là. Quelle couleur, leurs costumes sport ? Citron vert ? Pêche ? Si le vôtre avait été citron vert, j'aurais été forcé de vous en planter une...

— On s'en va, dis-je.

— Vous feriez mieux, en effet, lança Bissinggame. Helen ! crie-t-il à la secrétaire. Prévenez la sécurité.

Helen décrocha son téléphone.

J'attrapai Leonard par le coude et le tirai vers la sortie. Dans le couloir, alors qu'on filait vers la porte, je murmurai :

— Et merde, Leonard ! Je ne peux t'emmener nulle part. La prochaine fois, tu ne sortiras pas ton cul de la voiture.

— Je parie que ce connard porte des caleçons à pois, dit Leonard. Mec, ces costards, c'est un crime contre l'humanité !

— Bon, d'accord, pour ça t'as raison.

— Vu la façon dont il défend son patron, je suis sûr que ce type a pris des photos du bon vieux Chili King à poil en train de se farcir le fion d'un bœuf mort. Et puis il les a collées sur son miroir et il se branle devant, la queue sortie de la braguette de ce foutu costard. Tu vois ce que je veux dire ?

— Ouais.

— Cet enculé sucrait un serpent s'il portait ce genre de fringues.

— Arrête, tu veux, Leonard ?

— Quel fumier ! Je voudrais qu'il s'étrangle avec un bol de son chili dégueulasse. Sans doute qu'il l'aime filtré à travers son foutu slibar taché de merde.

— Attention, si tu commences à dire du mal du chili, sûr que ce sera ensuite le tour du Texas. Et tu sais comme moi que ce n'est pas bien.

— T'as raison. J'ai franchi la ligne jaune, là.

On venait juste de sortir quand une voiture blanche avec KING ARTHUR CHILI écrit sur le côté se gara au beau milieu du parking.

Deux gars en uniforme vert, avec des badges, mais sans armes, s'approchèrent et se plantèrent devant nous. L'un des deux avait à peu près la taille d'un élan – l'autre aussi, mais sans les bois.

— On nous a prévenus que vous faisiez des histoires, dit Vrai Élan.

Il mâchouillait un cigare pas allumé avec la nonchalance d'un ruminant. L'autre, Sans Bois, avait une expression à peu près aussi intelligente qu'une plante en pot – la vivacité en moins. Il pensait peut-être à des mutilations et des meurtres, à la pause-déjeuner et une clope, au sexe et à une gerbille lui broutant le cul... Son visage ne révélait rien de rien.

— Comment savez-vous que c'est nous ? répliqua Leonard.

Vrai Élan sourit jusqu'aux oreilles.

— Il nous ont dit : un Blanc et un Black.

— Ouais, grogna Leonard. Et comment êtes-vous sûrs de ne pas être tombés sur la mauvaise paire de Blanc et de Black ?

— Parce qu'ils ont précisé que le nègre faisait le mariole, intervint Sans Bois. Or, t'es un nègre et tu fais le mariole.

— Et voilà, ça y est, grommelai-je.

— Pardon ? fit Vrai Élan.

— J'ai dit : « Et voilà, ça y est. »

— Merde, ça signifie quoi ? insista Vrai Élan.

— Ça signifie que maintenant je suis d'humeur à te choper la bite et à te l'enfoncer dans l'oreille, intervint Leonard. Qui croyez-vous feinter, les mecs ? Z'êtes même pas des vrais flics. Des types

comme vous, on s'essuie le cul dessus.

— Tous les jours, précisai-je.

— Ouais, dit Leonard. C'est ça, tous les jours.

— Et parfois même deux fois par jour, ajoutai-je.

— Exact, acquiesça Leonard.

— Ouais, c'est ça, ricana Vrai Élan.

Il plongea sa main dans sa poche de derrière, et en sortit un double poing américain.

— Pauvre con ! cria Leonard.

Là-dessus, il lui écrasa le pied, il lui attrapa la main qui tenait le poing américain, puis il pivota sous son bras, et, s'appuyant sur le coude de ce connard, il le fit tomber sur le ciment du parking. Là, il le saisit par les cheveux et il lui écrasa la tête sur le sol – et son cigare par la même occasion.

Au moment où Sans Bois se précipita sur Leonard, je lui lançai un coup de pied dans la jambe, juste au-dessus de la cheville, et je lui plantai mon pouce dans l'œil. Il poussa un hurlement et s'assit par terre, son visage dans les mains.

— J'suis aveugle ! J'suis aveugle ! meugla-t-il.

— Mais non, assurai-je.

— J'y vois plus rien !

— Ôte déjà tes mains de ta tronche, crétin ! m'exclamai-je.

Tandis que Sans Bois expérimentait sa vision, je me tournai vers Leonard. Il arracha le poing américain à Vrai Élan et le balança sur le toit de l'immeuble dont nous sortions.

— Va chercher, tête de nœud ! dit-il.

Tête de Nœud, alias Vrai Élan, se redressa sur un genou et ne bougea plus. Il n'osait même plus nous regarder. Il laissa le cigare écrasé s'échapper d'entre ses lèvres, comme s'il crachait une dent.

— Vous avez fini ? demanda Leonard.

Tête de Nœud acquiesça.

— Parfait, dit Leonard. Changez de boulot, les gars. À celui-là, vous êtes plus que médiocres. Aucun de vous deux ne se relève avant qu'on soit partis, vous entendez ? C'est juste une proposition, remarquez. À vous de choisir. C'est ça qui fait la grandeur de notre pays. La liberté de choix. Mais si vous vous relevez, Hap et moi on vous secouera les puces. Vous voyez ce que je veux dire ?

On passa devant Sans Bois qui était toujours assis par terre à frotter son œil plein de larmes.

— Je mettrais de la glace dessus, si j'étais toi, dis-je, sinon il va être tout gonflé. Je suis désolé.

— Tu m'as aussi démoli la cheville, grommela-t-il.

— Là encore, la glace pourrait t'être utile, répondis-je.

À ces mots, on se dirigea lentement vers mon pick-up et on se tira.

Quelques jours passèrent, et aucune réponse à nos questions ne nous tomba du ciel. Raul était toujours mort. Je n'avais pas gagné au loto. Les deux types de la sécurité ne s'étaient pas repointés avec de nouveaux poings américains. Bissingame ne nous avait pas envoyé un catalogue de mode présentant des modèles de costumes sport sur mesure dans des couleurs à chier...

Les choses évoluèrent, pourtant. Leonard avait finalement réussi à ôter la tique de ses couilles. Suivant mon conseil, il s'était servi d'une allumette. Ça avait marché. Bien sûr, comme il le craignait, il s'était cramé, et du coup j'étais resté quelques jours sur sa liste noire. La tique avait eu droit à des obsèques maritimes dans les chiottes.

On avait remis le carnet et les cassettes dans leur enveloppe ; une fois celle-ci enfermée dans une boîte en métal, on avait planqué le tout dans une déchirure du dos du canapé du salon de l'ancienne piaule de Leonard.

Lorsque mon grincheux de toubib me fit ma dernière injection contre la rage, j'appris que les analyses de la tête de l'écureuil par le labo d'Austin étaient positives. Je me sentis tout bizarre un jour ou deux.

Ah, oui, on aperçut aussi plusieurs fois le gars au chapeau de cow-boy dans sa Pontiac jaune. Il nous suivit à deux reprises quand on était ensemble, et plusieurs fois l'un ou l'autre séparément. J'avais vu cette bagnole devant chez Leonard le jour où j'avais découvert sa maison saccagée. Voilà pour la parano. Parfois, ils vous espionnent *vraiment*. Sauf qu'ils vous surveilleraient bien mieux s'ils ne se baladaient pas en Pontiac jaune... Un porc du Yorkshire en costume trois pièces et chapeau melon avec une plume rouge de dindon dans le cul aurait été moins repérable...

On ne lui montra pas qu'on l'avait remarqué. On voulait lui laisser faire le mouvement suivant – mais ça n'arriva jamais. Il gardait ses distances, il n'était pas toujours à nos basques, mais

juste au moment où on pensait qu'il s'était tiré, il se repointait, comme une tache de pisse au fond du slip.

Les seuls moments vraiment sympas, pendant ces quelques jours, je les passai avec Brett. On resta longtemps ensemble, on apprit à mieux se connaître, on consolida notre relation, on unit nos âmes et, bien sûr, on baisa comme deux anacondas pendant la saison des amours...

Donc, ma vie n'était pas aussi affreuse que ça. Mais Leonard, bon, on aurait dit une casserole d'eau sur le poêle. On ne savait jamais quand il allait bouillir. Des trucs insignifiants comme cette tique pouilleuse et ce cramage de burnes le faisaient exploser. Et toutes ces vidéos qu'on lui avait tirées, ses films avec John Wayne et Clint Eastwood, ça n'arrangeait rien. Il le prenait vraiment mal. En plus, son costard de chez J.-C. Penney avait été maltraité et il avait une trace d'origine indéterminée – ça, c'était le bouquet. Il était ronchon, quoi. Mais ça prenait de telles proportions que j'avais envie de retrouver l'assassin de Raul juste pour ne plus l'entendre râler.

Un jour, parce qu'on n'avait pas encore la moindre idée de notre manœuvre suivante, ce qui pour nous était fort courant, on fit un saut au mini-golf. Le printemps s'était cassé pour de bon, semblait-il. On était fin avril et il faisait anormalement chaud pour la saison – du genre deux rats en bonnet et en pull baisant dans une chaussette de laine sous une lampe à bronzer.

Le sable du parcours blanchissait sous l'effet de la chaleur ; il avait la finesse de la farine, et le gravier qui y était mélangé crissait lourdement sous nos pieds en feu. Pas un arbre. Des gosses hurlaient et se bousculaient. Et le moulin à vent du dixième trou ne fonctionnait plus. Il ne tournait pas, tout simplement, si bien qu'on devait faire passer la balle par-dessus les planches du côté, puis la tirer depuis la zone interdite pour la remettre en jeu. Difficile, en ces circonstances, de compter correctement les points. Je proposai d'oublier ce trou, mais Leonard ne voulut pas en entendre parler.

— Un homme termine ce qu'il a commencé, quoi qu'il arrive, déclara-t-il.

— Ouais, d'accord, patron.

On continua à frapper nos balles un moment, et je finis par gagner – ce qui n'arrangea pas l'humeur de Leonard.

— Avant, j'étais bon, déclara-t-il. Tu sais que Raul et moi, on jouait beaucoup ?

— Non, je ne savais pas.

— Ouais. Et je l'ai toujours battu. J'peux pas croire que t'aies réussi à m'avoir.

— Écoute, si tu veux vraiment la vérité, Leonard, j'ai un peu aidé ma balle avec le pied, au trou du moulin. Voilà d'où vient le point de différence.

— C'est bien ce que je pensais... Tu ne dis pas ça pour me faire plaisir ?

— Non, non, je l'ai poussée avec le pied.

— Croix de bois, croix de...

— Leonard. Je te dis que je l'ai poussée.

— J'ai cru en effet te voir faire ça, du coin de l'œil.

— Bon, inutile de s'emballer.

— Tu mens ?

— Non, mais j'ai été très fort. Tu ne m'as pas vu.

— Parfait, conclut Leonard. Le perdant paie un repas.

On décida de manger dans le restau du minigolf. On y servait soi-disant de la bouffe bio – c'est-à-dire que la plupart des plats avaient le goût d'une vieille merde de chien recuite et écrasée. Mais il y avait aussi un très bon pain de viande. On en commanda et on s'installa près de la fenêtre.

La Pontiac jaune, qui nous avait suivis depuis chez moi, était garée de l'autre côté de la rue sur le parking de Kroger [26]. C'était un bon emplacement. Le trafic sur North Street était dense et ce gars pouvait nous voir arriver et il avait moyen de se tirer avant qu'on ait eu le temps de le coincer.

— Il pense qu'on ne l'a pas repéré ? demanda Leonard.

— J'en sais rien, fis-je.

Leonard avala une bouchée de son pain de viande et dit :

— Avant, ce truc était tout juste acceptable, tu te souviens ?

— Ouais.

— Aujourd'hui, on dirait qu'on l'a roulé dans des chaussettes sales.

— Super ! J'en commande un deuxième... Pour qui travaille le gars de la Pontiac, d'après toi ?

— Pour King Arthur, dit Leonard.

— T'as pas vraiment pris le temps de réfléchir avant de me répondre, là.

— Non, tu me demandes mon sentiment et je te le donne. Point.

— Souviens-toi quand même que j'ai vu M. Pontiac avant notre mémorable descente sur l'empire du chili.

— C'est parce qu'il surveillait ma piaule pour savoir qui se pointerait. Il se trouve que c'est toi qui étais là.

— Mais il a cessé de me suivre... Il ne s'est remontré que récemment.

— Juste après notre visite à l'usine de Chili King. Ça paraît évident, pour moi.

— Mais alors pourquoi a-t-il arrêté de me pister, entre-temps ?

— Peut-être qu'il a perdu ta trace et qu'il vient juste de te retrouver ? Bon sang, tu as donné nos adresses et nos numéros de téléphone à Bissinggame.

J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Ça colle, murmurai-je. J'aime ça. Je doute que ce soit la vérité, mais on va faire avec. Je déteste les questions sans réponse.

— Moi aussi, dit Leonard. Tu veux qu'on aille frapper à sa portière ?

— On ne pourra pas. On n'aura pas encore traversé la rue qu'il se sera tiré.

— Tu crois qu'il prend des notes et des photos ?

— Je m'en fiche, il peut se branler s'il veut. Mais c'est vrai que j'en ai marre qu'il nous suive. Ça me rend nerveux.

Comme si le gars nous avait entendus, il démarra. La Pontiac sortit du parking de Kroger et s'éloigna vers le nord.

— On le prend en chasse ? proposa Leonard.

— T'es fou ou quoi ? Et rater ce pain de viande ? Bordel, pourquoi est-on venus bouffer ici ?

— Parce que c'est pas cher et que c'est tout ce qu'on peut se permettre, répondit Leonard.

— Ah, c'est vrai. J'avais oublié. Passe-moi la sauce piquante.

Après le déjeuner, on eut une idée. Ce n'était peut-être pas la plus géniale du monde, mais elle avait le mérite d'exister, et

quand on en a une, on aime bien ne plus la lâcher parce qu'on n'est pas sûrs d'en avoir une autre.

On fit le plein et on partit pour Houston. Trois heures de route. Et puis on se perdit, si bien qu'on mit cinq heures depuis LaBorde avant de se garer devant une des boutiques que j'avais notées sur ma liste, l'East Side Video.

Elle se trouvait dans une partie sympa de la ville et elle offrait un grand choix de cassettes. On traîna un moment à l'intérieur, puis on alla voir le type à la caisse. La trentaine, longs cheveux roux coiffés avec des dreadlocks. Il leva les yeux et nous considéra. Sur le menton, il avait un bouton gros comme un volcan. La tête de pus était si énorme qu'on avait envie de la crever.

— Je peux vous aider ? demanda-t-il.

— Ouais, dis-je. On cherche des films d'un genre spécial.

— Quel genre spécial ?

— Ben, je ne les ai pas vus sur les rayonnages. Ce sont... euh, des choses un peu différentes.

— Ouais, murmura-t-il. Vous voulez parler de films hard ? Oui, on a ça, mais on ne les met pas à côté de Mickey Mouse.

— Vous les planquez sous le comptoir, alors ? intervint Leonard.

— Si on veut. On a quelques trucs qui devraient vous plaire.

— Ce qui nous intéresse est encore plus spécial, fis-je.

— Jusqu'à quel point ?

— *Vraiment* spécial, répondit Leonard. On nous a dit que vous aviez des vidéos du style de celles qu'ils font au Japon.

Le vendeur eut une moue.

— Ah oui ? Et qui vous a dit ça ?

— Un type, fit Leonard.

Le jeune homme hochait la tête.

— Certaines de nos cassettes sont vraiment particulières, en effet.

— Sur celles qui nous intéressent, bon... Y a des homos qui en prennent plein la gueule, précisa Leonard.

Le rouquin eut un grand sourire.

— Ah. Certaines personnes croient que c'est la réalité. Ça a l'air vrai parce que c'est mal filmé. Ouais, on a ça. Peu de gens sont au courant, mais on les vend. Mauvaise qualité. C'est pas *Autant en emporte le vent*, si vous voyez ce que je veux dire ?

— Vous en vendez beaucoup ? dis-je.

— Non, mais à cent dollars pièce, c'est rentable. Maintenant que j'y pense, ouais, je crois qu'on fait de bonnes affaires avec.

— C'est illégal ? murmura Leonard.

— Pourquoi demandez-vous ça ?

— Je me posais juste la question. Et si ça l'est, peut-être qu'on devrait réfléchir avant de vous acheter ces trucs...

— D'un point de vue technique, c'est couvert par le Premier Amendement. Parce que c'est de la fiction. Mais comme ça paraît réel, y a des gens qui n'aiment pas l'idée, et du coup on distribue ça sous le manteau.

— On a visionné celle de notre pote, dit Leonard. Ça avait l'air vrai.

— Entre nous, c'est possible. Mais les gars qui filment ça jurent que non. Si on les coince, ils prétendront qu'ils ont acheté ça à un vidéaste fana et qu'ils montrent simplement l'œuvre de quelqu'un d'autre. Un truc genre journalisme. Vous savez, comme ce type qui a filmé des exécutions, y a quelques années. On a cette cassette, si vous voulez.

— Non merci, dis-je.

— Et puis ces vidéos où on passe des pédés à tabac, bordel, qu'est-ce que ça peut me foutre ? reprit le vendeur. Un homo de plus ou de moins avec un œil au beurre noir, je m'en tamponne. Je pourrais bastonner moi-même une de ces petites pédales et l'obliger à me sucer, encore que je ne sois pas certain d'avoir envie de sentir des lèvres de tante sur ma queue, si vous voyez ce que je veux dire ? Avec le sida et tout ça. Ce connard pourrait me mordre.

Je devinais la tension croissante de Leonard. Si ce mec continuait ses conneries, il allait se retrouver avec une étagère de vidéos plantée dans le fion.

— D'accord, dis-je. On en prend une. On a vraiment envie de regarder une tapette se payer une branlée.

Le gamin fouilla sous son comptoir et sortit une cassette dans un boîtier bon marché avec une jaquette photocopiée où on lisait :
LATTAGE DE LOPETTES.

— Un titre sympa, murmurai-je.

— Ouais, c'est pas très original, dit le gosse. Mais j'ai visionné celle-là, et je vous promets, si c'est du pipeau, c'est super bien fait. Ça a l'air aussi vrai qu'un accident de bagnole.

Je sortis un billet de cent dollars de mon portefeuille – comme si j'en avais de rab – et je le posai sur le comptoir.

Le vendeur ramassa l'argent et poussa la vidéo vers moi en annonçant :

— Ni facture ni retour possible. On ne rachète pas ces saloperies. On peut faire une copie moins cher plutôt que de s'emmerder avec ça.

— Les impôts risquent de ne pas apprécier que vous n'en gardiez aucune trace dans vos comptes, dit Leonard.

— Les impôts risquent surtout de ne rien savoir, ricana le gosse.

On repartit pour LaBorde à la tombée de la nuit et on roula presque sans échanger un mot, la cassette posée entre nous sur le siège.

Je n'ai aucune envie de raconter cette vidéo en détails. On la visionna dès notre retour chez Leonard. Elle me donna des cauchemars. Comme l'avait dit le gamin, si elle était bidonnée, c'était horriblement bien fait.

Des voyous aux visages toujours dissimulés par une mosaïque – sans doute les mêmes salopards que dans le premier film – fracassaient les dents d'un jeune homme à coups de briques, puis l'obligeaient à les sucer avec sa bouche ensanglantée. Ensuite, ils lui bottaient le cul et l'abandonnaient dans la poussière. S'il y avait des effets spéciaux, ils étaient sacrément bons. Mais vu le reste du film, j'avais du mal à croire que tout cela n'était que du cinéma.

— On la montre à Charlie ? demandai-je.

— Pas encore, répondit Leonard.

— Et pourquoi donc ? Je n'ai aucune envie de conserver cette saleté chez moi.

— On n'a qu'à la planquer dans le canapé de mon ancienne piaule, avec les deux autres.

— Je n'aime pas non plus cette idée.

Je sortis la cassette du magnétoscope et la rangeai dans son boîtier.

— Je n'aurais jamais imaginé voir un jour un truc comme ça... murmurai-je. J'y crois pas. Merde, qu'est-ce qui est arrivé aux gens ? Chaque fois que je regarde autour de moi, je suis stupéfait de connaître si peu la nature humaine. Et si peu le reste, d'ailleurs. Mais ça...

— J'en ai marre de toujours trouver des excuses à ces saloperies ! s'exclama Leonard. Si un type vend de la drogue, c'est parce que sa grand-mère est morte. Si des gosses dealent, c'est parce qu'ils sont pauvres. Si un gars débloque et tue quelqu'un, c'est parce qu'il mange des Twinkies et que le sucre l'a boosté. D'accord, quelquefois y a de ça, mais tu sais quoi ? Je m'en tamponne. Je pense qu'on doit assumer ses conneries. Si on s'habitue à payer le prix de ses propres délires, ça serait moins le bordel.

— Y a de plus en plus de gens, Leonard. Et de plus en plus de stress.

— De plus en plus de connards, oui. Et ça n'a foutrement rien à voir avec le stress. Ou peut-être que si. Et dans ce cas ? T'as jamais eu la pression sur toi, mec ?

— Leonard, tu parles d'éliminer certaines personnes. Où est la différence ?

— La différence, c'est que je suis responsable de mes actes. Je ne dis pas que j'ai bouffé un hot-dog dégueu, que ça m'a donné mal au bide et que c'est pour ça que j'ai envie d'un carton... Je vais le faire parce que je le veux, et je garderai les yeux grands ouverts, et si je réussis et que je m'en tire, c'est okay pour moi. Quant à toi, je souhaite juste que t'aïlles jusque-là. Pas question que je sois responsable de tes actions.

— Ça serait difficile pour moi de ne pas t'aider, dis-je.

— Je sais, reconnut Leonard.

— Et pour Charlie ?

— Attends un peu.

— Combien de temps ?

— Un peu. Voyons si on est capables de trouver des trucs tout seuls. On élucide cette affaire, on étale tout au grand jour et le commissaire ne peut pas s'asseoir dessus, puis on refille le bébé à Charlie et peut-être que je n'aurai pas besoin de gaspiller ma boîte de cartouches.

Le lendemain, je me mis à la recherche d'un travail honnête. J'avais gagné pas mal de fric sur cette plate-forme pétrolière, mais à la vitesse où je le claquais, je n'allais pas tarder à me retrouver les mains vides et le portefeuille plat.

Le simple fait de franchir la porte de l'usine de chaises en alu me donna des aigreurs d'estomac. Les usines et les fonderies – et j'avais bossé dans les deux – étaient l'idée que je me faisais de l'enfer sur cette terre. Je restai là un moment à renifler l'huile des machines et à écouter leurs bruits sourds, j'observai les ouvriers qui se déplaçaient lourdement comme s'ils poussaient d'énormes rochers jusqu'au sommet d'une colline – et je me tirai fissa.

Ensuite, je me présentai dans une compagnie d'aliments pour animaux. Le contremaître me répondit franchement :

— On n'engage presque que des nègres et des Mexicains

clandestins parce qu'ils bossent pour pas cher.

— Je bosse pour pas cher, dis-je.

— Ouais, mais la façon dont on les traite, on ne pourrait pas faire ça avec un Blanc.

— Eh bien, c'est vraiment sympa, ça.

— Ouais, n'est-ce pas ?

Je quittai cet enculé, je traînai en ville et j'essayai bon nombre d'endroits, mais il n'y avait pas beaucoup de places libres et celles qui l'étaient ne valaient pas le coup. Je fis pourtant quelques demandes. Je trouvai un poste qui paraissait prometteur à l'usine de volailles – comme gardien de nuit. Ce n'était pas exactement ce que je cherchais, mais à mon âge je ne pouvais pas prétendre avoir exactement ce que je voulais, et ce que je pouvais avoir, je n'en voulais pas...

Je jouai un moment avec l'idée de retravailler dans les roseraies, où j'avais toujours été engagé sans problème, et puis je décidai que non. Trop de soleil, trop de poussière dans le pif – j'étais tout simplement incapable de retourner là-bas. C'était un job pour un jeune homme en route vers l'avenir, un jeune idiot en partance pour nulle part – ou le dernier job de merde qu'on pouvait s'offrir.

J'étais donc dans une triste situation. Milieu de la quarantaine, aucun vrai boulot, pas de caisse de retraite, de la merde de chien pour toute couverture maladie, et, dans le bras, une morsure d'écureuil enragé.

Après une journée infructueuse de recherche d'emploi, je passai prendre Brett et je l'emmenai dîner dans un restau où on servait de la cuisine familiale, puis on rentra chez elle, on se pieuta et on fit l'amour, ce qui était foutrement plus agréable que de courir après du travail ou de bosser dans une usine de chaises en alu. Pourtant, si on considère que presque tout est foutrement meilleur que ça, ce n'est pas servir à Brett les compliments qu'elle mérite...

Allongés dans le lit, on commença à causer d'un tas de choses et, peu à peu, la discussion se mit à tourner autour de moi et de ma vie, et je lui racontai mes recherches d'emploi et j'ajoutai que je n'avais jamais pu m'adapter à aucun job valable. Je lui parlai de Leonard, je lui expliquai qu'il était black et gay et que lui et moi on était comme des frères. Et probablement encore plus.

— Waouh ! s'exclama-t-elle. Je n'ai jamais vraiment connu de Noir. Comme un ami, je veux dire. Comme vous l'êtes tous les deux.

— C'est un problème ?

— Tu sais, j'ai été de ces gens qui pensent que la fameuse phrase « quelques-uns de mes meilleurs amis sont des nègres » a un certain sens. Je ne voulais rien prouver par là, j'étais juste aussi ignorante qu'une foutue carpe. Plus tard, j'étais pour les droits civiques et, au collège, je m'obligeais à traiter les Noirs comme s'ils étaient mes potes. C'était de la condescendance, bien sûr. En d'autres termes, j'étais une jeune plouc d'ouvrière singeant les réacs de la classe moyenne qui tentaient de montrer à ces pauvres nègres quels libéraux ils étaient. Bref, je n'ai jamais eu beaucoup de Noirs dans ma vie.

— Tu n'as pas évoqué le côté gay.

— Ouais. Y a ça, aussi. J'ai grandi avec l'idée que les gays étaient des pervers en puissance. Je n'en ai jamais fréquenté. Peut-être qu'il est temps que j'essaie. Ce Leonard, si c'est ton frère, je suppose qu'il devrait aussi être le mien.

— Tu n'aurais pas pu mieux dire.

— Super ! Je vais donc être la première de la famille à traîner avec des nègres pédés.

J'éclatai de rire.

— Bien sûr, ajouta-t-elle, chez moi on était du genre à penser que si on touchait la main d'un Noir on risquait de se couper, comme avec de la peau de requin. Pendant toute mon adolescence, j'ai cru que les Noirs ne faisaient rien d'autre que baiser – ce qui me semble d'ailleurs un passe-temps tout à fait légitime.

— J'aime ça aussi, murmurai-je.

— Ouais, ça aide à survivre. Mon père estimait que le mini-golf aurait dû être une discipline olympique et il appelait les Blacks « peaux sombres », quand il ne disait pas « mal blanchis » ou « nègres ». Ma mère, qui était une sorte de libérale pour l'endroit où on vivait, disait « *nigras* » ou « gens de couleur » et elle pensait qu'ils devaient avoir le droit de vote, mais aussi des toilettes et des distributeurs d'eau bien à eux... Plus tard, après la loi sur les droits civiques, elle n'a jamais réussi à aller aux chiottes dans une station-service en sachant qu'un cul noir s'était peut-être assis là juste avant elle. Donc, tu vois, je pars avec quelques handicaps.

— Bon, ton père était peut-être un raciste, mais je vais te dire, en ce qui concerne le mini-golf comme discipline olympique, il avait sans doute raison. C'est foutrement plus rigolo que le patinage.

Brett me fit un grand sourire et murmura :

— Donne-moi un bisou.

Ce que je fis. Et je recommençai.

— Et maintenant, ajouta-t-elle, fais-moi l'amour et cette fois-ci tâche de durer plus longtemps.

— C'est sympa de ménager mon ego.

— Je vous en prie, dit-elle, en se déplaçant sous le drap pour me recevoir. Tu sais où est le trou, n'est-ce pas ?

— Pour l'instant, je suis un peu mou, avouai-je.

— Eh, bébé, c'est pas la viande qui compte, c'est le mouvement. On y arrivera, même si on doit la planter avec un tuteur.

— Oh, ça c'est excitant !

Finalement, on n'eut pas besoin d'un tuteur.

Et Brett avait raison.

C'est pas la viande qui compte. C'est le mouvement.

Au milieu de la nuit, lorsque Brett fut partie au boulot, je retournai chez moi, heureux et comblé. Avec le sentiment que, malgré ma triste situation, la vie avait un sens.

J'entrai dans la maison, et au moment où j'avancai la main pour allumer, le plafond me tomba dessus et le sol monta vers moi et m'écrasa la gueule. La douleur dans mon côté devint de plus en plus violente, puis des mains me saisirent et me relevèrent et une ombre énorme sortit de l'obscurité et me donna un coup de pied dans les testicules qui me renvoya par terre. Un genou trouva mon menton, et m'offrit un petit voyage en manège. Quelqu'un, derrière moi, mit son avant-bras autour de mon cou, serra et me souleva. C'était aussi sympa qu'une pendaïson.

— Salut, dit l'ombre énorme.

Trois fantômes me traînèrent à l'extérieur. Sous la faible clarté lunaire, je vis que c'étaient des hommes et non des spectres et que l'un d'eux était vraiment très grand – il s'agissait du gars de la vidéo, celui qui avait laissé les empreintes géantes derrière chez Leonard. Ce devait être lui. Un mec comme ça, on peut lui piquer une chaussure, prendre une pagaie et s'offrir une descente des rapides du Colorado. C'était le lutteur professionnel que Leonard nommait Big Man Mountain.

Les deux autres étaient aussi du genre paquet économique. Ils étaient peu visibles sous la lune, mais le visage très pâle de l'un des deux donnait l'impression d'avoir imposé. Ses cicatrices d'acné jouaient avec les ombres de la nuit et les sillons de sa peau ressemblaient à des balafres de coups de fouet.

L'autre était un Noir trapu, aux cheveux ras. Son front luisait sous la lune. Sa respiration était aussi discrète que les pets d'un bouffeur de haricots.

Big Man Mountain me colla la gueule par terre et ses copains me coincèrent les bras dans le dos. Ils m'attachèrent les poignets avec un truc qui ressemblait à du fil de fer, ils me redressèrent et m'entraînèrent derrière la maison.

Une Chevy Impala 64 y était stationnée, probablement noire, mais c'était difficile à dire dans l'obscurité. Elle aurait pu tout

aussi bien être bleue ou verte ou de n'importe quelle couleur foncée.

Quel con j'étais ! Je m'étais jeté la tête la première dans ce piège. Je ne m'y attendais pas du tout. J'étais trop euphorique. Ils s'étaient garés derrière chez moi, puis ils avaient pénétré dans ma piaule par la véranda ou en brisant une fenêtre, et ils s'étaient planqués de chaque côté de la porte pour m'attendre. Le plus gros était sans doute resté dans la cuisine. Je m'étais précipité dans cette merde aussi stupidement qu'un canard volant tout droit vers l'affût d'un chasseur.

Les deux voyous m'embarquèrent entre eux sur le siège arrière de l'impala. Le géant glissa sa masse derrière le volant et lança le moteur. Une voiture, phares allumés, nous dépassa au moment où on sortait de mon allée. Big Man jura. On quitta la départementale, et on fila sur une quatre-voies. Loin de la ville, vers une plus grande obscurité, là où la nationale se rétrécit entre les arbres touffus qui la caressent comme les doigts du Bébé de Goudron [27] ...

On fonçait vers la Louisiane, à une centaine de kilomètres de là. Je pensais à ce que je pouvais faire – pas grand-chose, à vrai dire. J'avais les mains liées dans le dos et j'étais encadré par deux types dont, semblait-il, les dernières émotions remontaient au jour où, écrasant un chiot, ils avaient espéré que cette petite saloperie ne salirait pas leurs pneus neufs.

On roulait vitres ouvertes, et le vent frais et humide qui entraînait dans la bagnole sentait les marais. Il nous ébouriffait les cheveux, nous mouillait le visage. On croisait des voitures, et d'autres nous suivaient. J'avais envie de sortir la tête à l'extérieur pour hurler, mais mes geôliers ne me le pardonneraient pas. J'essayais de rester ouvert à toutes les possibilités. Mais j'avais le sentiment qu'elles ne couraient pas les routes du Texas, cette nuit-là...

À une cinquantaine de kilomètres avant la frontière de la Louisiane, on tourna à droite sur un chemin d'argile rouge et on s'enfonça dans les ténèbres, dans une zone où la terre ferme cédait la place aux marécages. L'obscurité augmenta. La seule lumière venait de nos phares.

On continua à rouler.

— J'imagine qu'on ne va pas à une surprise-partie ? murmurai-je.

— Oh, répondit le Noir à ma gauche, j'en sais rien. On pourrait peut-être voir les choses comme ça.

— T'as vraiment été pris au dépourvu, hein ? fit l'homme aux cicatrices.

Il glissa une cigarette entre ses lèvres, l'alluma et balança l'allumette par la fenêtre.

— On est doués pour ça, ajouta le Black. En fait, je t'ai trouvé aussi surpris que tous les gens que j'ai surpris. Et ça m'a un peu surpris...

— La ferme ! intervint Big Man Mountain.

Je ne savais pas exactement à qui il s'adressait, à moi ou aux deux autres, toujours est-il qu'on se tut tous les trois. La voiture avançait doucement. Le vent était chargé d'une odeur de terre humide. Une odeur de tombe.

Des phares apparurent soudain derrière nous et l'espace d'un instant ils m'emplirent d'un espoir déraisonnable. Puis ils se déportèrent sur notre droite et la forme sombre d'une voiture nous dépassa.

On s'enfonçait dans une noirceur forestière toujours plus profonde ; les branches des arbres descendaient très bas, envahies par les plantes grimpantes qui tombaient vers nous et traînaient le long de la voiture comme la chevelure d'une noyée, et finalement le chemin déboucha sur une clairière où se dressait une cabane. C'était un vieux refuge de chasse, probablement abandonné, ou propriété d'un étranger à la ville. Big Man et ses potes l'avaient sans doute squatté. On se gara et mes gardes du corps m'encouragèrent à descendre en me plantant deux coups violents dans les côtes.

Maintenant, j'étais debout dans la nuit. Quelques rayons de lune faiblards coulaient des arbres comme des lamelles d'un fromage moisi à travers une râpe. Je respirai profondément toutes les odeurs qui m'entouraient, la terre riche, les remugles de l'eau marécageuse, la puanteur des poissons morts. Des grenouilles coassaient. Un oiseau nocturne criait. J'entendais mon cœur battre.

J'imaginai que ce serait les dernières choses que je connaîtrais jamais, et je m'efforçai d'en profiter au mieux.

C'était étrange, mais là, sur le moment, je me sentais profondément vivant.

Je me demandai si on retrouverait mon corps un jour. Je me demandai si je manquerais longtemps à Brett. Si des animaux

rongeraient mes os. Si Leonard découvrirait mes assassins et, si oui, de quelle horrible façon il les tuerait. En fait, j'espérais que Leonard ne leur mettrait jamais la main dessus. L'idée de le voir passer le reste de son existence en prison ne m'excitait guère.

Vérolé sortit du coffre de la bagnole une glacière embuée qu'il transporta jusqu'à la cabane. Big Man pointa le rayon de sa torche sur la porte, le Noir l'ouvrit avec une clé et on entra.

Il y avait un vieux groupe électrogène à gaz dans un coin de la pièce. Big Man Mountain confia sa lampe à Vérolé qui l'éclaira pendant qu'il lançait le groupe et allumait.

L'ampoule nue de faible voltage pendait au bout d'un fil noir en mauvais état et des atomes de poussière volèrent dans la lumière de cette pièce presque vide comme une multitude d'insectes affolés. Près du groupe, il y avait une table et sur celle-ci une batterie de voiture, des câbles, un coussin marron malpropre, et une grande bassine en métal. Les fenêtres étaient condamnées avec des planches. Un cadenas fermait le loquet à rabat de la porte de derrière.

Juste sous l'ampoule, ils m'assirent sur une chaise en bois et lièrent mes chevilles à ses pieds. De cette position, je découvris une batte de baseball posée contre le chambranle de la porte. Elle était pleine de taches et je crus deviner ce que c'était.

Big Man s'approcha, s'accroupit devant moi et m'observa longuement. Sa barbe, d'un noir d'encre, était bien peignée. Ses yeux marron étaient presque amicaux ; ils me firent penser à un chiot réclamant une petite tape sur la tête. Sa voix était douce, presque féminine. Il ouvrit avec délicatesse un bonbon à la menthe et le plaça doucement sur sa langue.

— T'as l'air effrayé, dit-il.

— Tu paries ?

En réalité, je n'étais pas loin des larmes.

— Toi et ton nègre, vous avez foutu le souk, ajouta-t-il.

Je jetai un coup d'œil au Noir. Aucune aide à attendre de lui. Il n'eut l'air ni outragé ni décidé à changer de camp. *Nègre* n'était qu'un mot comme un autre, pour lui. En réalité, il semblait même s'ennuyer un peu, comme s'il avait déjà fait souvent ce genre de boulot et qu'il n'avait aucun avis sur tout ça, tant que son chèque tombait.

Puis j'observai Vérolé. Il fourrageait dans son nez et se bagarrait avec une crotte morveuse qui lui résistait.

— Vous ne devriez pas vous balader partout et poser toutes ces

questions, dit Big Man. Ça pourrait causer des problèmes à certaines personnes, si tu vois ce que je veux dire ?

— À King Arthur ? soufflai-je.

— À certaines personnes.

— Et si je leur présentais simplement mes excuses ? proposai-je.

— Je ne crois pas, fit Big Man. Tu sais ce qu'il y a dans cette glacière ?

— De la glace ?

— Exact. Mais pas de bière. Ni de soda. Pas de poissons non plus. Juste de la glace. T'as déjà eu les couilles emballées dans de la glace, Collins ?

— Non. Ça paraît sexy, mais je ne préférerais pas, non. Surtout si c'est toi qui t'en charges.

Big Man se tourna vers le Noir.

— Va la chercher, Booger, ordonna-t-il.

— C'est pas moi qui lui tiendrai ses petites affaires. Si tu veux lui empaqueter la viande, c'est toi qui t'en occupes.

— Apporte la glacière, connard.

Connard n'eut pas l'air enchanté de la chose, mais il obéit et posa la glacière à côté de ma chaise. Il souleva le couvercle. Je regardai à l'intérieur. C'était bien de la glace pilée.

— Voilà ce que je vais faire, annonça Big Man. Je verse la glace dans la bassine, et puis on enlève ton falzar, on pose la bassine sur la chaise, et on t'assoit sur ce coussin, et on plonge tes minuscules oranges là-dedans et devine quoi ?

— Mes couilles ont froid ?

— Vraiment froid. Normalement, ça doit finir par endormir la douleur. Mais voilà, elles sont mouillées, aussi. Alors on te file un petit coup d'électricité par là-dessus, et crois-moi, y a rien de tel. Tu sais où j'ai appris ce petit tour ?

— Ta maman ?

Il me fit un grand sourire.

— Devine.

— Je n'en ai aucune envie.

— Moi oui. À moins que tu sois décidé à commencer tout de suite ?

— Dans une école de maintien pour jeunes filles ? suggérai-je.

Big Man secoua la tête.

— Dans la lutte professionnelle.

— Sans déconner ?

— Sans déconner.

— Écoute, dis-je. Je n'avais rien contre toi. Je ne te connais même pas, ni toi, ni ces deux autres messieurs ici présents. Et c'est pas la peine de me ramener chez moi en bagnole. Z'avez juste qu'à me laisser filer.

— Ça serait avec joie, assura Big Man. J'aime pas mon boulot, mais c'est le mien, et je suis bon à ça, et j'ai juré il y a longtemps de toujours finir un travail quand je le commence. Donc, je fais ce qu'il faut le mieux possible, même si je déteste ça.

— Est-ce que cette aventure est censée être un avertissement ? demandai-je.

Big Man secoua la tête.

— Pas pour toi. Pour le nègre, oui. Si on l'avait coincé le premier, ça aurait été un avertissement pour toi. Tu piges ?

— Vous pourriez peut-être choper quelqu'un que ni Leonard ni moi ne connaissons, et ça nous servirait d'avertissement à tous les deux ? proposai-je.

— Très drôle, murmura Big Man. Par exemple, ça pourrait être cette nénette que tu baisses.

— Espèce de fils de pute !

— Tu veux qu'on t'échange contre elle ?

— Vas-y, je suis prêt, salopard !

— Oh, tu n'imagines pas ce dont je suis capable, vaillant petit homme. Ils m'ont viré du circuit professionnel parce que je détestais perdre, même quand j'étais obligé. J'aimais infliger à mes adversaires des dommages irréparables. Entorse du cou. Coude déboîté. Ou genou. Hernies. En guise de petits souvenirs. Finalement, plus personne n'a voulu se battre avec Big Man Mountain.

— C'était probablement l'odeur.

— T'essaies de me provoquer, hein ? Tu penses peut-être que comme ça je te tuerai tout de suite ? Mais non. Faudra que tu tiennes la distance si tu ne me dis pas ce que je veux savoir. À l'époque où je montais sur le ring, j'arrivais parfois avec une batterie à manivelle, je fixais des pinces à mes oreilles et je faisais semblant de m'allumer un peu. Tu vois, je tournai la manivelle quand j'avais mis les pinces. Une fois, j'ai merdé. La batterie était chargée et j'ai vraiment encaissé une décharge. Ça m'a mis sur le

cul. Mais d'une certaine façon, ça m'a plu. Un petit coup, ça te revigore, et on finit par en avoir besoin. Un peu comme une thérapie aux électrochocs. J'en ai suivi une, d'ailleurs.

— Finissons-en, intervint Booger.

— La ferme, Booger, dit Big Man. Je parle à M. Collins. Tu sais, Collins, j'en connais pas mal sur ton compte. Je t'ai suivi, et je t'ai fait suivre. Je sais quand tu manges. Je sais quand tu chies. Quand tu te branles. Je sais que tu tires un paquet de cartouches à cette petite infirmière. Je pense que quand j'en aurai fini avec toi, quand tu seras plus qu'une merde refroidie, je lui rendrai peut-être visite.

— Leonard te tuera.

— Le nègre ? Je ne crois pas, Collins. Je pense que c'est moi qui le tuerai.

— C'est quand tu veux, grommela Booger.

— Mountain, intervint Vérolé. J'ai pas encore bouffé. Si on finissait ces conneries ? J'ai envie d'un burger.

— T'as qu'à t'échauffer un peu avec la batte, dit Big Man.

Vérolé la ramassa donc et commença à la faire tourner. Il frappa deux fois le sol très violemment et une fois le mur. Pendant qu'il s'amusait ainsi, Big Man continuait à parler de sa voix lente et douce.

— Et donc, ces chocs électriques, quand t'es habitué, tu peux encaisser un petit voltage. Sinon, ça fait très mal. J'avais te brancher ça aux couilles, t'envoyer quelques décharges dans la viande, et puis je te poserai certaines questions. Sur ce que tu sais et ce que tu as fait à propos de notre affaire. Mais maintenant, je dois être honnête avec toi. Tu ne t'en sortiras pas, Collins. N'y pense plus. Tu vas mourir. Les gars, ici, ils sont bons. Ils peuvent te faire souffrir longtemps. La tantouze, Raul, t'es au courant, pour lui. Il a bien résisté. Je ne l'aurais pas cru, tu sais. Un pédé qui avait des couilles. Littéralement parlant. Elles étaient très grosses quand on les a mises dans la glace.

— Et après, elles ne l'étaient plus autant, ricana Booger.

— C'est vrai, dit Big Man. La glace. L'électricité. Ça ne fait pas de bien aux *cojones* d'un homme, Collins. Mais tu vois, si tu nous dis ce qu'on veut savoir, pas de jus. Juste un grand coup de batte sur la tronche. Ça t'assomme, si ça ne te tue pas. Et puis deux autres, et c'est bon. Tu ne sens que le premier. Et pas trop parce qu'on frappera très fort. Ensuite, plus d'emmerdes. Mais si t'essaies de faire le malin, de résister, on s'amusera avec toi. Tu

entends ce que j'essaie de te faire comprendre, Collins ? Réponds-moi, mec.

— J'entends.

— Parfait. Donc, on n'a aucun problème d'audition, chez notre invité. Maintenant, voilà la première question, et je te prie de réfléchir avant de répondre. Où est la vidéo ?

— Quelle vidéo ?

Big Man baissa la tête.

— D'accord. Booger, enlève-lui son pantalon.

— Fais ça toi-même, répondit Booger.

Big Man, qui était resté agenouillé tout ce temps, se redressa brusquement et envoya une claque magistrale sur la nuque de Booger ; le choc propulsa la tête du Noir vers l'autre main du lutteur, qui le saisit à la gorge.

— Espèce de gros con de nègre ! Je t'ai dit de lui enlever son falzar ! Alors tu le fais !

Il poussa Booger par terre. Celui-ci détacha ma ceinture, tira sur mon pantalon et mon slip et me les baissa jusqu'aux genoux. Vérolé lui passa le coussin. Booger me souleva et le plaça sous mes fesses. Puis il posa la bassine à côté de moi, prit plusieurs poignées de glace à pleine main et les jeta dans la bassine qu'il poussa sous moi jusqu'à ce que mes testicules y baignent. Je ressentis un choc glacé, mais le froid m'engourdit presque tout de suite. Je me débattis pour me dégager, mais Booger tenait fermement la bassine. Vérolé arriva derrière moi, m'entoura d'une autre corde et m'attacha plus solidement à la chaise.

— Tu n'imagines pas le genre de voyage que tu vas t'offrir, dit Big Man. Un aller simple pour la Cité de la Douleur, mec. Mais je te donne une autre chance de te tirer d'ici par l'autoroute de la Batte de Baseball. Le dernier truc que t'entendras, ce sera le souffle de cette batte et puis ce sera fini.

— J'ai une frappe parfaite, annonça Vérolé. En réalité, tu n'entendras presque rien.

— Voilà, reprit Big Man. Maintenant, je recommence. Et je veux que tu répondes correctement à ma question. Où est la vidéo ?

— Puisque t'es censé savoir tant de choses sur moi, bordel, pourquoi tu ne sais pas où elle est ?

— Okay, murmura Big Man. Peut-être que j'en connais pas autant que je l'ai dit. Peut-être même que j'en connais beaucoup moins, mais je suis ici pour apprendre, Collins. Où est-elle ?

— Va te faire foutre.

— Kinney, dit Big Man, branche la batterie et amène-la ici. Deux petit coups de Reddy Kilowatt [28] et ce connard chantera comme un oiseau moqueur.

Vérolé se mit au travail.

— J'veux pas continuer à tenir cette bassine, protesta Booger.

— Évidemment, pauvre imbécile, dit Big Man. T'as déjà fait ça avant.

— Naan. La dernière fois, c'est moi qui avais la batte, répliqua Booger. J'aime la batte.

— Tout le monde aime ça, répondit Big Man. Sauf, bien sûr, le mec qui est assis sur cette chaise. Y en a eu deux autres avant toi à cette même place, Collins, tu sais ça ?

Je voulais répondre un truc malin, un truc fort. Mais j'en fus incapable.

— T'as l'air un peu nerveux, Collins. Tu veux me parler de la cassette ?

Ma bouche était si sèche que je pus à peine répondre.

— Non.

— Mec, qu'est-ce qui se passe ? Ça ne signifie rien, pour toi. Tu vas y passer de toute façon. Si on ne la récupère pas par toi, faudra qu'on chope le nègre. Ou peut-être l'infirmière.

— Elle n'est au courant de rien.

— C'est moi qui en jugerai, Collins. Je pense que t'es un gars honnête. Vraiment. Je sens ce genre de vibrations, chez toi, mais voilà, tu vois, je suis un professionnel. Faudra peut-être que j'invite ta gonze ici à son tour. Mais je te promets un truc, Collins. Si je le fais, elle prendra vraiment son pied. Et comme elle n'a pas de couilles à réfrigérer, on s'arrangera pour que son plaisir dure longtemps. Si longtemps qu'à la fin ça ne sera plus aussi agréable. Ça risque d'ailleurs de ne pas l'être du tout, quand j'y pense. Mais si ça l'est pour nous, on continuera peut-être jusqu'à ce qu'elle nous dise quelque chose...

— Elle n'est au courant de rien, merde !

— Allez, Collins. Évite-lui quelques ennuis. Et sauve les couilles de ton nègre. Parle-nous de cette vidéo.

— C'est la police qui l'a.

Big Man secoua la tête.

— Non, la police ne l'a pas.

— Mais si.

— Naan.

— Si.

— Naan. Les flics ne l'ont pas, Collins. Je le sais. Elle est en ta possession, ou alors tu as une idée de l'endroit où elle est.

Vérolé plongea les deux câbles dans la bassine, que Booger s'empessa de lâcher.

Vérolé attrapa la poignée de la batterie.

Big Man s'approcha tout près de moi.

— Il tourne la manivelle et tu prends le jus, ajouta-t-il. Je peux te l'avouer maintenant, tu vas vraisemblablement te chier dessus. Et si c'est pas au premier coup, c'est sûr au second. Épargne-toi cette humiliation. Choisis la batte. Ensuite, on t'arrangera un peu, on te remettra ton pantalon, et on te balancera dans la cour de ton nègre. Comme ça tu ne pourras pas tout seul quelque part.

— Je ne crois pas que tu le feras, répliquai-je.

— Utiliser la batte ?

— Me nettoyer et me laisser à un endroit où on me retrouvera.

— T'as peut-être raison, avoua Big Man, mais tu pourrais au moins nous quitter sans toute cette douleur. D'accord, Collins. Le moment de vérité. Une dernière chance et ensuite Kinney tournera la manivelle et puis on commencera à te casser certains trucs. Où est la vidéo ?

— Quelle vidéo ?

— Vas-y, Kinney.

Et Kinney obéit.

Le monde devint noir et puis blanc et ensuite il se mit à cracher des couleurs partout et je sentis mon corps tressauter comme des pattes de grenouille sur une plaque chauffante et puis j'entendis un cri, un formidable et horrible cri, comme poussé par une femme en proie à une pure terreur – sauf que c'était le mien. La pièce fut rouge sang, puis elle vira au noir, et le visage de Big Man émergea de l'obscurité et flotta au-dessus de moi, une lune de chair gangrenée, au milieu d'une odeur douceâtre de bonbon à la menthe.

— Comment c'était ? demanda Big Man.

Il me fallut un moment pour reprendre ma respiration, puis je répondis dans un souffle :

— Revigorant.

— Oh, dit Big Man. T'as aimé ça, hein ?

Un bref instant s'écoula encore et je murmurai :

— Je préfère quand même que ça reste une expérience unique.

— Je parie. Mais on est obligés de recommencer, Collins. À moins que, maintenant, tu sois okay pour me raconter ce que je veux savoir. Je précise que t'as lâché un pet à peu près aussi énorme que le big bang, mais que tu ne t'es pas chié dessus. J'ajoute aussi que Booger est pas bête au point de rester derrière toi. Parce que la merde a la vilaine habitude de tout arroser par là. Ces taches sur le coussin, c'est quoi, d'après toi ?

— De l'huile d'olive ?

— De la merde. Et un peu de sang.

— Tu peux tout aussi bien m'achever maintenant, grognai-je. Tu ne tireras rien de moi parce que je ne sais rien.

— Il dit peut-être la vérité ? intervint Booger.

— Ouais, fit Big Man. Peut-être. Mais le spectacle doit continuer. Et si on lui offrait une autre petite décharge ?

Rien qu'à ces mots, j'eus l'impression que j'allais tomber dans les pommes. Je fis appel à mes ultimes réserves – en fait, elles s'étaient déjà tirées sans permission –, et je me préparai.

Il y eut une explosion, et les murs de la cabane vibrèrent et le sol monta dans ma direction et l'ampoule tangua au-dessus de moi...

... Et je compris soudain que ce n'était pas l'effet de l'électricité sur mes couilles et mon cerveau.

C'était une vraie explosion, à l'extérieur.

Big Man se baissa et sortit un revolver d'un holster de cheville, puis il fonça vers la porte qu'il ouvrit à la volée. La nuit flamboyait, orange et jaune, avec des mouchetures rouges. L'Impala 64 brûlait et les flammes de l'essence et de l'huile montaient vers les cieux alimenter le grand moteur des dieux.

Il y eut un nouveau bruit derrière moi. Un *wham* ! Puis un second. Et un autre encore. Booger bondit et s'empara de la batte. Vérolé qui était agenouillé se releva brusquement. Les fils de la batterie s'échappèrent de la bassine, celle-ci se renversa et la glace se répandit sous mes fesses. Vérolé heurta ma chaise qui tomba latéralement, m'entraînant avec elle, puis sa tête tapa dans l'ampoule qui se mit à se balancer.

La suite se déroula dans une alternance d'ombre et de lumière.

Ombre. Big Man fit feu une fois avec son petit revolver. La lueur de départ brilla brièvement dans l'obscurité. Lumière. On entendit la détonation d'un fusil de chasse.

Vérolé, alias Kinney, fit un vol plané par-dessus ma chaise et s'écroula tout près de moi. Son visage n'était plus qu'une gelée noirâtre, dont une partie éclaboussa ma joue et mon menton. Le sang était si chaud qu'il me brûla presque.

Big Man poussa un rugissement et se précipita à l'extérieur juste au moment où un nouveau coup de feu faisait exploser l'endroit où il s'était trouvé l'instant précédent. Des fragments du mur et du chambranle de la porte retombèrent sur moi en pluie.

Ombre.

Un homme de grande taille, le proprio du fusil de chasse, passa à côté de moi d'un pas lourd et au moment où l'ampoule revenait, pour finalement s'immobiliser – Lumière –, je vis la crosse de son arme s'abattre sur le côté de la tête de Booger, avec un bruit qui me rappela l'ouverture d'un bocal sous vide.

Booger encaissa le choc avec un grognement et il cracha quelques dents. Il fit tourner sa batte, mais l'autre la bloqua avec son fusil, puis, effectuant un arc de cercle très court avec le flingue, il frappa le Noir en plein visage. Booger fit une espèce de petit saut en arrière et s'écroula sur la table qui s'effondra sous son poids.

L'homme lui balança un coup de pied dans les testicules. Booger hurla et l'autre lui planta le canon dans la bouche.

— Bonne nuit, lèche-cul, dit-il.

Et il appuya sur la détente.

La tête de Booger donna l'impression de s'envoler.

Je m'efforçai de rester parfaitement immobile. L'homme s'agenouilla et m'examina. Son visage était maigre. Il portait un chapeau de cow-boy blanc avec des taches, de vieilles bottes, un jean, une chemise western décolorée et décorée de petite fleurs vertes. Je le reconnus soudain. C'était le type de la Pontiac jaune.

— T'as le cul à l'air, mon ami, dit-il.

— Et je suis attaché à une chaise, aussi.

— Je vois ça.

— Tu as décidé de me tuer ?

— Ben, t'es un peu comme un paquet-cadeau sur un plateau... Mais non.

Il sortit un gros couteau d'une poche de son jean, coupa les cordes qui entouraient mes pieds et ma poitrine, puis il se plaça

derrière moi et commença à détacher le fil de fer.

Je chancelai en me relevant. Le cow-boy rangea son couteau d'un mouvement rapide et m'attrapa par le bras pour me soutenir.

Je remontai mon pantalon et je bouclai ma ceinture.

— Mec, je ne sais trop quoi te dire... murmurai-je. T'étais obligé de les tuer ?

— Tu dis « Salut ! ». Ça t'irait ? Et, oui, je crois que j'étais obligé. J'ai d'abord pensé siffler un temps mort dans la partie et puis j'ai décidé que ce n'était pas une bonne idée. Je m'appelle Jim Bob Luke.

— Hap Collins, répondis-je.

— Je sais qui tu es, fit-il. Je vous ai suivis ce soir, et puis je vous ai doublés, tu vois, pour la jouer cool, pour qu'ils ne devinent pas que je leur collais au cul, mais sans le savoir ces connards m'ont perdu un moment, sinon je serais arrivé plus tôt.

— L'essentiel, c'est que tu te sois pointé, dis-je. Même si je ne comprends pas pourquoi. On fait quoi, pour Big Man ?

— Oh, je suis pas inquiet, j'ai vérifié toutes les issues.

— T'es sûr de toi, hein ?

— Ouais, c'est moi qui ai inventé cette foutue expression. Et maintenant si tu te servais de la manche de ta chemise pour nettoyer ces bouts de cervelle sur ton visage ? Et puis on met les voiles avant que le gros ne revienne.

— Je croyais que t'étais sûr de toi ?

— C'est exact. Mais je ne suis pas stupide non plus.

On sortit par-derrière, en enjambant les restes de la porte que Jim Bob Luke avait enfoncée à coups de pied. On se dépêcha d'aller se planquer dans les bois. Mon sauveur se déplaçait avec aisance dans la forêt. On marcha un moment et on trouva un endroit où, à travers les feuillages, on pouvait surveiller la cabane et le violent incendie dévorant l'impala. Aucun signe nulle part de Big Man Mountain.

— Ça ne m'a pas plu de brûler une voiture aussi super, grommela Jim Bob. Au début, je voulais simplement défoncer la porte et faire irruption dans la pièce en tirant partout, mais un peu de brio n'a jamais fait de mal à personne. Tu te débrouilles avec les armes à feu ?

— J'aime pas ça, mais je suis plutôt bon, oui.

— Parfait. J'en ai une autre, ici, et elle n'a rien à voir avec une sarbacane. Quarante-cinq automatique.

Il me le passa. On s'assit et on regarda un moment la bagnole cramer. Le feu s'était un peu calmé, à présent, et il léchait le châssis de l'impala comme le démon fait courir sa langue sur les os d'un animal.

— Notre bon gros jeunot est planqué quelque part, dit Jim Bob. Je ne sais pas encore si j'ai envie de le traquer ou pas.

— Il a un revolver.

— Je sais. Il m'a tiré dessus. Il est nul. Il ne toucherait même pas un éléphant dans un couloir... Mais ici, en pleine nuit, et sur son propre terrain, peut-être que je ne devrais pas me lancer à sa poursuite. Comment te sens-tu ?

— Nauséeux.

— Tu peux tenir le coup ?

— Ouais.

— Allons-y, alors.

On s'enfonça davantage dans les bois, on suivit un ruisseau marécageux, et on émergea finalement dans une clairière. On se glissa sous une clôture de barbelés et on entra dans un pré qui longeait la route. La Pontiac jaune était garée dans l'herbe. Ses

quatre pneus étaient à plat.

— Bon, souffla Jim Bob, en regardant autour de lui, il semble bien que le jeunot soit arrivé ici avant nous.

— Tu crois qu'il nous espionne, en ce moment ?

— Possible.

Jim Bob sortit une mini-torche de sa poche arrière et éclaira les lieux. Il y avait des empreintes de pas dans le sol meuble du chemin.

— Ce fils de pute a de sacrés pieds, n'est-ce pas ?

— On dirait.

— Et vise un peu ça.

Jim Bob braqua sa lampe sur le côté de sa voiture. Une profonde éraflure courait tout le long de la carrosserie.

— Il avait besoin de faire ça, tu crois ? dit Jim Bob. Allez, c'est pas un problème de peinture qui m'arrêtera, et j'ai quatre pneus de rechange dans le coffre. Donc, qu'il aille se faire foutre ! J'étais un super-boy-scout. Je me suis préparé avant de venir.

J'avais très mal, au rez-de-chaussée, dans le département couilles, mais je me mis cependant à changer les pneus tandis que Jim Bob montait la garde avec son fusil.

— Pourquoi ne s'est-il attaqué qu'aux pneus ? demandai-je. Pourquoi n'a-t-il pas bousillé autre chose ?

— Je pense qu'on l'a interrompu et qu'il n'a pas eu envie de goûter à mon flingue.

Je travaillai aussi vite que possible, m'attendant à tout instant à recevoir une balle dans le dos. Mais Big Man Mountain ne jaillit pas des bois en tirant dans tous les sens. Il ne vint pas non plus m'offrir de m'aider à resserrer les boulons. Et aucun saint-bernard ne me proposa son tonnelet.

Quand j'eus terminé, Jim Bob rangea le cric et les pneus crevés dans le coffre, et on se cassa.

Pour moi, impossible de tenir plus longtemps. La douleur était trop affreuse. Ce boulot l'avait encore accentuée. Je m'évanouis sur mon siège.

Lorsque je revins à moi, Jim Bob me tenait par les pieds et Leonard par les bras.

Je regardai Leonard.

— Doucement, mon frère, dit-il. Tu vas bien, maintenant.

— Très drôle, murmurai-je. Je me sens tout le contraire.

Je refermai les yeux et ils me transportèrent ; ils m'allongèrent sur un nuage, et ce nuage était confortable, mais un feu brûlait entre mes jambes et je ne pouvais pas bouger pour y échapper. J'essayais de toutes mes forces, mais il me suivait partout et finalement je m'endormis, feu ou pas feu, et dans le rêve que je fis des têtes d'hommes ne cessaient d'exploser et deux écureuils enragés – l'un avait la gueule vérolée et l'autre était noir avec le crâne rasé – n'arrêtaient pas de me mordre les couilles, tandis qu'un troisième, très gros celui-là, avec des pattes hypertrophiées, une barbe et des cornes de démon, tournait la manivelle d'une batterie qui jetait des étincelles.

Je me réveillai très tôt. Il faisait encore sombre. Des fils de lumière flottaient dans l'obscurité, à l'extérieur, mais la nuit les malmenait, comme si elle avait décidé de repousser le jour et de le maintenir au sol jusqu'à ce qu'il cessât de respirer.

Mais peut-être que c'était juste que je me sentais déprimé parce que j'avais vu deux hommes tués sous mes yeux, que je n'avais pas encore déjeuné et que mes roustons me faisaient mal comme si on me les avait empruntés pendant mon sommeil pour jouer au ping-pong avec, avant de les remettre en place au petit matin, mais à l'envers...

J'entrai dans la cuisine. Leonard et Jim Bob étaient installés à table. Ils buvaient de la bière. Jim Bob avait incliné son chapeau sur sa nuque et allongé ses jambes sur une chaise.

— Le petit-déj des champions, dis-je.

— Tu l'as dit, fit Jim Bob. Tu verses de la bière sur des corn-flakes et t'as toutes les vitamines nécessaires pour la journée.

Je pris un verre, je sortis le lait du frigo et je m'assis avec eux. Je me servis. Ces simples gestes ranimèrent la douleur de mes testicules.

— Jim Bob vient de m'expliquer ce qui s'est passé la nuit dernière, annonça Leonard. Il commençait juste à me raconter d'autres trucs. En fait, maintenant que j'y pense, c'est moi qui lui disais des choses, et je ne sais pas pourquoi.

— Parce que je suis charmant, murmura Jim Bob.

— Ouais, et peut-être que je merde en crachant le morceau, ajouta Leonard. Je ne te connais même pas.

Jim Bob eut un grand sourire.

— Je te le répète, je suis charmant.

— T'as sauvé la vie de mon homme, reprit Leonard. Ça te donne quelques points d'avance, en effet, mais tu n'as pas encore la victoire. Tu vois ce que je veux dire ?

— Je pense que je saisis l'essentiel, répondit Jim Bob.

— Moi, j'ai besoin d'un paquet d'explications, là, intervins-je. Et laisse-moi te donner un conseil, Jim Bob. Arrête de suivre les

gens dans une Pontiac jaune. C'est voyant.

— Bon sang ! s'exclama Jim Bob. J'en ai conscience. Cela dit, je m'en foutais un peu que vous me repériez ou non. Surtout vers la fin. Je vous ai filés des tas de fois et vous ne m'avez pas vu, Pontiac jaune ou pas. En fait, mon véhicule de prédilection pour mon boulot, c'est une Cadillac rouge des années 50, que je surnomme la Garce Rouge, mais elle est chez le garagiste pour réparations. Ou, pour être plus précis, on est en train de la reconstruire entièrement à partir de ses pneus. J'ai salement esquinaté mon bébé. Je me suis planté dans un mur de briques en essayant d'écraser un connard qui voulait ma peau.

— T'es un rapide pour éliminer les gens, n'est-ce pas ? dis-je.

— Holà ! s'exclama Jim Bob. Maintenant qu'il est sain et sauf à la maison, avec ses gonades en sécurité dans son slip, il n'aime plus qu'on flingue le monde ! Écoute-moi, Collins. Sans moi, à l'heure actuelle, tes couilles ne seraient plus que deux briquettes de charbon. Tu penses que j'aurais pu sonner à la porte de cette bicoque, la nuit dernière, et que ces gars m'auraient proposé une partie de feuille-pierre-ciseaux ?

— Quand le bon vieux Hap ici présent écrase une mouche, dit Leonard, il rumine ça pendant deux jours, et ensuite il met un peu de sucre sur une crotte de chien pour les parents de la disparue...

— Je dis juste que deux hommes sont morts, Jim Bob. Pas que je t'en veux d'avoir protégé ta vie et sauvé la mienne. Y avait pas d'autre moyen, n'empêche que je n'en suis pas fier.

— Merde, moi si ! répliqua-t-il. La seule chose que je regrette pour des merdes molles dans leur genre, c'est de ne pas pouvoir les tuer trois ou quatre fois.

— Comment tu nous connais ? demandai-je.

— C'est un détective privé, expliqua Leonard. Il connaît aussi Charlie.

— Ça t'aide certainement pour ce boulot, n'est-ce pas ? dis-je.

— En effet. Mais j'ai déjà parlé de tout ça avec Leonard.

— Et si tu continuais ? proposai-je.

Jim Bob retourna sa bouteille.

— Z'avez encore de cette bibine ?

— Au frigo, dit Leonard.

Jim Bob se leva, alla se servir une autre bière et se rassit. Il la décapsula et en avala une longue rasade. Au bruit qu'il faisait, on aurait dit un cochon tétant un biberon.

Quand il en eut descendu une bonne moitié, il posa la bouteille sur la table, s'essuya la bouche du dos de la main, et annonça :

— Je suppose que je peux vous donner la version sport abrégée.

— J'ai l'impression que ce que tu dis n'est jamais vraiment abrégé, fis-je.

— Un point pour toi, là, me répondit-il avec un grand sourire. Sans charrier, j'aime bien m'écouter parler vu que je suis foutrement intéressant.

— Alors intéresse-moi, dis-je.

— Waouh, bon sang, un peu de patience ! J'arrive.

Jim Bob souleva une fesse et lâcha un pet.

— Celui-là, je l'avais mis de côté, dit-il.

— C'est très sympa de le partager avec nous, fit Leonard.

— Ouais, bon, si vous reniflez bien, vous pouvez avoir un dîner mexicain d'occase.

— T'en a pas marre de jouer les péquenauds ?

— Naan, dit Jim Bob. En réalité, c'est un gros avantage. Les gens ne savent pas ce que tu penses vraiment. Ils te prennent pour un brave type un peu con.

— Mais ce n'est pas ton cas ? répliquai-je.

Jim Bob me gratifia d'un sourire éblouissant.

— Naan, Collins. Ce n'est pas mon cas. Mais t'es libre d'imaginer ce que tu veux.

— Jim Bob est là à cause d'un gamin, un certain Custer Stevens, intervint Leonard.

— Exact, dit Jim Bob. Ses parents vivent à Houston. Moi, j'ai mon bureau à Pasadena, Texas. Enfin, j'appelle ça un bureau. C'est un petit élevage de porcs qui m'appartient. Par les temps qui courent, faut dégommer les méchants et élever sa propre viande parce que ce que gagne un détective privé, c'est nul.

— Tu recommences à digresser, grognai-je.

— Je suis comme ça. Bon, ce Stevens est venu ici à l'université. Le plus terrible, c'est que ses parents l'ont envoyé à LaBorde pour le sortir de la grande ville, pensant qu'il y serait davantage en sécurité... Ils ne savaient pas que Custer aimait bien sucer des queues. Toujours est-il que le père Stevens avait un pote ici, Richard Dane. Il y a quelques années, j'ai un peu bossé pour le vieux Dane et c'est lui qui m'a recommandé à Stevens...

— Tu voyages pas mal, n'est-ce pas ? notai-je.

— Certainement, répondit Jim Bob. On aurait du mal à trouver une ville de l'East Texas où j'ai pas bossé. Les gens ont des problèmes partout, et moi, je suis un régleur de problèmes.

— Et pourquoi ce Dane t'a-t-il branché sur Stevens ? dit Leonard.

— Eh bien, ce gamin, Custer, il s'installe ici, il fréquente des garçons qui aiment l'Express Trou de Balle et il ne tarde pas à traîner dans le parc à la recherche de bites. Il rencontre un type et le type l'entraîne au beau milieu du parc, et soudain des gars surgissent de nulle part, lui foutent une peignée, lui pètent toutes les dents et l'obligent à les sucer et à les branler pendant un bon moment.

— Et ils filment tout ça, dis-je.

— Exactement. Custer décide de téléphoner à papa-maman pour leur avouer qu'il est du genre Autoroute Hershey [29] et il leur raconte ce qui lui est arrivé. Ses préférences sexuelles les démolissent tous les deux, mais quand ils rappellent à LaBorde, qu'ils découvrent la peignée qu'il s'est ramassée et entendent parler de la vidéo, ils oublient toutes ces conneries et font ce qu'il faut. Ils foncent chez les flics. Ils parlent au commissaire. Il leur bourre le mou, mais ils se rendent compte assez vite qu'il se fout complètement d'un pédé et ils ont le sentiment que, pour lui, leur gamin a bien mérité ça.

« Bref, le gosse quitte la fac, retourne à la maison, et ils attendent que justice soit faite. Et attendent. Et attendent encore. Le commissaire n'en branle pas une. Se contente d'agiter des paperasses. C'est alors que Richard Dane entre en scène. Il est en contact avec Stevens et comme c'est lui qui lui a conseillé de mettre son gosse ici à l'université, il se sent coupable. Il dit à Stevens que j'ai un peu bossé pour lui, et de manière satisfaisante, et qu'il pourrait peut-être m'employer pour enquêter dans le coin. Stevens loue donc mes services.

« Je connais Charlie, à la suite d'un petit business d'il y a quelques années. Je l'appelle et je descends lui rendre visite. Charlie m'aide comme il peut, mais il n'a pas grand-chose. Il me parle des autres agressions dans le parc. Me prévient que le commissaire a enterré tout ça. Quand je commence à fourrer mon nez un peu partout, je n'arrête pas de tomber sur ce gars, McKnee.

— Le célèbre Braquemard de Cheval, dis-je.

— C'est celui-là, acquiesça Jim Bob. Il est presque toujours là

quand je surveille le parc. Il est aussi de toutes les manifs gay. Vous ne croiriez pas le nombre de propositions que j'ai eues de suceurs de bites pendant tout ce temps...

— Aucune de ma part... ricana Leonard.

— Ouais, seuls les beaux mecs ont essayé de me brancher, répliqua Jim Bob. C'était flatteur, mais je ne mange pas de ce pain-là. Pourtant, bon sang, j'ai un peu joué leur jeu. Y en avait même un avec un gros cul et un chapeau marrant qui aurait pu me faire fantasmer un chouia...

— Arrête tes conneries, dit Leonard. Continue plutôt ton histoire.

— Donc je bosse comme ça un moment, et voilà Raul qui se pointe. Il est avec Braquemard. Je commence à le voir traîner un peu partout. Ça ne signifie rien pour moi jusqu'à ce qu'une nuit j'aille au parc avec mes fringues pédé standard...

— C'est quoi, des « fringues pédé standard » ? l'interrompt Leonard. Est-ce que je porte ce genre de sapes, moi ?

— Ben, j'ai pas vu tes dessous, répliqua Jim Bob.

— Tu commences à te foutre de ma gueule, grommela Leonard. J'aime pas ça.

— Tu peux aimer ou pas, je m'en tamponne, répliqua Jim Bob. La plupart de ces gars s'habillent d'une façon particulière. C'est pas une critique, mais oui, ils se nippent d'une certaine façon, et surtout s'ils essaient de brancher leur câble sur un trou du cul. Je m'habillais pareil qu'eux. Et ça marchait. Et voilà. Point final.

Leonard s'appuya contre le dossier de sa chaise, les bras croisés. Il donnait l'impression d'être capable d'avaler du verre pilé et de mâcher des clous.

— J'essaie de retrouver ces connards qui ont pété la gueule à Custer Stevens, si bien que je passe mes nuits et mes jours dans le parc, et une nuit un grand gars m'aborde et me fait du rentre-dedans.

« En moi-même, je me dis, okay, si ce mec veut juste prendre du bon temps avec moi et que je le fais marcher, je vais me sentir plutôt con quand on en arrivera à la partie de la pièce où je serai censé jouer avec mon gourdin... Mais, bon, je me montre coopératif et il m'entraîne dans un coin du parc, et soudain ces types jaillissent des buissons et me sautent dessus. Immédiatement, j'en aide deux à changer d'attitude avec ça.

À ces mots, il sortit une matraque de sa poche arrière et l'abattit plusieurs fois dans la paume de sa main.

— Deux coups de ce joujou et les lumières s'éteignent et c'est le mal de tronche garanti le lendemain matin... Les autres connards déguerpissent. À l'instant où ils se tirent, je vois un salopard planqué dans les buissons. Je le prends en chasse. Il trimballe une caméra vidéo avec lui. Je vais pour le choper quand ce gars, celui qui m'avait attiré dans cette embuscade, me rattrape et me grimpe sur le râble. C'est le mec que j'ai envoyé en enfer la nuit dernière. Le Blanc à la gueule constellée de cratères lunaires. Je me bagarre avec ce con un moment, et puis je réussis une prise au pied et je le travaille au corps.

Jim Bob rangea sa matraque, avala une autre gorgée de bière, et poursuivit :

— Entre-temps, ses potes, ceux qui n'étaient pas dans les vapes, sont revenus de leur surprise. L'un d'eux a un revolver, et comme je n'avais pas pris le mien, je comprends que c'est le signal pour moi de rentrer à la maison. Et donc je me tire, et ils ne me poursuivent pas. Je rejoins ma voiture et qu'est-ce que je vois en me cassant ? Le type à la caméra vidéo, il est à l'arrière de cette Harley, et c'est ce bon vieux Braquemard qui conduit, et devinez qui était le cinéaste ?

— Raul... répondit Leonard.

— Dans le mille, fit Jim Bob. Ils filmaient cette agression pour le pied. Ou, plus précisément, pour le fric.

— Raul, le caméraman ? m'étonnai-je.

— Un peu mon neveu, fit Jim Bob.

J'observai Leonard. Quand les tics qui agitaient son visage se calmèrent, je me tournai de nouveau vers Jim Bob, et demandai :

— Tu sais que ces cassettes sont fournies sous le manteau à des vidéo-clubs ?

— Je connais d'autres histoires de ce genre, répondit-il. J'ai vite recollé à peu près les morceaux du puzzle. Et il ne fallait pas être un génie pour comprendre que ces types avec lesquels j'avais eu cette petite explication dans le parc avaient fracassé le fils Stevens et que Braquemard et Raul étaient dans le coup. Cette nuit-là, je les ai filés. Et, plus tard, je les ai suivis de nouveau. Parfois seuls, parfois ensemble.

— J'imagine que c'est à cause de ça que tu t'es intéressé à nous, dit Leonard.

— Ouais. J'ai découvert aussi que Raul allait coiffer King Arthur chez lui et à son usine. Toutes ces conneries commencent à se mettre en place, et je ne vais pas tarder à les rassembler pour

refiler l'affaire aux flics, et devinez quoi ? Je perds le fil pendant un moment et voilà qu'on explose la tête de Braquemard et que Raul disparaît.

— Et qu'en a déduit notre intrépide enquêteur ? demandai-je.

— Que Leonard les avait flingués tous les deux. Je me suis dit qu'il fallait que je m'occupe aussi de cette partie de l'histoire, vous voyez, pour avoir un aperçu complet de l'affaire. Donc, je viens ici et je vois Hap sortir de la piaule de Leonard. Depuis, je vous colle au train de temps en temps à tous les deux, un peu au hasard de mes inspirations. T'as bon goût en ce qui concerne les infirmières, Hap.

— Laisse-la en dehors de tout ça, répliquai-je.

— Rien de grossier dans cette remarque, assura Jim Bob.

— Charlie était au courant de tes investigations ? demanda Leonard.

— Naan. Je n'ai jamais tenu Charlie informé. C'est par lui que j'ai eu les premières infos, et puis j'ai bossé pour mézigue. Je ne savais même pas qu'il vous connaissait ; je ne l'ai appris qu'après la mort de Braquemard, quand je l'ai vu causer avec vous. Et hier, j'ai discuté un moment avec lui.

— Quand as-tu décidé que ce n'était pas moi l'assassin ? demanda Leonard.

— Quand les flics en ont eux-mêmes été sûrs.

— Tu n'as pourtant pas cessé de nous filer le train ? m'étonnai-je.

— Exact. Je ne savais pas exactement quelle piste je suivais, mais j'ai continué. Je vérifiais d'autres choses en parallèle. Vous n'étiez pas les seuls que je surveillais. Hap, t'as eu de la chance que je sois là, la nuit dernière.

— Et pourquoi l'étais-tu, au fait ? dis-je.

— Je pensais qu'il était temps de se rencontrer et de parler un peu. J'avais compris qu'on courait le même lièvre – les types qui étaient derrière toutes ces saloperies. J'avais donc décidé d'avoir une petite conversation avec toi, et puis avec Leonard. J'allais chez toi quand j'ai croisé l'impala de Big Man Mountain et que je t'ai vu à l'arrière. Et t'avais pas la tête de quelqu'un qui part pour la patinoire. J'ai tourné et je vous ai suivis. Tu connais la suite.

— Allons à l'essentiel, dit Leonard. Qu'est-ce que ça signifie, tout ça ?

— Vous, qu'est-ce que vous en pensez ? répliqua Jim Bob. J'ai abattu mes cartes. À votre tour, maintenant.

Leonard me regarda. Je fis oui d'un signe de tête.

— On a dans l'idée que les hommes de King Arthur volent de la graisse, dit-il. Braquemard a réussi à infiltrer leur bande. Il a fait une vidéo de ces gars en pleine action et ils veulent la récupérer. Et puis on a une autre cassette du genre de ce qui est arrivé à ton client dans le parc. Je suppose que Braquemard et Raul sont tombés là-dessus par hasard, et qu'ils se sont branchés sur ce petit commerce. Et finalement, ils ont décidé de participer à ces vidéos. Bon Dieu ! Moi qui pensais connaître Raul !

— Merde, intervins-je, c'est toute l'histoire, n'est-ce pas ? En se lançant dans l'enquête sur la graisse, Braquemard a trouvé un meilleur business au passage. Le vol de graisse, c'est un truc qu'il aurait donné à ses supérieurs, mais avec les cassettes, il pouvait se faire un max de pognon. Du coup, il a plongé et il s'est mis à travailler pour les méchants. Si ça tournait mal, il pouvait toujours les livrer à la police et prétendre être entré dans leur jeu pour mieux les coincer. Il les tenait à sa merci.

— En résumé, intervint Leonard, on se retrouve avec deux cassettes vidéo et un carnet bourré de trucs codés.

— D'accord, dit Jim Bob. C'est intéressant. Mais ça ne signifie pas forcément ce que vous imaginez.

— Comment ça ? m'étonnai-je.

— Écoutez, faut jamais se fier aux apparences. Prenez les soucoupes volantes, par exemple.

— Les soucoupes volantes ? répéta Leonard, étonné.

— Ouais. Un type va se balader la nuit et il voit quelque chose dans le ciel qu'il ne connaît pas et il commence à parler d'OVNI. Et il a raison. Il a vu en effet un Objet Volant Non Identifié, mais pas plus. OVNI ne signifie pas « soucoupe volante » ou « vaisseau spatial ». Ça signifie juste quelque chose de non identifié... Mais avec leur mode de pensée, quand les gens aperçoivent quelque chose d'inconnu au-dessus de leur tête, ils prétendent immédiatement avoir vu une soucoupe volante – alors qu'en réalité ils ne savent pas ce qu'ils ont vu. C'est peut-être une soucoupe volante, ou peut-être les fesses de Dieu, mais ils ne savent pas. Bref, ils ont sauté une étape.

— Tu veux dire que nos conclusions sont trop hâtives ?

— Oui, c'est possible. Ou plutôt, vous pourriez juste avoir une part de l'histoire. D'après vous, qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

Leonard parut soudain aussi solennel qu'un pasteur prêchant

aux funérailles de sa propre mère :

— Raul et Braquemard décident de faire chanter King Arthur à cause de son trafic de vidéos ? Celles-là mêmes auxquelles ils avaient participé ?

— Bingo ! dit Jim Bob.

— Sans déconner ! m'exclamai-je.

— Sans déconner, fit Jim Bob. Braquemard travaille toujours à couvert pour les flics et King ne peut pas aller se plaindre chez eux sous peine d'être gaulé. Il n'a aucun moyen d'entreprendre une action légale contre Braquemard parce que celui-ci a toujours la possibilité de faire ce que vous avez dit – prétendre que c'était sa façon à lui de mener son enquête.

— Raul et Braquemard ont décidé alors de poster leur paquet à mon ancienne adresse, dit Leonard. Ils étaient persuadés d'être en sécurité tant que ce truc resterait en leur possession. Mais ils se trompaient. Celui qu'ils faisaient chanter – qui que ce soit – a choisi de les éliminer pour relâcher la pression pesant sur lui. Ensuite, il ne lui restait plus qu'à récupérer les cassettes.

— Exact, dit Jim Bob. Ses gars ont fouiné partout, ils n'ont rien trouvé et ils ont décidé que vous deviez être dans le coup tous les deux. Alors, ils ont pris le risque d'embarquer Hap pour quelques rounds dans les bois avec une batterie et une batte de baseball.

— Et aujourd'hui ils n'ont toujours pas ce qu'ils veulent, dit Leonard.

— Mais ils le veulent toujours, ajoutai-je.

Jim Bob acquiesça d'un signe de tête et termina sa bière.

— On en est à peu près là, en effet.

Je trouvai la force de prendre une douche pour me remettre les idées en place, puis je me rhabillai et Jim Bob me raccompagna chez moi. Leonard nous accompagna. Il avait un .38 dans un holster-coquille à ouverture rapide. Comme d'habitude, les pans de sa chemise étaient sortis et son petit revolver était invisible, à moins de le chercher.

Jim Bob, son calibre douze à la main, ouvrit et nous précéda à l'intérieur. J'entrai après lui, Leonard sur les talons.

Les lieux étaient déserts. La porte de derrière, forcée à la pince-monseigneur, était sortie de ses gonds. C'était par là qu'ils s'étaient glissés chez moi après avoir garé leur Impala à proximité.

Je ne l'avais pas remarqué, l'autre nuit, parce que j'étais concentré sur Big Man qui m'éclatait la tête, mais ma maison avait été retournée de fond en comble.

— Ils sont peut-être au courant aussi pour mon ancienne piaule ? murmura Leonard. On devrait aller y jeter un œil.

Ce qu'on fit. Là, en revanche, rien n'avait changé. Pas la moindre empreinte dans la poussière. Tout était à sa place. Leonard tira le canapé pour le décoller du mur, plongea la main dans la déchirure et en sortit la boîte métallique. Il l'ouvrit. Les cassettes et le carnet de King Arthur Chili étaient toujours là. On avait pensé à apporter la vidéo achetée à Houston. Il la rangea dans la boîte avec le reste, et on embarqua le tout.

On retourna chez moi. Leonard et Jim Bob m'aidèrent à replacer la porte dans ses gonds. On récupéra dans la cour les chevilles de charnière qu'ils avaient arrachées, et on les remit. Maintenant, la porte était un peu de travers, et lorsqu'on la tirait elle était légèrement faussée à la hauteur du verrou, mais au moins elle fermait.

Je filai dans ma chambre. Mon .38 était toujours dans le tiroir de ma table de nuit avec une boîte de munitions. J'enfilai un pantalon et une chemise propres, puis je pris le revolver, je m'assurai qu'aucune balle n'était engagée dans le canon et je le glissai dans ma ceinture. Je ramassai une poignée de bastos et je les fis disparaître dans la poche de mon pantalon. C'était une

bonne chose d'être à court de grenades, parce que je n'aurais pas su où les mettre.

On discuta un moment, puis Jim Bob nous donna son numéro au Holiday Inn où il était descendu, et il s'en alla. Leonard sortit les cassettes et le carnet de la boîte métallique, il les enferma dans deux sacs plastique et les remplaça dans la boîte. Puis il attrapa ma pelle et il fila dans la forêt pendant que je commençais à ranger ma piaule. Il voulait enterrer tout ça au pied de notre arbre Robin des Bois. Bonne idée.

Il revint environ une heure plus tard et il m'aida à finir de remettre de l'ordre dans le salon. Tandis qu'on s'activait, je demandai :

— Comment ça s'est passé ?

— Le sol était dur comme du béton, dit-il.

Ensuite, je fis du café et on s'assit à la table de la cuisine, devant nos tasses.

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça ? murmurai-je.

Leonard secoua la tête.

— J'en sais rien. Mais je crois que Jim Bob et moi, on a raison : Raul et Braquemard ont essayé de faire chanter King Arthur et ça leur a coûté la vie.

— Du chantage... répétais-je. Ça me semble un peu extrême. J'ai toujours estimé que Raul était, comme tu le reconnais toi-même, légèrement superficiel, mais du chantage ?

— Rétrospectivement, je pense que c'est peut-être son style. Ce n'est pas quelque chose qu'on voit comme le nez au milieu de la figure, ni d'ailleurs qu'on a envie de voir tout court, mais maintenant j'ai l'impression d'être un vrai con... Une des choses les plus difficiles à comprendre dans la vie, et c'est sans doute toi qui me l'as appris, c'est que tu peux rencontrer quelqu'un qui te paraît intelligent et conscient des choses, et puis quand tu y réfléchis, tu te rends compte que ce quelqu'un n'a aucune profondeur, qu'il est moins formidable que ce que tu avais imaginé. Je commence à sentir ça à propos de Raul. Cela dit, ça ne m'aide pas beaucoup.

— Ça change tes sentiments pour lui ?

— Ils ont changé à la minute même où Raul a commencé à traîner avec Braquemard. À ce moment-là, j'ai vu des choses en lui que je n'aimais pas. Et pire encore, des choses en moi-même : peut-être, par exemple, que je ne suis pas aussi solide que ce que je croyais. Je l'aime toujours, mais c'est surtout du passé. J'avoue

qu'il était vachement plus dur que ce que je m'étais imaginé. C'est un aspect de lui que je ne connaissais pas.

— Tu parles de la façon dont il a supporté l'électricité et la batte de baseball ?

Leonard acquiesça d'un signe de tête.

— Ouais.

— Il a peut-être juste essayé de vivre le plus longtemps possible, dis-je. Il savait que s'il avouait où étaient ces cassettes, c'était fini pour lui... Les gens sont prêts à souffrir beaucoup pour vivre encore un peu, tu vois. Ce n'est pas nécessairement du courage, c'est du désespoir. Un type comme lui a pu se persuader que toutes ses souffrances importaient peu, s'ils finissaient par le libérer. Tu sais, comme quand t'es gosse dans la cour de l'école, et qu'une petite brute te plaque la gueule au sol et te tabasse, et que t'es sûr qu'en fin de compte il te foutra la paix.

— Bon sang, Hap ! Disons simplement qu'il avait des couilles, tu veux ?

— D'accord. Il avait des couilles. Mais avec ce que tu as appris maintenant, si tu laissais tomber ? C'est pas vraiment notre truc, le genre juge et tribunal.

— Tu oublies le genre bourreau.

— J'essayais de sauter cet aspect-là.

— Voilà comment je vois les choses, une fois Raul mis à part : ces connards ont saccagé ma piaule, ils ont tenté de torturer et d'assassiner mon meilleur ami...

— Ils n'ont pas *tenté*. Tu devrais voir l'état de mes testicules.

— Non merci. Tu n'as pas voulu t'occuper de ma tique, et donc je ne regarde pas tes testicules... Tu veux mon avis ? Il faut liquider ces types-là. Les flics ont salopé le boulot, et donc c'est à nous de régler cette affaire. Charlie ne peut pas grand-chose. King Arthur a de l'argent et des hommes de main. Il agit comme bon lui semble – sauf si on se le paye.

— C'est trop pour moi.

— Même après ce qu'ils t'ont fait ?

— Je ne veux pas leur ressembler, Leonard. Je n'arrête pas de te le répéter.

— Crois-moi, tu ne leur ressembles pas.

Je terminai mon café en silence, tout en observant le ciel à travers la fenêtre de la cuisine.

— Et Jim Bob ? demandai-je.

— Je pense que c'est une andouille, mais j'ai confiance en lui.

— C'est un pote de Charlie. Si Charlie lui trouve quelque chose, je crois qu'on doit lui accorder le bénéfice du doute.

— Il est sacrément imbu de lui-même, pourtant.

— Y a de ça, murmurai-je. Mais écoute-moi. Ce mec est capable de faire ce qu'il dit. T'aurais dû le voir liquider ces deux types. Le vieux Big Man a compris que ce connard ne rigolait pas. Il s'est tiré sans demander son reste. Et s'il avait été un peu moins rapide, t'aurais pu t'en servir pour égoutter les fraises. Et pourtant, le Big Man n'est pas une mauviette. Il m'a raconté qu'il se filait lui-même des décharges électriques avec une batterie quand il était lutteur.

— Faut pas croire tout ce qu'on te raconte. Ces gens-là sont des pros du spectacle.

— D'accord, mais tu ne t'es pas retrouvé en face de lui. Il est du genre à te foutre sérieusement les jetons, bébé. C'est ce que j'essaie de t'expliquer. Je pense qu'on devrait refiler les cassettes et le carnet à Charlie. Il fera de son mieux et nous, on sera en dehors de tout ça.

— Je sais qu'il fera de son mieux, et aussi comment ça finira, grommela Leonard.

— C'est un type bien.

— Ouais, ricana Leonard. Mais sans Hanson et avec le commissaire qui plante sa queue dans plus de trous qu'on peut imaginer, ce truc sera enterré. Et j'ai pas envie.

— Merde ! m'exclamai-je soudain. Je suis un vrai con !

— Pardon ?

— Je suis assis là comme si on était en vacances alors que Big Man a menacé de s'en prendre à Brett ! Viens vite, on file à l'hosto.

On prit l'ascenseur pour rejoindre l'étage où travaillait Brett. J'interrogeai un gars en blouse blanche qui poussait un chariot de bouffe, mais il ne connaissait ni Brett, ni Eisenhower.

On alla donc au bureau des infirmières, et je demandai à une Black mignonne si elle savait où était Brett. Elle nous indiqua le bout du couloir d'un geste de la main. Une énorme infirmière noire, sans doute la chef du service, saisit la fin de notre conversation et me jeta un regard mauvais. J'essayai sur elle mon

sourire charmeur. Aucun effet. Elle tripota sa coiffe comme si elle avait un bord tranchant et qu'elle n'allait pas tarder à me la balancer pour me couper la gorge.

Je savais que c'était idiot de venir emmerder Brett à son boulot et de risquer de lui causer des ennuis, mais il fallait vraiment que je lui parle. Que je lui explique dans quelle foutue situation je l'avais mise.

Une fois de plus quelqu'un que j'aimais était dans la panade juste parce qu'il me fréquentait...

Je regardais nerveusement autour de moi, comme si Big Man pouvait surgir d'un instant à l'autre, une batterie et un groupe électrogène sous un bras et une batte de baseball sous l'autre.

Au bout du couloir, je vis Brett sortir d'une chambre de malade. Elle regarda dans ma direction, marqua un temps d'arrêt, me sourit et vint vers nous.

— C'est elle ? demanda Leonard.

— Ouais, fis-je.

— Tout à fait ton genre.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Il n'eut pas le temps de me répondre, car Brett nous avait rejoints. Par-dessus mon épaule, elle jetait des coups d'œil au bureau des infirmières.

— Hap, je suis ravie de te voir, dit-elle. Mais je suis en train de bosser, là.

— Je sais, murmurai-je. Je te présente Leonard Pine.

Elle lui sourit.

— J'ai entendu parler de vous.

— Ravi de vous rencontrer, assura-t-il.

— Je te jure, reprit Brett, je ne peux pas bavarder. Notre vieille madame Elmore mène tout le monde à la baguette.

— C'est la grosse qui a l'air d'avoir mal aux pieds ? s'enquit Leonard.

Brett sourit.

— C'est elle. Elle a certainement mal aux pieds. Et moi aussi.

— Brett, dis-je, je ne veux pas t'embêter. Mais on a une sorte d'urgence.

— Une urgence ? répéta-t-elle.

— Personne n'est blessé. Enfin, pas exactement. Mais sans le vouloir je t'ai peut-être mise dans une foutue merde.

— Je ne comprends pas, dit-elle.

— J'imagine, fis-je. Tu peux te libérer ?

— Je... J'en sais rien. Je peux peut-être demander à Patsy de me remplacer. Mais elle va râler. Je reprends juste mon service.

— Pourquoi pas Ella ? proposai-je.

— Le moment serait mal choisi, dit Brett. Après ce qui s'est passé l'autre jour, on recommence tout juste à se parler. Elle pense quand même qu'elle va quitter ce connard de Kevin.

— Parfait, dis-je. Mais il faut que tu te libères. Vraiment. Je ne te demanderais pas ça si ce n'était pas important.

— Okay, fit Brett. Okay. Mais descendez dans la salle d'attente, d'accord ?

Plus tard, on était installés dans le salon de Brett, elle et moi sur le canapé, et Leonard sur une chaise. Je lui racontai toute l'histoire, je lui parlai de Jim Bob et de nos conclusions.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle. J'ai vraiment du flair pour choisir mes mecs !

— Je suis désolé, soufflai-je. Je n'aurais jamais pensé que ça en arriverait là.

— Ce lutteur ? dit Brett. Il m'a menacée ?

— Il connaissait ton existence. C'est peut-être du pipeau, ce qu'il a dit, mais après ce qui s'est passé pour Raul et pour moi, je ne peux pas m'empêcher d'être inquiet à ton sujet.

Brett resta silencieuse un instant. Elle m'observa. Puis elle regarda Leonard. Elle se leva, disparut dans la chambre et referma la porte derrière elle.

— Désolé, Hap, fit Leonard.

— Ouais.

La porte de la chambre se rouvrit presque immédiatement. Brett tenait à la main un .38 dans son holster. Les .38 étaient vraiment populaires, chez mes amis.

— Qu'il se pointe ! dit-elle. Je t'aime, Hap. Tu as tes défauts, mais j'ai les miens. Cette histoire n'est pas de ta faute. Oh, oui, qu'il se pointe, ce salopard ! Je lui ferai tellement de trous qu'il se prendra pour un filet de tennis. J'ai cramé la tronche d'un connard, j'imagine que je peux placer une balle dans celle d'un autre.

Bon sang, pensai-je, si c'est pas de l'amour, je voudrais bien savoir ce que c'est !

— Ils sont un peu lents, expliquai-je, et si j'étais toi, je m'en tiendrais à des conversations du genre : « La salle de bains est là-bas », « Le Coca-Cola est dans le frigo », et « Vous préférez le poulet croustillant ou la recette traditionnelle ? ».

Depuis la fenêtre du salon, Brett et moi on observait Leonard qui venait d'arriver dans mon pick-up avec Leon et Clinton. On les voyait bien, tous les trois, sous la puissante lumière du lampadaire de la rue.

Leon et Clinton étaient des jumeaux blacks, dans la trentaine. Têtes rasées comme des balles de bowling et carrures de colonnes du British Museum of Natural History.

C'étaient des amis de Leonard. Il leur avait d'abord bien latté le cul et puis ils étaient devenus potes. Un jour, ils avaient emmerdé Raul dans une supérette et quand Leonard l'avait su, il les avait coincés et s'en était servi de serpillières – alors qu'il était bien moins baraqué. Ils n'avaient pas pris la pâtée parce qu'ils n'étaient pas costauds, ça non. C'étaient des balèzes. Mais Leonard était plus fort. Et mieux entraîné. Et plus malin. Et c'était pas difficile, d'ailleurs, car une photo du cerveau humain était plus intelligente que nos deux petits chéris.

Depuis ce temps-là, ils avaient toujours répondu présent quand Leonard avait eu besoin d'eux. Et c'était le cas aujourd'hui. Pour moi.

Ils descendirent de mon pick-up et traînèrent un moment dans la cour de Brett. Leon, connu aussi sous le sobriquet d'Oeil Crado parce que, pour une raison ou une autre, un de ses yeux déconnaît, ramassa une pierre et la lança sur Clinton qu'il toucha dans le dos. Clinton, en rogne, riposta.

Leon, plus rapide qu'on aurait cru, se baissa et le projectile s'écrasa sur quelque chose, hors de notre champ de vision. Leonard et les jumeaux grimacèrent.

— Et merde, murmurai-je.

— Mon Dieu, fit Brett. Est-ce que ces gars sont propres ?

— Tout juste, mais ils sont okay, promis-je. Si quelqu'un t'emmerde, ils le démontent et le remontent de façon qu'il ne

fonctionne plus.

— Ils sont payés pour ça ? demanda Brett.

— On leur glisse quelques billets : Ils feraient volontiers ça gratos, mais ils n'ont plus de boulot. Ils ont été licenciés de l'usine de chaises en alu y a quelque temps de ça, et ils n'ont rien retrouvé depuis. Toutes les places de chirurgien du cerveau étaient déjà prises. Mais ils sont okay.

— Ils sont un peu effrayants, non ?

— Tu devrais voir Big Man Mountain.

Brett me lança un regard sévère.

— Désolé, murmurai-je. Mais c'est la réalité. Ces gars-là sont capables de prendre soin d'eux-mêmes et aussi de s'occuper de toi.

— Je ne peux pas aller travailler avec ces types collés aux fesses, dit Brett.

— Je sais. Voilà ce que je te propose. On laisse Clinton ici. Il restera chez toi quand tu partiras bosser. Comme ça, personne ne viendra te tendre un piège à la maison. Et quand tu seras là et que tu devras sortir, il t'accompagnera chaque fois que Leonard et moi on ne sera pas disponibles. D'accord ?

— D'accord. Et au boulot ?

— Leon y sera. Je ne sais pas s'il aura besoin de te suivre partout. Il sera là, c'est tout. Dans la salle d'attente ou sur le parking, à veiller sur toi. On ne peut pas faire mieux, si tu insistes pour continuer à travailler.

— Je te l'ai déjà dit, mon proprio refuse de me baiser en échange du loyer.

— Ouais, eh bien, c'est un idiot. Tu as ton revolver ?

— Maman est armée, dit-elle, en soulevant son uniforme d'infirmière.

Un holster était fixé autour de sa cuisse.

— Puis-je vérifier si cette drôle de jarretière n'est pas trop serrée ?

— Ça ira, dit-elle en laissant retomber sa blouse.

— Tu sais t'en servir ? demandai-je. L'avoir, c'est une chose. L'utiliser, c'en est une autre.

— Merde, j'ai l'habilitation pour porter une arme. J'ai été aux cours.

C'est une loi récente, au Texas. Dans cet État, on peut désormais légalement se balader avec un revolver dissimulé après avoir suivi une formation juridique et un stage de tir.

— Je parie, ajouta-t-elle, que je suis même la seule de nous tous à être en règle. Je tirais déjà avant. Et tu comprends ça comme tu veux. J'ai aussi un bon couteau dans mon sac à main. C'est interdit. Mais je te promets qu'avec ce petit copain, interdit ou pas, je te découpe tes foutues couilles en un rien de temps...

— Je préférerais qu'on ne parle plus de couilles pour le moment, murmurai-je.

— Désolée... Tes mésaventures vont interrompre nos activités ?

— Non. Même si je devais les garder dans un suspensoir.

Leonard entra avec les jumeaux. Il les présenta à Brett. Clinton, qui était le beau parleur des deux, dit :

— Comment qu'ça va ?

— Bien, répondit Brett. Enfin, pas tant que ça. Y a quelqu'un qui me veut du mal.

— C'tui-là, y fera d'mal à personne, assura Clinton. On va faire d'foutus nœuds à c't'enculé d'sa mère, voilà c'qu'on a décidé.

— Et s'il aime pas les nœuds, on lui tirera un peu d'ssus, ajouta Leon qui plongea sa main sous son T-shirt et en ressortit un gros .45 automatique luisant de graisse.

— Ouais, c'est ça, reprit Clinton. Jusqu'à c'qu'on ait plus d'munitions.

— Et alors, on rechargera, dit Leon.

— Parfait, dit Brett. C'est ce que je voulais entendre.

— Et si ça l'arrête pas, on rechargera encore, poursuivit Clinton.

— C'est bon, les gars, on a compris, dis-je.

Brett se tourna vers moi :

— Toi et Leonard, qu'est-ce que vous avez décidé ?

— J'imagine qu'on va imiter la tactique de ces bons vieux guérilleros du Sud pendant la Guerre de Sécession, dis-je.

— Qui était ? demanda Brett.

— Insulter les nègres ? proposa Leonard.

— Non, répondis-je.

— Lyncher les nègres ? insista Leonard.

— La ferme, Leonard. On n'attend plus. Et on prend l'initiative.

— Bon sang ! s'exclama Leonard. Voilà un truc qui m'inspire.

Brett partit travailler, Leon sur les talons. On laissa Clinton chez elle, avec pour instructions de ne pas vider le garde-manger, d'essayer de ne pas saloper tous les meubles ni d'oublier de soulever le couvercle des toilettes quand il irait pisser.

On n'eut aucun mal à trouver l'adresse perso de King Arthur. On s'y rendit en voiture le lendemain matin. C'était une vaste propriété où la terre d'argile rouge était nue, vu qu'à notre arrivée un bulldozer finissait de dégommer tous les arbres.

On se gara le long de la route et on observa les lieux depuis mon pick-up, par-dessus une clôture de barbelés. On regarda un moment le bull travailler. Il rasait des monticules de terre qui devaient être des sépultures indiennes. En tout cas, ça y ressemblait beaucoup. Selon l'habitude de l'East Texas, on les aplatissait au nom du progrès.

Que les Indiens aillent se faire foutre. Et leurs poteries aussi. Que l'héritage culturel aille se faire foutre. Et la terre. Et les arbres. Virez-moi tout ça, et quand il ne restera plus que cette vilaine argile, amenez les mobile homes...

Et c'était exactement ce qu'ils avaient fait.

Ils en avaient même amené plusieurs.

De là où on était assis, on avait une bonne vue parce qu'il n'y avait plus un seul arbre, juste quelques souches, et que le bull finissait de démolir ces monticules emmerdants. Devant nous, ce n'était plus qu'un désert d'argile rouge sur des hectares et des hectares, à part dans un coin un champ de dactyles, quelques vaches engraisées aux stéroïdes, une immense grange en métal rouge et, je le jure, quatre mobile homes doubles. Deux longs et deux larges, reliés entre eux.

— Bon, alors, qu'est-ce qu'on fait, mon frère ? demanda Leonard. On sonne la charge et on lui éclate la tête ?

— Non, ça, c'est davantage ton style. Moi, je préfère attendre. On le suit. On l'isole. Et ensuite on cause.

La Pontiac jaune de Jim Bob se gara derrière nous. Il descendit et s'approcha de mon côté du pick-up. Ma vitre était descendue. Il ôta son chapeau de cowboy et il avança la tête à l'intérieur de mon véhicule.

— Hé, les trouduc, j'espère que vous n'avez pas l'intention

d'entrer chez King Chili en cachette, parce que vous n'êtes pas vraiment discrets, là.

— On pense qu'on est okay, répondis-je.

— Je suis surpris que vous ayez réussi à vivre aussi longtemps, ajouta-t-il. Vous êtes bénis des dieux, voilà ce que je crois.

— Une vie saine, dit Leonard.

— Ouais, ça doit être ça, grogna Jim Bob.

— Comment sais-tu qu'on était là ? demandai-je.

— Je vous ai filé le train depuis la piaule de l'infirmière.

— Et pourquoi nous colles-tu *encore* au cul ? fit Leonard.

— L'habitude, j' imagine.

— Bon sang, quand est-ce que tu dors ? ajoutai-je.

— Quand j'ai le temps, répondit Jim Bob. Pour le reste, pour ce King Arthur par exemple, peut-être que je peux vous aider, parce que j'ai déjà étudié tout ça y a un moment. King ne décolle jamais d'ici avant midi. En fait, il s'en va tous les jours vers une heure et quart, du lundi au vendredi. Il file à son usine. Il passe par-derrière, une entrée réservée. À cinq heures, il remonte dans sa voiture et il rentre chez lui. Bien entendu, il ne se déplace jamais sans des gars qui donnent l'impression de prendre leur pied à dévisser la tête de perruches pour leur sucer la moelle épinière.

— Tu sais toujours tout, n'est-ce pas ?

— Ouais, foutrement presque tout. C'est quoi, votre plan ?

— Très simple, expliquai-je. On en a deux, en fait. Moi, j'aimerais juste avoir une petite conversation tranquille avec King Arthur, mais j' imagine qu'on sera obligés de suivre celui de Leonard.

— Qui est ?

— On va bastonner le vieux chnoque jusqu'à ce qu'il se confesse, dis-je.

— Ouais, ajouta Leonard, et on bastonnera aussi ses copains.

— King Arthur n'est pas si vieux que ça, dit Jim Bob. Il doit avoir à peu près mon âge. Et il me semble tout à fait capable de se défendre. Quant à votre intention de foutre la roustie à ses potes, j'espère que vous avez pris votre Ovomaltine, ce matin.

— D'accord. Qu'est-ce que tu ferais à notre place, alors ?

— Je foutrais la branlée à tous ces connards.

On laissa le bull à son boulot, et on suivit Jim Bob jusqu'au Holiday Inn où il créchait. On s'offrit un café à la cafétéria et il nous raconta divers trucs sur King Arthur.

— King Arthur a gagné tous les concours de cuisine du coin et c'est comme ça que sa recette du chili est devenue célèbre. Sauf qu'on a fini par découvrir que ce bon vieux King graissait la patte aux juges pour qu'ils votent pour lui. Dans une simple fête locale ou dans un gros machin, c'était du pareil au même. Il prenait la victoire très au sérieux, assez pour cracher du pèze aux juges – et pour leur fournir de jeunes chattes. C'est à cette époque qu'il s'est autoproclamé King Arthur. Il s'est lancé dans le business du chili et ça a marché du feu de Dieu. Cela dit, ça a bien arrangé les choses qu'il baigne aussi dans toutes les sales combines de l'East Texas, depuis la prostitution jusqu'au racket des magasins blacks. Si les gars ne versaient pas leur petite enveloppe, leurs boutiques avaient le chic pour attirer les incendies...

Jim Bob continua à parler un moment de King Arthur, et ça me déprima. Puis, d'une façon ou d'une autre, la conversation dévia et il s'embarqua dans une discussion politique avec Leonard.

Tandis qu'ils se trouvaient des points communs, je filai dans le hall téléphoner à Brett.

Clinton et elle venaient juste de suivre un talk-show de fin de matinée.

— Une redif sur des gens qui piquent des trucs pour les offrir comme cadeau de mariage... m'expliqua Brett. Toute une famille. Ils sont à la télé et ils en parlent, comme des vedettes.

— On peut être célèbre pour ça, aujourd'hui.

— Ces petits voleurs blancs ont eu droit à quinze minutes d'antenne ! Et attends, le plus rigolo, ou le plus triste, c'est que pendant qu'ils sont à la télé, l'animateur reçoit un coup de fil de l'hôtel où ces canailles sont descendues. Ils ont piqué les serviettes et les draps et même le sèche-cheveux fixé au mur. On a retrouvé tous ces trucs dans leurs bagages et maintenant, ils sont dans la merde. J'ai toutes ces chaînes et c'est le genre de conneries qu'elles diffusent. C'est effrayant.

— C'est quand même toi qui as choisi de regarder ça, murmurai-je.

— Non, c'est Clinton.

— Bon sang, Clinton n'aime que les jeux télé !

— D'accord, dit-elle. Là, tu m'as eue... Comment ça va, sinon ?

— Pour l'instant, il ne se passe rien. Mais ça viendra. On a un plan.

— Lequel ?

— On va casser la gueule à King Arthur et à ses hommes de main.

— Je vois que vous avez beaucoup cogité, ricana-t-elle.

— On pourrait même lui piquer sa recette du chili, ajoutai-je.

— Fais-la-lui bouffer, dit-elle.

— Comment ?

— T'y as déjà goûté ? Je ne sais pas si ça peut être pire que de mâcher de la merde.

— Crois-moi, dis-je. Ça peut.

— D'accord, Hap. Tu gagnes encore, souffla-t-elle. Mais de peu. Tu plaisantes quand tu prétends que tu vas t'attaquer à King Chili, n'est-ce pas ? Ce n'est pas que ça me gêne pour lui, c'est juste que je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée.

— On fera ce qu'on fera quand on y sera, dis-je.

— Ça rassure de savoir que vous êtes en train de monter une opération compliquée, les gars.

— Ouais. Ça doit être réconfortant, en effet. Fais gaffe à toi, bébé.

— Toi aussi, chéri.

Je raccrochai et rejoignis Jim Bob et Leonard. Ils parlaient de la vitesse initiale des fusils.

Je bus une autre tasse de café, je les écoutai jusqu'au moment où ils laissèrent tomber ce passionnant sujet et puis on se réfugia dans la chambre de Jim Bob.

On regarda la télé et on papota jusqu'à midi, et on finit par se mettre en route pour chez King Arthur.

On s'entassa tous les trois dans mon pick-up. Jim Bob prit le volant. Son calibre douze, noir et luisant, était posé sur le plancher. L'odeur de sa graisse me chatouillait les narines tandis qu'on roulait. Je tapotais souvent le devant de ma chemise pour sentir le .38 glissé dans ma ceinture. Leonard, lui, tripotait la radio et essayait de trouver une station country.

J'avais été mêlé à des tas de rixes, au-delà de ce que ce qu'on peut imaginer. J'avais grandi dans une ville violente et avant la fin de mes études secondaires je m'étais déjà battu des dizaines de fois. Des bagarres pas très graves, ma vie ne fut jamais en jeu, mais deux ou trois d'entre elles furent quand même assez sérieuses... Ensuite, dans les années soixante, j'avais laissé pousser mes cheveux et ça m'avait causé des tas d'emmerdes avec les fachos : du coup, j'avais été forcé de monter au créneau presque chaque jour, de m'engueuler ou de me battre avec les uns ou les autres.

J'avais souvent fait l'ouvrier et là encore la longueur de mes tifs avait entraîné de nombreux problèmes. Nouvelles bagarres. Je ne me battais pas pour mon plaisir. J'essayais d'abord la diplomatie, mais je jouais toujours trop vite des poings, et même si j'ai encore du mal à l'admettre, il y eut une époque où ça me plaisait. Je ne me mettais pas facilement en colère, mais quand je l'étais, j'étais sauvage, et après coup, un étrange vide, en moi, me faisait me sentir sale et inférieur aux gens qui m'entouraient...

Une fois, tard dans la nuit, on avait discuté de tout ça avec Leonard. Et pas seulement des bagarres où on s'étaient retrouvés côte à côte. Ce fut un moment bizarre, un mélange de fanfaronnades et de réalité, de honte et d'orgueil, de remords mêlés d'euphorie...

Et voilà que j'étais de nouveau en route pour une aventure qui, très vraisemblablement, allait tourner à la confrontation et où on échangerait sans doute davantage que quelques coups de poing. On n'avait pas emporté nos pétards pour tirer sur des boîtes de conserve. Ça me donnait des aigreurs d'estomac. Le sang battait à mes tempes. Et pourtant, en même temps, je me sentais comme déconnecté de mon propre corps. J'étais à la fois effrayé et

impatient.

On se gara derrière une cabane de vente de feux d'artifice fermée [30], près de la route qui menait au cauchemar d'argile rouge de King Arthur, on descendit du pick-up et on s'assit sur le capot en attendant son passage.

Comme Jim Bob connaissait sa voiture, c'était lui qui surveillait la route. Tandis qu'on faisait le pied de grue, il nous sortit quelques bonnes blagues et aussi des trucs de mauvais goût.

— Okay, branle-bas de combat ! annonça-t-il soudain.

Une grosse Lincoln argent aux vitres teintées passa devant nous sans se presser. On démarra et on lui colla au train aussi vite que le permettait mon petit véhicule.

— En général, le conducteur tourne par ici, expliqua Jim Bob.

Et il avait raison. La voiture vira à droite sur un chemin asphalté qui, je le savais, donnait sur Old Pine Road et, finalement, sur la nationale menant à l'usine de King Arthur Chili.

Jim Bob lança le pick-up à pleine vitesse et entreprit de doubler la Lincoln. Son conducteur voulut le laisser passer en braquant violemment à droite, mais Jim Bob braqua aussi et il se colla contre elle. Il y eut des étincelles. Des particules de peinture nous tombèrent dessus par la fenêtre.

— Holà ! criai-je.

Mais Jim Bob ne m'accorda aucune attention. Il continua à pousser la Lincoln et il la força à virer. Je me rendis compte soudain qu'elle se dirigeait tout droit vers le chêne où Raul et Braquemard s'étaient encastrés.

Jim Bob était-il cynique ou était-ce une simple coïncidence ? Je me promis de lui poser la question, si, bien sûr, je ne finissais pas avec le tableau de bord dans les dents et un morceau du moteur à travers la poitrine...

La Lincoln mangea le bas-côté de la route. Son conducteur se battit comme un fou avec son volant, il réussit à éviter le chêne, mais la voiture fila dans le vallon, rebondit au milieu des mauvaises herbes dans un bruit d'enfer et glissa encore et encore – et termina sa course avec un grand craquement dans un bosquet de petits arbres. Les rayons du soleil jouèrent un instant sur les fragments d'un de ses feux arrière propulsés vers le ciel.

Je suivis tout cela de très près parce que, contre toute attente, Jim Bob s'était lancé à sa poursuite... Dans la cabine du pick-up, on tressauta, on se cogna, on s'assomma contre le toit et on manqua de se fracasser sur le tableau de bord... Finalement, on

s'arrêta en dérapant juste avant l'endroit où la pente plongeait vers la forêt où la bagnole de King Chili venait de se planter...

Jim Bob ouvrit la portière à la volée, attrapa son fusil et cria :

— Que le spectacle commence !

Leonard et moi, on sauta en vitesse du pick-up. Je faillis m'étaler dans l'herbe, mais je conservai in extremis mon équilibre et je tirai mon revolver sans me flinguer moi-même. On dégringola en direction de la Lincoln.

Le conducteur, un gros type en costard noir, et ses deux potes vêtus de la même façon et de la taille d'un buffle, émergèrent de leur voiture en chancelant. Celui qui était à l'arrière braqua sur nous son neuf millimètres. Derrière lui, par la portière ouverte, j'aperçus King Arthur – ou du moins je supposai que c'était lui pour avoir vu son portrait sur ses foutues conserves. On aurait dit qu'il attendait le bus.

Jim Bob fit feu. La terre s'éparpilla aux pieds de Buffle numéro Un.

— Le mien est plus gros que le tien ! cria Jim Bob. Lâche ça !

Le mec s'exécuta.

Les mains des deux autres – dont l'un était descendu par la portière du passager avant, du côté opposé de la bagnole – avaient disparu dans leurs vestes. Mais Leonard et moi, on les tenait en joue.

— Balancez votre artillerie si vous ne voulez pas être blessés ! ordonna Jim Bob.

Ils échangèrent un regard, sortirent leurs armes de leurs vestes, et les jetèrent par terre.

— Toi, là-bas, ajouta Jim Bob, tu t'approches doucement que je puisse te surveiller et m'assurer que t'as pas un bazooka planqué dans tes chaussettes...

Le baraqué aux cheveux gris si fins sur les tempes qu'il paraissait chauve vint lentement vers nous. Ses dents, humides de salive, luisaient au soleil comme les touches d'un piano.

King Arthur, Stetson blanc, costume gris de cowboy et bottes de même couleur décorées avec des piments rouges, se décida à abandonner la Lincoln et nous observa. Il devait mesurer dans les un mètre quatre-vingts pour quatre-vingt-dix kilos, il avait un visage brun et ridé, un nez de fourmilier et une fossette au menton assez profonde pour dissimuler un pois cassé. Et des yeux chassieux.

Il prit son paquet de cigarettes, nous le montra, plaça une

clope entre ses lèvres, rangea son paquet dans sa veste et adressa un signe de tête à un de ses buffles.

Celui qui s'était trouvé à l'arrière de la Lincoln à côté de King nous interrogea du regard, glissa avec précaution sa main dans la poche de son pantalon, s'empara de son briquet et donna du feu à son patron.

— Z'apprenez à conduire, les gars ? ricana King Arthur.

— On passe sur les conneries, dit Leonard. Tu sais qui on est ?

— Oui, répondit-il en tirant sur sa cigarette. Des fouteurs de merde. Et z'avez vu dans quel état est ma voiture ?

— Je ne crois pas que t'iras pleurer chez les flics, lança Jim Bob. Ça risquerait d'attirer un peu trop l'attention sur toi, hein ?

King Arthur sourit.

— Si vous l'aviez vraiment pensé, vous seriez déjà chez les poulets. Pourquoi n'y êtes-vous pas allés ? Vous traînez vos nez merdeux dans mes affaires depuis un bon moment.

— Ainsi, tu nous connais ?

— Je connais des tas de salopards. Vous avez un rapport avec ces pédés assassinés.

— On va te dire ce qu'on veut, intervins-je. On ne tournera pas autour du pot. On est décidés à te foutre dans la merde. Mais là, pour l'instant, en ce qui me concerne, c'est plus personnel. Trois de tes hommes de main – et s'il t'en manque deux, tu peux toujours aller visiter une certaine cabane au fond des bois – sont entrés par effraction dans ma piaule, ils l'ont saccagée, puis ils m'ont tabassé et m'ont emmené dans ladite cabane, et un type qui travaille pour toi, un certain Big Man Mountain...

— Le lutteur ? m'interrompit King Arthur.

— Tu sais très bien qui. Ce Big Man Mountain, donc, il m'a accroché aux couilles un câble relié à une batterie et à un petit groupe électrogène et il m'a balancé quelques volts. Heureusement, je suis toujours là, parce qu'on m'a un peu aidé.

— Inutile de le mentionner, murmura Jim Bob.

— C'est très simple, poursuivis-je. On pourrait te tuer tout de suite et ce serait sans doute une bonne idée, sauf que c'est pas mon style.

— C'est le mien, en revanche, intervint Jim Bob. Donc n'oublie pas, King, que la situation peut changer en un rien de temps.

Je jetai à King Arthur un regard assez dur pour planter un clou et j'ajoutai :

— Je te promets qu'on va te mettre hors d'état de nuire. Oh, oui, tu peux compter là-dessus. Légalement, si possible. Mais laisse-moi être bien clair et je te suggère d'ouvrir grands tes yeux et en plus de mettre tes lunettes et d'utiliser tes jumelles pour bien voir le bordel dans lequel tu te retrouves... Si tu déconnes avec moi, avec Jim Bob, ou mon frère Leonard, ou ma petite amie – et tu sais qui c'est vu que Big Man Mountain le sait –, je te tuerai. Point.

— Si je ne le fais pas le premier... dit Leonard.

— Et ne m'oubliez pas, ajouta Jim Bob.

— Et ce sera notre seul et dernier avertissement, conclus-je.

— Les gars, vous faites erreur, dit King.

— Ouais, grommelai-je. T'es innocent. Et c'est même pour ça que tu te balades avec trois gardes du corps.

King acquiesça d'un signe de tête.

— D'accord. Je ne suis pas aussi blanc-blanc que ça, mais j'ai des gardes du corps surtout parce que je peux me les offrir. Ça a de la gueule et j'aime ça. Et, de temps en temps, j'ai de petits ennuis, en effet. Je fais quelques affaires, ici et là, en dehors du chili, mais je n'ai jamais été obligé de tuer personne. Et aucun de mes hommes n'a jamais été flingué non plus. Bien sûr, je pourrais faire une exception avec vous, les gars. Je ne comprends pas. Toutes ces histoires pour de la foutue graisse ? (Il jeta sa cigarette dans l'herbe, et l'écrasa avec son talon.) Un flic pédé a fait une vidéo de mon business avec la graisse et vous avez décidé de prendre sa succession, les mecs ? C'est ça, hein ? Qu'est-ce que vous voulez ?

— Rien d'autre que ce que je viens de te dire, répondis-je en abaissant mon revolver.

— Vous pensez que j'ai flingué ces tantes à cause de cette histoire, n'est-ce pas ? J'ai essayé de les acheter, d'accord, mais je ne les ai pas tués.

— Va raconter ça à un détecteur de mensonge, grognai-je.

— Pas de problème, dit King Arthur. Écoutez-moi, tous les trois. Vous croyez être des durs, mais c'est faux. Vous ne connaissez rien à rien. J'aurais très bien pu secouer un peu les puces de ces deux abrutis, exact, mais je ne les aurais pas assassinés pour une connerie pareille. Pourquoi risquer une inculpation pour meurtre pour ça ? Pour deux pédales avec une vidéo de mes gars en train de se tirer avec de la graisse ? Soyons sérieux, les mecs.

— Big Man était sur ce film, dis-je. Et tu essaies de nous faire croire que tu ne le connais pas ? Et ton baratin non violent, merci. Ce type était d'humeur à flinguer quelqu'un l'autre nuit.

— Je le connais, avoua King Arthur, en glissant une nouvelle cigarette entre ses lèvres. (Se tournant vers le buffle, à côté de lui, il ordonna :) Donne-moi du feu, Tête de Nœud. (Le type produisit de nouveau son briquet et obéit. King Arthur tira une bouffée de sa clope et poursuivit :) Mais il ne travaille plus pour moi. Il s'est mis à son compte. Je ne sais pas qui sont les deux autres types que vous prétendez avoir tués. Et quand les autorités apprendront ça, vous risquez de gros ennuis.

— Va le leur raconter, dit Jim Bob.

King Arthur secoua la tête.

— Naan. Je m'en tape. Ce n'étaient pas des gars à moi. Laissez-moi vous dire autre chose, suceurs de bites. Ce trafic de graisse, c'est comme si on me surprenait le pantalon baissé en train d'enculer un cochon. Ça ne compte pas. C'est rentable même si je me fais choper et que je paie une amende. Je peux tout arrêter et recommencer une semaine plus tard. J'étais okay pour arroser les pédés, même s'ils étaient un peu gourmands. Et surtout, ça me plaît de voir un flic qui tourne mal. Ça justifie mon peu de confiance en la nature humaine, d'autant que ce flic était un vrai loser. D'après moi, l'autre tante était peut-être le cerveau de l'affaire. J'sais pas. Et d'ailleurs je m'en fous. Ils ont fini par être tués, et ça ne me fait ni chaud ni froid. Effectivement, je vous connais, tous les trois. J'ai mes contacts. Vous avez beaucoup fouiné dans mes affaires. Je sais que ce nègre, ici, est un suceur de bites et aussi un pervers.

— Attention pour le « nègre » et le « pervers », na na na... chantonnai-je.

— Ouais, dit Leonard, j'aime pas ça.

— Eh bien tant pis pour toi, mon gars, répliqua King Arthur. En tout cas, vous vous trompez de cible, les tailleurs de plumes ! Vous avez la vidéo. Je la récupère contre un bon paquet de dollars – j'étais déjà prêt à le faire avec les deux autres pédés –, mais si vous refusez, je vous avoue que je m'en branle... Ça n'a aucune importance pour moi. Je gèrerai les conséquences de cette affaire au fur et à mesure. J'en ai plein le cul de cette histoire.

— Le problème, dit Jim Bob, c'est qu'on n'est pas là pour parler de graisse.

Pour la première fois depuis qu'il était sorti tranquillement de

sa Lincoln, je lus de l'étonnement sur le visage de King. Mais c'était peut-être qu'il commençait à être inquiet – ou simplement qu'il digérait mal un bol de son chili.

— Et de quoi on parle alors, bordel ? s'exclama-t-il.

— D'une autre vidéo, fit Leonard.

— Sur quoi ? Si vous avez deux cassettes de mes gars en train de pomper de la graisse, c'est pareil qu'une seule, pour moi. Écoutez, je fais un peu de bizness illégal ici et là, juste pour me payer des petites culottes et des corsages propres, et alors ?

— Et les vidéos du parc de LaBorde ? demandai-je.

— Pardon ?

— Et le carnet avec les numéros de téléphone codés de vidéo-clubs ? ajoutai-je.

King Arthur cligna des yeux.

— J'sais pas à quoi vous carburez, les gars, mais ça a bousillé le peu de cervelle que vous aviez au départ... D'autres cassettes, des carnets et des vidéos-clubs ? Ça n'a aucun sens pour moi. Bissinggame m'a parlé, en effet. Je m'étais imaginé qu'il vous avait mal compris.

— Un carnet avec l'en-tête de ton affaire ? insistai-je. Un carnet publicitaire de King Arthur ?

— Ces trucs-là traînent partout, dit King. Écoutez, maintenant, faut que je sorte ma bagnole de ce ravin. (Il se tourna vers son garde du corps, à côté de lui.) Tu me passes le téléphone ?

Le type allait obéir quand Jim Bob ordonna :

— Tu bouges pas.

Le gros homme regarda King, qui acquiesça d'un signe de tête et dit :

— Okay, si vous avez quelque chose à ajouter, allez-y et soyez précis. Ou alors finissons-en. Descendez-nous, ou laissez-moi faire dépanner cette voiture. J'ai une grosse journée devant moi. Qu'est-ce que vous préférez ?

— D'accord, dis-je. Tu peux téléphoner. Mais avant qu'on se tire, King, laisse-moi te répéter ce que je t'ai dit tout à l'heure. Tu nous lâches la grappe, à mes amis et à moi.

— Avec plaisir, ricana King.

Le gros prit le téléphone dans la voiture et le passa à son patron. King commença à pianoter comme si on n'était pas là.

Jim Bob ordonna :

— Les mecs, vous vous tenez à carreau jusqu'à ce qu'on soit

partis. Vous ne ramassez pas vos revolvers.

On remonta la pente à reculons en les gardant en joue, puis Jim Bob remit le pick-up sur Old Pine Road.

Tandis qu'on s'éloignait, je dis :

— Bon, on lui a vraiment foutu la trouille.

— La vache, t'as raison ! répondit Jim Bob. Il était même si nerveux que s'il avait eu un lit de camp et un oreiller il aurait piqué un petit roupillon.

Une fois chez Leonard, on téléphona au commissariat et on demanda Charlie. Il était à l'extérieur, mais le flic du standard nous promit de lui faire passer un message. Il nous rappela en effet cinq minutes plus tard. C'est moi qui répondis.

— Quoi de neuf ? demanda-t-il.

— On a besoin de te voir, dis-je. Leonard, Jim Bob et moi.

— Okay. Je suis là illico presto.

— T'as l'air de te forcer à être aimable, remarquai-je.

— J'ai une journée couci-couça. Mais pour l'instant je préfère ne pas en parler. Je vous raconterai le couci quand je serai avec vous.

— Et le couça ?

— J'sais pas encore. À tout de suite.

On était assis sur la balancelle de Leonard, quand Charlie arriva. Le temps était chaud et moite. Le soleil étincelait comme les yeux de Dieu, dans un ciel d'un bleu laiteux. L'air sentait la terre retournée et la transpiration. J'avais toujours l'odeur de l'huile de mon revolver sur les mains.

Charlie remonta l'allée d'un pas fatigué. Il avait une sale gueule et l'air crevé. Mal coiffé. Sans chapeau melon. Ses fringues étaient froissées et brillantes comme s'il ne s'était pas changé depuis des jours. Il nous fit un sourire triste et nous serra la main. Il échangea quelques compliments avec Jim Bob.

Il s'assit au bord de la véranda, alluma une cigarette et aspira une longue bouffée qui en consuma un bon quart. Il garda un instant la fumée, puis la recracha lentement par le nez et soupira comme s'il venait juste de s'allonger pour une longue sieste réparatrice.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé, les gars ?

— On n'est sûrs de rien, fit Jim Bob.

Et il lui raconta nos aventures, y compris qu'on avait sorti King de la route et qu'on l'avait braqué avec des armes à feu. Il ne

passa sous silence que l'épisode avec Big Man Mountain et les deux voyous qu'il avait flingués. Pour finir, il demanda :

— King a porté plainte ?

— Pas à ma connaissance, répondit Charlie. Mais provoquer des accidents de bagnole, c'est pas bon, ça, mon collègue.

— Je pensais bien qu'il ne nous dénoncerait pas, assura Jim Bob.

— King peut quand même être innocent, intervins-je.

— Moi, je crois au contraire que c'est notre homme, dit Jim Bob. Quelles chances y a-t-il pour que deux cassettes et un carnet de King Arthur Chili n'aient aucun rapport entre eux ?

— J'en sais rien, dis-je. Mais King m'a semblé très sûr de lui. Cette histoire de trafic de graisse ne l'inquiétait pas outre mesure et il a vraiment été surpris quand on lui a parlé de la seconde vidéo et du carnet.

— J'ai déjà rencontré quelques bons menteurs, murmura Leonard.

— Et moi, bordel, je ne croise presque que ça, dit Charlie. Du coup, j'en suis venu à imaginer que tout le monde ment. Et quand je tombe sur quelqu'un qui dit la vérité, je lui reste fidèle. Si ce n'était pas le cas, vous seriez déjà en taule, tous les trois.

— Qu'est-ce que tu penses de tout ça ? demandai-je à Charlie.

— Je suis perplexe, grogna Charlie. King a déjà été impliqué dans un certain nombre de merdes – même si la plupart ont glissé sur lui sans le salir –, mais le meurtre... Il en est tout à fait capable, mais jusqu'à présent il a évité de tomber dans ce piège. Il mouille dans un tas de petits rackets, mais quand il se fait prendre, il réussit généralement à s'en tirer. Il a le pognon. Et les avocats. Et aussi le commissaire qui, j'en suis sûr, récupère un paquet d'argent de poche grâce à lui. (Charlie s'interrompt et sourit.) Parler du commissaire me fait penser à Hanson. Et à mes bonnes nouvelles.

— Tu ne vas pas nous annoncer ce que je crois, n'est-ce pas ? dit Leonard.

Charlie hochla, la tête.

— Ouais. Il est sorti du coma.

— Que je sois damné ! m'exclamai-je.

— J'ai parlé avec sa femme. Le docteur estime qu'il est okay, juste très très confus. Il va être naze encore un moment, et plus tard il lui faudra une sérieuse rééducation, mais il semble tiré

d'affaire, d'après eux. Complètement paumé, cependant.

— On le serait à moins, soufflai-je. Son dernier souvenir, c'est l'arbre qui arrive sur lui et puis il se réveille chez son ex-femme avec des tubes plantés partout. Il y a quand même de quoi être dérouté. Tu es passé le voir ?

— Non, pas encore. Faudra que je patiente un peu. Les toubibs interdisent les visites, sauf pour la famille proche.

— Pour ma part, j'estime que tu en fais partie, intervint Leonard.

— Eh bien, dit Charlie, ladite famille ne voit pas les choses de la même façon. Je ne crois pas qu'ils aiment beaucoup les flics. C'était d'ailleurs le principal problème entre sa femme et lui. Et si j'y réfléchis bien, je n'aime pas beaucoup les flics non plus.

— Je ne connais pas bien Hanson, intervint Jim Bob. Je ne l'ai rencontré que deux fois pour des boulots, ici. J'ai surtout entendu parler de sa réputation. Il y a quelques années, il était dans la police de Houston. Il a résolu une ou deux grosses affaires, là-bas. C'est tout ce que je sais, mais il a l'air d'un mec bien.

— Tu ne trouveras pas quelqu'un de mieux que lui, assura Charlie.

— Il va aller ? fis-je. Je veux dire vraiment aller ?

— Sa tête, c'est ça ? demanda Charlie.

— Ouais.

— Ils le pensent.

— Eh bien, que je sois doublement damné ! dis-je. J'étais sûr qu'il était foutu pour la vie.

— Il ne faut pas sous-estimer ce gars-là, dit Charlie. Il revient toujours. Et plus fort qu'avant. Maintenant, si vous m'expliquez ce que vous vouliez ?

— Je crois qu'on a notre réponse quand tu nous dis que King n'a pas porté plainte, fit Jim Bob.

— King ne veut pas d'emmerdes pour son business de graisse, il ne veut pas attirer l'attention sur lui, mais ça ne signifie pas qu'il soit mouillé dans ces vidéos de bastonnage de gays, fis-je. Il dit peut-être la vérité.

— King Arthur ne sait pas ce qu'est la vérité, répondit Charlie. Il a été vendeur de voitures d'occasion.

— Ah, ça ! s'exclama Leonard. Un strike à zéro contre lui.

— Amen, ricana. Tim Bob.

— Et il a aussi été évangéliste pendant un moment, ajouta

Charlie.

— Si je me souviens bien, dit Jim Bob, les évangélistes sont aussi dangereux qu'un automatique à deux coups.

— Ah, ajouta Leonard. Un strike contre lui, plus un penalty !

— Il me semble qu'il n'y a rien à ajouter, dit Charlie. Je peux harceler King si vous me confiez la cassette sur ce vol de graisse. Il pourrait plonger pour ça. On a peut-être un moyen de le coincer, là.

— J'aime bien l'idée de le faire tomber pour plus grave, dit Leonard.

Jim Bob hocha la tête :

— Moi aussi.

J'acquiesçai à mon tour et demandai :

— Tu peux nous laisser un peu plus de temps ?

— Merde ! s'exclama Charlie. Je ne vous ai donné que ça, les gars. Mais okay. Encore un peu. Z'avez une bière ?

— Tu n'es pas en service ? m'étonnai-je.

— Ouais. Mais j'ôterai mon badge et je fermerai les yeux pendant que je boirai.

— Ça marche, dit Leonard. Rentrons.

En fait, Charlie descendit trois bières et fit d'incessantes allées et venues sur la véranda pour fumer. Je me joignis à lui, lors de sa dernière expédition à l'extérieur.

— Et maintenant, les mauvaises nouvelles ? demandai-je.

Il leva les yeux. Le temps avait changé. Le soleil avait disparu derrière des nuages qui noircissaient. Le lait bleuté du ciel avait caillé. Tout semblait figé.

— Un temps de tornade, dit Charlie.

— Les mauvaises nouvelles ? répétai-je.

Charlie tira une longue bouffée de sa clope et grommela :

— D'accord. Tu sais, toutes ces histoires entre Amy et moi à propos des cigarettes ? Du sexe ?

— Sûr.

— C'est pas les cigarettes.

— C'est quoi, alors ?

— C'est simplement qu'elle n'a plus envie de faire l'amour avec moi. Elle a une aventure ailleurs.

— T'as une preuve ou tu deviens parano ?

— Une preuve.

— Je suis désolé, dis-je.

— Ouais. Moi aussi.

— Tu en es absolument sûr ?

— Ouaip.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je ne sais pas. Quelque chose.

— Quelque chose de stupide, j'espère ?

— Comme les flinguer, tu veux dire ?

— Un machin comme ça, ouais.

— Naan, c'est pas mon truc, mon pote. Il se pourrait même que je lui pardonne.

— T'en as parlé avec elle ?

— Pas encore... Hap, écoute-moi. Ce boulot de flic... Je commence à en avoir ma claque.

— C'est la bière qui te fait dire ça.

— Naan, c'est pas la bière. C'est moi. Bon, vous m'avez parlé de King Arthur, mais vous ne m'avez pas tout raconté. Je voudrais le reste de l'histoire, maintenant.

Je lui servis donc la version abrégée de mes aventures avec Big Man Mountain et de l'incident du stimulateur de couilles.

— Tu es en train de me dire que Jim Bob a tué ces deux bâtards de sang-froid ? fit Charlie.

— Ils m'ont semblés morts, en tout cas.

— J'imagine qu'il va falloir que je trouve une raison officielle d'aller fouiller cette cabane.

— Il essayait juste de me protéger, Charlie. Il a fait irruption là-dedans pour m'éviter de finir comme Raul. Il n'avait pas d'autre choix que de les descendre.

— Il est venu là pour les flinguer, Hap, et tu le sais bien. Cette électricité, ça t'a fait monter la quéquette ?

— Je t'explique que j'ai failli mourir, et c'est ça qui t'intéresse ?

— Euh, ouais.

— Ça l'a plutôt racornie. En réalité, je n'avais pas l'esprit à me demander dans quelle direction elle allait. Ça faisait trop mal, tu vois. Qu'est-ce que tu sais sur Big Man ?

— On l'a déjà arrêté plusieurs fois. Il a quitté la lutte y a un bon moment – disons plutôt qu'on l'a viré. Il a trempé dans de vilaines embrouilles. Il a bossé pour King un certain temps. Paraît

qu'ils se sont séparés assez vite. Big Man n'aimait pas les ordres que King lui donnait. Ce n'était pas un conflit moral, juste une bataille d'ego entre deux trouduc. Quand Big Man commence un boulot, il le finit toujours, paraît-il. Mais la dernière fois, lorsqu'il a terminé celui pour King, il n'a pas remplié. Mais bon, il a peut-être changé d'avis, aujourd'hui ? À moins qu'il ait eu un soudain besoin d'argent ?

— Donc, tu ne peux pas dire s'il travaille pour King ou non, en ce moment ?

— La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, répondit Charlie en allumant une énième cigarette, je n'en savais rien, en effet. Mais les choses évoluent, mec. Regarde Hanson. Et bon Dieu, mon mariage !

— Tu connais le gars ?

— Ouais, et ça me fait mal au cœur de l'avouer. C'est tellement insultant, merde ! C'est notre foutu agent d'assurances ! N'importe qui baise ces gens-là, ce sont de telles ordures ! Ce fils de pute ne s'habille ni chez Kmart, ni chez Wal-Mart. Costumes coupés sur mesure. Il est tiré à quatre épingles. Et tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Ce connard fume ! Il a droit à la chatte de ma femme et il fume ! Des saloperies de cigares, pas moins. Est-ce que c'est pas la merde ?

Je souris et Charlie essaya de m'imiter, mais en vain.

— Un temps de tornade, ajouta-t-il.

— Tu l'as déjà dit.

— L'alerte est lancée depuis ce matin. Ces trucs me terrifient. J'ai même du mal à en supporter la simple idée. Tu crois que je devrais laisser partir Amy ?

— C'est à moi que tu demandes des conseils sur les femmes ? Tu dois être vraiment désespéré.

— T'as raison. J'avais oublié que t'étais un bousilleur de première en la matière.

— Les choses se sont un peu améliorées, dis-je.

Je lui parlai de Brett. Et des menaces de Big Man à son sujet. Des mesures qu'on avait prises.

— T'es peut-être en train de te foutre encore plus dans la merde, là.

— Parce que tu feras garder sa piaule vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour moi ? demandai-je.

— Tu sais bien que je ne peux pas, dit Charlie. Plus je m'occupe de vous, même pour essayer de vous aider, et plus c'est le bordel. Avec tout ce qui s'est déjà passé dans cette affaire, le commissaire vous jetterait aux lions immédiatement.

— Brett n'a aucun rapport avec tout ça.

— Je sais. Mais le patron ne me laissera mettre personne sous surveillance. Et pour le convaincre, il faudrait que je lui explique pourquoi c'est indispensable. Et, accessoirement, que je lui dise que Jim Bob a descendu deux types – et, du coup, ça remet le projecteur sur vous deux... C'est vrai que je devrais faire quelque chose pour les meurtres de Jim Bob, mais j'en ai aucune envie, mec. Je m'en tamponne. Celui qui avait la gueule vérolée, je le connais. Il a déjà tous les crimes à son actif, du hold-up à l'assassinat, en passant par le viol de gamines. Dont sa propre fille de onze ans. Pour autant qu'on considère qu'il suffit de cracher son sperme pour être un père. La disparition de ce fils de pute ne m'empêchera pas de dormir. Et si c'est pas lui, c'est un salaud dans son genre. Je ne sais pas qui est le Black, en revanche, mais j' imagine qu'il appartient à la même confrérie. Cependant, je suis bientôt en vacances. Je pourrai t'aider à surveiller ta petite amie à ce moment-là. Toute la semaine prochaine, si tu veux.

— Charlie, si j'étais toi, je profiterais de mon temps libre pour discuter avec ma femme. Je suis loin d'être un spécialiste, mais elle ne trouve peut-être pas ce qu'elle souhaite, dans votre couple ? Et là, je ne parle pas de sexe.

— Ça pourrait être des tas de choses, Hap. Je n'en ai aucune idée. Mais tu as raison, faudra que j'aborde la question avec elle. Si elle est amoureuse de ce gars, et qu'elle ne m'aime plus, alors oui, elle a le droit de se tirer. Et je souhaite qu'elle se tire. Mais si ça a quelque chose à voir avec moi, si y a un truc que je merde et que je peux corriger pour lui faire plaisir, y aura moyen d'arranger les choses.

— Je l'espère sincèrement, assurai-je.

— Bien sûr, c'est peut-être juste une connerie.

— En effet.

Leonard nous rejoignit.

— Qu'est-ce que vous complotez, tous les deux ? Rentrez boire une bière.

— Non merci, dit Charlie. Faut que j'y aille. Bonne chance, les mecs. Et soyez prudents, ça me déplairait d'être obligé de vous foutre en taule.

Après le départ de Charlie, Jim Bob vint nous retrouver sur la véranda. Il s'installa sur la balancelle, il commença à la faire bouger avec le pied et dit :

— Voilà comment je vois les choses, les gars. On est dans une impasse, là.

— Et pourquoi ? demanda Leonard.

— Je pense que ce connard de chili est responsable du passage à tabac de mon client. Et y a un rapport avec les deux autres types qui ont été flingués, Braquemard et Raul, sauf que ce n'est pas tout à fait mon affaire, même si ça me ferait plaisir que ça le soit. Mais Hap, tu n'es pas sûr que ce mec soit coupable. Toi, Leonard, tu crois que oui, mais je constate que tes certitudes diminuent.

— Ah bon ? fit Leonard.

— Tu as des réticences, ou plutôt tu sais que Hap a les siennes, et tu as tendance à le croire...

— Personne ne pense à ma place, assura Leonard.

— Je n'en ai jamais douté, dit Jim Bob. Mais tu es sensible aux idées de Hap. Et il est sensible aux tiennes. Je respecte ça. C'est stupide, mais je le respecte.

— Ça nous mène quelque part ? demanda Leonard.

— Ouais, à ça : je rentre à mon hôtel, je prends un bain, je me tape une petite queue, je regarde un moment la télé, je m'offre une bonne nuit de sommeil, et demain je me remets au boulot. Je collerai au cul du chili jusqu'à ce que je trouve ce que je cherche.

— Et si c'est pas lui ? demandai-je.

— C'est lui. Point final, répliqua Jim Bob. Là-dessus, il se leva, il posa sa bouteille de bière sur la balustrade de la véranda, regagna sa voiture et s'en alla.

J'étais dans une baignoire d'eau chaude savonneuse, un bras passé autour de Brett. Sa tête reposait sur mon épaule. On était comme ça depuis un certain temps et l'eau commençait à refroidir.

J'entendais la pluie qui s'écrasait sur le toit de la maison. Dans le salon, je savais que Leonard, Clinton et Leon regardaient la télé en pensant probablement à ce qu'on fabriquait dans la chambre, à tout un tas de trucs hardos – et, bien sûr, ils avaient raison.

On avait rué comme des poulains, on s'était tortillés comme des serpents, on avait roulé comme des phoques et on avait fait en prime quelques machins dégoûtants qui nous avaient rendus heureux.

Au bout d'un moment, donc, l'eau se rafraîchit et nous aussi. On sortit de la baignoire, on se sécha mutuellement, on se coucha, on s'embrassa et on se caressa, et, une chose en amenant une autre, on recommença à baiser. Ensuite, on resta allongés et enlacés et on parla.

— Je commence à me sentir coupable, dis-je. Toi et moi, on prend notre pied ici alors qu'à côté les trois autres sont obligés de regarder la télé.

— Merde ! Ce soir, il y a ce documentaire sur les crapauds venimeux d'Amazonie. Bon sang, comment pourraient-ils nous envier ?

— Tu sais, tu as raison, murmurai-je.

— Et à la fin du docu, si on est toujours occupés, ils peuvent zapper et se payer la vie de cette merde d'O.J. Simpson sur Biography. Il me semble qu'ils auront eu une soirée bien remplie.

— T'as encore raison.

— Comme je dois partir au boulot, ça n'a d'ailleurs pas grande importance. Va falloir qu'on arrête de baiser pour un temps. Bon, je dis pas que c'est pour tout de suite. Tu veux voir si t'es encore capable de promener Charles le Chauve dans le canyon ?

— Absolument, dis-je.

On essaya de refaire l'amour, mais cette fois on n'eut pas autant de succès. Bon, d'accord – je n'en eus pas autant. Mon

Charles était claqué. Ça nous fit rigoler. On s'embrassa, on s'habilla et on alla retrouver nos amis au salon.

Leon dormait sur le canapé. Clinton était allongé sur un matelas posé par terre, avec des oreillers sous la tête. Leonard, assis dans un fauteuil, sirotait un Coca-Cola. Ils regardaient une vieille série policière.

— Un jour pluvieux à paresser, dis-je.

— Mec, vous avez dû faire une partie de Monopoly, ricana Leonard. C'est pas possible autrement...

— Monopoly ? répéta Clinton. J'aime ce jeu. On pourrait y jouer pour passer le temps.

— Je plaisantais, dit Leonard.

— J'en ai un, fit Brett.

Elle alla jusqu'au placard et sortit la boîte.

— Je ne sais pas, murmurai-je. Si vous vous y mettez, vous risquez d'être trop facilement distraits.

— Naan, assura Leonard. C'est okay. C'est pas aussi absorbant que ça.

Je m'approchai de la fenêtre, j'ouvris le rideau et je regardai à l'extérieur. Il pleuvait, il faisait sombre, et par-dessus tout ça, le jour tombait. Des éclairs zébraient les nuages lointains.

Brett n'allait pas tarder à partir au boulot, accompagnée par Leon et son .45. Moi, j'avais un entretien d'embauche à l'Usine de Transformation de Volailles de LaBorde, pour le poste de gardien de nuit. Leur intérêt pour ma demande d'emploi s'était traduit par une carte postale. J'étais convoqué pour un rencard avec un chef d'équipe de nuit, un certain George Waggoner.

Je me tournai vers Leonard et demandai :

— C'est quoi tes plans, mec ?

— Clinton et moi, on va se faire un petit Monopoly, je pense. Puis j'irai chercher un peu de bouffe. Je peux passer la nuit ici, si Brett n'y voit pas d'inconvénient.

— Bien sûr que non, dit Brett. C'est bien de savoir que tu seras là quand je rentrerai.

— Et demain matin, je retrouve Jim Bob chez moi, ajouta Leonard. Et tu es censé être là aussi, Hap.

— Pour quoi faire ?

— Je l'ai appelé tout à l'heure, pour voir s'il avait avancé.

— Et alors ?

— Il dit que des choses se mettent en place et qu'il en saura davantage demain. Donc on se voit dans la matinée. À neuf heures, chez moi.

— Ça me va, murmurai-je.

— Les gars, vous pensez que ce lutteur a vraiment l'intention de me faire du mal ? demanda Brett.

— Je ne crois pas, dis-je. Mais je préfère être prudent. Au moins pendant un moment.

— Combien de temps ? fit Brett.

— J'en sais rien, avouai-je.

— Et tu ne sais pas non plus s'il va s'attaquer à moi ou pas, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Tu peux compter sur un truc, pourtant, assura Leonard. Ça n'arrivera pas. Il ne baisera plus personne.

Brett lui sourit :

— Merci.

Leonard répondit d'un signe de tête.

Puis, se tournant vers moi, elle ajouta :

— N'oublie pas ton entretien.

— Oui. J'allais partir... Ah, et toi tu m'as demandé de te rappeler de téléphoner à Ella.

— Je veux voir si elle va bien. Elle m'a passé un coup de fil hier. Elle a décidé de quitter ce connard de Kevin.

— J'en suis ravi.

— Moi aussi, dit Brett. Je vais faire un saut chez elle pour la soutenir moralement. Bien sûr, s'il est là, ça ne sera pas facile. Il dort beaucoup, remarque.

— Il bosse ?

— Un genre de travail d'équipe. Il fait les trois huit un moment puis il est libre la moitié de la semaine. En ce moment, il l'est.

Je donnai un baiser à Brett, je dis au revoir à tout le monde, et je filai en voiture à l'usine de volailles.

— C'est une entreprise qui vaut la peau des fesses, expliqua Waggoner.

— Oui, monsieur, dis-je. Je comprends.

— Il y a ici toutes sortes d'équipements coûteux. On est même parfois victimes d'espionnage industriel. Des gens qui se font engager pour essayer de nous voler nos secrets. Et ça va empirer, Collins.

— C'est le cas, en ce moment ?

— Deux nègres qui travaillent pour des compagnies concurrentes que je ne respecte pas assez pour prononcer leurs noms...

— Mais qu'est-ce qu'ils espionnent ?

— Ils prennent nos équipements en photo.

— Sans déconner.

— Et aussi nos poulets.

— Je croyais que tous les poulets se ressemblaient.

— Pas quand ils sont élevés comme on le fait ici. On les gonfle vraiment, Collins. On a les volailles les plus grasses que vous ayez jamais vues. De gros pilons juteux. Parce qu'elles ne s'en servent pas. Elles ne peuvent pas. Elles n'ont pas la possibilité de marcher. C'est comme ça qu'on les élève.

— J'espère que vous ne venez pas de me révéler un de vos secrets, là ?

— Non. Ça, c'est connu. Ces satanés défenseurs des animaux n'arrêtent pas de nous coller au cul à cause de ça. Je vous le dis, Collins, on fait l'envie de tous les élevages de l'East Texas. Et peut-être aussi de l'Oklahoma et de la Louisiane. Vous pouvez même rajouter l'Arkansas, si vous voulez.

— Pourquoi pas... répliquai-je.

— Comment ça, pourquoi pas ? fit Waggoner.

— J'ai répondu : pourquoi ne pas rajouter l'Arkansas ?

— C'est un genre de remarque, là, monsieur Collins ?

— Vous avez dit qu'on pouvait rajouter l'Arkansas. J'ai dit : c'est okay pour moi.

Bordel ! pensai-je. Te mets pas tout seul dans la merde, Hap. Waggoner est un connard de plouc, avec un costard de prix et une cravate qui ne va pas avec, mais retiens-toi, bébé... T'as besoin de ce boulot.

Waggoner m'étudia pour voir si je faisais de l'humour. À l'évidence, c'était le genre de gars qui n'aimait pas les blagues. Il tombe sur un type qui rigole, il le descend illico, il le sodomise et puis il l'enterre dans la merde des poulets de son usine... Voilà

comment il réagissait face aux rigolos.

— On a besoin d'un homme capable de mettre sa vie en jeu, si nécessaire, ajouta Waggoner.

— Pour des poulets ? m'étonnai-je.

— Pour le boulot, monsieur Collins. Et oui, aussi pour les poulets. Nous prenons notre affaire très à cœur et je cherche un homme sérieux pour ça.

— Je pense que je peux l'être à propos des poulets, assurai-je.

— Pas « je pense ». Ou vous l'êtes, ou vous ne l'êtes pas.

— Je peux faire ce job, monsieur Waggoner. Empêcher les gens d'entrer. Patrouiller dans l'enceinte de l'entreprise. Je ne crois pas que les espions industriels soient une grande menace pour vos animaux ou pour votre usine, mais si je croise un de ces fils de pute, je lui collerai au cul comme la puanteur à la merde.

— Je préférerais que vous n'employiez pas ce langage, monsieur Collins.

— D'accord, dis-je.

— Je fréquente l'église.

— Laquelle ?

— Méthodiste.

— Danseurs Baptistes.

— Comment ?

— C'est comme ça qu'on appelle les Méthodistes. Des Danseurs Baptistes. Vous savez, on n'autorise pas les Baptistes à danser. Parfois on les surnomme aussi « les Baptistes qui savent lire ».

— Je ne suis pas sûr d'aimer ce genre de réflexions, monsieur Collins.

— C'est une blague, monsieur Waggoner. Je suis un peu nerveux. J'essaie de détendre l'atmosphère.

— Eh bien, ça ne marche pas. Je n'aime pas l'humour dans les entretiens d'embauche.

— Vous êtes sûr que vous n'êtes pas baptiste ?

— Pardon ?

— Pas grave, laissez tomber.

— Vous savez, on a quelques autres boulots ici qui vous conviendraient peut-être mieux. La reproduction des poulets, par exemple.

— Comment ?

— On a besoin de gens pour nous aider à monter les poulets.

— Je ne suis pas sûr d'apprécier cette idée. Comment pourrais-je monter un poulet ?

— J'ai l'impression que vous essayez encore de faire votre humour, monsieur Collins.

— Je ne crois pas.

— C'est pourtant évident : vous stimulez les coqs et vous sauvegardez leur sperme.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout.

— Vous voulez que je branle un coq dans un tube à essai, c'est ça ?

— Quelque chose comme ça.

— Vous faites vraiment une chose pareille ?

— Vous n'avez pas déjà entendu ça pour les taureaux ? Pour les étalons ?

— Euh, oui. C'est déjà assez affreux. Mais là, vous me proposez un boulot de branleur de coqs ? Vous devez avoir perdu l'esprit, mec.

— Des tas de gens font ça.

— Pas moi. Je suis venu postuler pour un travail de gardien de nuit.

Waggoner ramassa mon formulaire, ouvrit un tiroir et l'y glissa.

— Je crois que je n'ai plus d'autres questions, monsieur Collins, annonça-t-il. Si quelque chose se présente et que vous correspondiez au profil, je vous téléphone...

— Vous avez décidé de ne pas me rappeler, n'est-ce pas ?

— Mais pas du tout.

— Moi, je crois que oui. Et puisque c'est le cas, laissez-moi vous dire un truc... Je pense que vous foutus poulets sont des saletés de second choix. Je ne me torcherai même pas le cul avec et je branlerai encore moins ces fils de pute !

— Bonsoir, monsieur Collins.

Je rentrai chez moi, je m'installai à la table de la cuisine devant un verre de lait, et je grignotai un Moon Pie [31]. Je me sentais déprimé. Je n'étais même pas capable de décrocher un job de gardien de nuit dans une foutue usine de poulets ! Ils n'avaient

qu'un poste de branleur de coqs à me proposer. Je ne pouvais pas descendre beaucoup plus bas.

Je jetai un œil à mes vieux trente-trois tours, à mes cassettes et aux quelques CD que je possédais. Bien sûr, comme je n'avais pas de lecteur de CD, je faisais juste semblant de pouvoir les écouter si je voulais.

Finalement, je trouvai une cassette que Leonard m'avait offerte. Junior Brown. Il jouait d'un instrument qu'il avait inventé, un croisement entre une guitare et un bidon. On aurait dit Ernest Tubb chantant sur une musique jouée à la fois par Chet Atkins, Jimi Hendrix et un pianiste de bastringue bourré.

Je l'écoutai un moment. Puis je pris une douche. Filai au lit. Contemplai le plafond. Me tortillai dans mes couvertures. M'intéressai à la pluie, au-dehors. Le tout en vérifiant sans arrêt que mon .38 était bien sur la table de nuit.

Jim Bob avait-il raison ? King Arthur était-il le cerveau de l'opération ? Il semblait le coupable le plus logique, mais à aucun moment Big Man ne m'avait parlé de lui. Il ne m'avait pas interrogé sur *les* vidéos. Il m'en avait demandé *une* – et le carnet.

Je retournai tout ça dans ma tête un moment, puis je me relevai, j'allumai le ventilateur portable, et je bloquai la porte arrière en coinçant une chaise sous la poignée. Idem pour la porte principale. Je vérifiai aussi que toutes les fenêtres étaient bien verrouillées. Je n'osais pas les laisser ouvertes pour profiter de l'air frais. Je voyais sans cesse Big Man Mountain en train de se glisser chez moi avec sa saloperie de batterie sous le bras...

Je regrettai de ne pas avoir un chien méchant. De ne pas être chez Brett, au lit, dans ses bras. De ne pas avoir gagné au loto. Et aussi – plus ou moins – de ne pas avoir trouvé de boulot, à l'usine de poulets, même simplement pour branler des coqs. J'aurais voulu être à des milliers de kilomètres de là.

J'eus l'impression que je venais juste de fermer les yeux quand la lumière du jour me réveilla. Je me levai.

Il était très tôt. Brett était encore au boulot. Je décidai de m'habiller, d'aller l'attendre à l'hôpital et de l'emmener prendre un petit-déj quelque part si elle voulait.

Le temps s'était mis au beau, l'air scintillait et les oiseaux étaient sortis en force pour chanter une multitude d'opéras. La pluie de la nuit précédente faisait briller la chaussée, devenue

glissante. Il y avait peu de circulation.

En arrivant, je vis une voiture de flics et des infirmiers qui couraient dans tous les coins. Mon estomac se serra. Je me garai, je descendis d'un bond de mon pick-up et je me dirigeai à toute allure vers les sirènes, les lumières, toute cette agitation... Un autre véhicule de police déboula en trombe. Des gens sortaient de l'hôpital et des maisons proches.

Je pressai le pas. Une foule s'était formée – presque essentiellement du personnel hospitalier. Je saisis un homme par le coude et lui demandai :

— Que s'est-il passé ?

— Aucune idée, dit-il.

Mais son voisin répondit :

— Un type a tué des gens dans une bagnole. Un type immense. Avec un fusil. J'ai discuté avec un gars qui a assisté au truc. Il est là-bas, en train de parler avec les flics.

Je réussis à me frayer un chemin dans la foule et, sans faire attention aux insultes, j'arrivai sur le devant de la scène.

C'était la voiture de Brett.

Le pare-brise avait volé en éclats. Il y avait des morceaux de verre partout. On allongeait un homme sur un brancard. Même à cette distance, je reconnus Leon. Le gros méchant Leon. Moins le sommet de sa tête.

— Mon Dieu !

On le recouvrit d'un drap.

Maintenant, ils extrayaient un autre corps du côté du conducteur. Une femme en uniforme d'infirmière. Je fus là en une seconde. Au-dessus d'elle. Elle n'avait plus de visage. Bon sang, sa tête avait été vaporisée !

Tuée d'un coup de fusil.

Leon et Brett.

Je m'appuyai sur une voiture pour ne pas tomber. Un policier m'attrapa par le bras.

— Hap, murmura-t-il.

Je me retournai. C'était Jake, un flic que je connaissais un peu.

— On a coincé le coupable ? soufflai-je.

Jake secoua la tête.

— Non. On a une description assez précise, mais on ne l'a pas encore chopé, non. On l'aura. Ça va, mec ?

— Ouais.

— Bon Dieu, Hap. Tu connaissais ces gens ?

— Ouais. Faut que j'y aille.

— C'est sûr que ça va ?

J'ignorai sa question.

— J'aurai peut-être besoin de t'interroger ! cria-t-il derrière moi.

Je fendis la foule dans l'autre sens et regagnai ma voiture. En m'éloignant, je manquai de foutre dans le décor une demi-douzaine de bagnoles...

Je me garai devant la piaule de Leonard. Je savais qu'il n'était pas là puisqu'il nous attendait chez Brett.

J'ouvris avec ma clé. J'allai directement à son placard et je récupérai son calibre douze. Je ramassai aussi une boîte de munitions sur l'étagère du dessus. D'une main tremblante, je chargeai le fusil et j'enfournai une poignée de cartouches dans la poche de mon pantalon.

Je dormais pendant que Brett était assassinée sur le parking de l'hôpital !

Brett, cette douce et belle femme, qui jurait si bien...

Brett et Leon.

Je dormais.

Quel con j'avais été !

Comment avais-je pu penser qu'il suffisait de la surveiller ? Et surtout que Leon pouvait se charger de Big Man Mountain ? Je voyais très bien la scène. Mountain avait attendu que Brett sorte du boulot. Et il l'avait flinguée pour me punir. Leon avait dû essayer de l'arrêter, mais il n'était pas à la hauteur. Big Man les avait plombés tous les deux aussi vite qu'il avait pu recharger son fusil...

Leonard et Jim Bob avaient raison. J'aurais dû être méchant. Être sauvage. Si j'avais commencé par là, si j'avais éliminé les employeurs de Big Mountain, Brett et Leon seraient encore vivants à l'heure actuelle.

Au moment où je remontais dans mon pick-up avec le fusil, Jim Bob se gara dans l'allée. Exact. Leonard, lui et moi on était censés se retrouver ici à neuf heures.

Eh bien, ce serait pour une autre fois.

— Hap, où vas-tu ? me cria Jim Bob.

Je ne répondis pas. Je sortis en marche arrière, je rejoignis l'autoroute à toute vitesse et là, j'accélérai encore – vers la piaule de King Arthur.

Au fur et à mesure que je conduisais, le monde diminuait de taille.

L'extérieur du pick-up perdit de sa substance. La route n'exista plus. L'univers continua à rétrécir et, bientôt, il prit simplement la dimension de ma cabine, puis de mon siège, puis de l'intérieur de ma tête... Je tenais le volant d'une seule main. L'autre était posée sur la crosse du fusil de Leonard que je touchais avec la tendresse d'un homme solitaire caressant ses couilles dans l'obscurité.

Je me demandais comment toutes ces horreurs pouvaient m'arriver à moi et à ceux que j'aimais.

Bon sang, qu'est-ce que j'avais bien pu faire pour mériter ça ? Qui lançait les dés ?

Okay. Ce coup-ci, ce serait moi. Et j'allais les faire bouffer à King Arthur.

Le chemin privé menant aux mobile homes du roi du chili était fermé par une grille métallique. Je descendis du pick-up mon fusil à la main, j'escaladai la grille et je continuai à pied d'un pas rapide.

Alors que j'approchai des caravanes, un énorme rottweiler aboya une seule fois et fonça vers moi d'un air menaçant. Je l'abattis d'une balle dans la tête. L'impact le souleva, puis il retomba sur le sol, il glissa sur l'argile rouge et s'immobilisa dans la poussière, une patte arrière repliée.

— Désolé, soufflai-je. J'avais rien contre toi.

Je pressai le pas et j'arrivai à la porte de la première caravane. Un des hommes de main de King que je reconnus – il était là le jour où on avait balancé la bagnole d'Arthur dans le ravin – en sortit et braqua sur moi son 9 mm. J'étais près de lui, vraiment tout près, et je lui écrasai la crosse de mon fusil sur le menton. Il partit en arrière et s'écroula. Il resta là, par terre, avec l'enthousiasme d'une descente de lit en peau d'ours. Je l'enjambai, je ramassai son revolver et le balançai derrière moi par la porte

ouverte.

J'étais dans le couloir quand un autre garde se pointa. Je levai mon fusil. Il fit un bond de côté au moment où je tirai et la décharge arracha un morceau du mur du fond du mobile home. J'entendis un bruit de course, puis la porte de derrière qui claquait. Ce fils de pute n'était pas aussi féroce qu'il en avait l'air et il s'enfuyait comme un lapin, maintenant... À cette vitesse, si personne ne se mettait en travers de sa route, il arriverait au bord de ce foutu océan Atlantique aux environs de minuit.

— King ! hurlai-je. King !

Je fis feu sur une autre porte, à ma gauche.

Elle s'ouvrit à la volée.

Je me précipitai à l'intérieur.

King était au lit avec Bissinggame. Ils se relevèrent brusquement. Ils étaient nus tous les deux. Bissinggame avait posé sur un fauteuil son costume sport couleur pêche, ainsi que son caleçon, ses chaussettes et ses chaussures blanches.

Le chapeau de King trônait sur la table de chevet.

Ce connard de roi du chili chercha quelque chose dans son tiroir.

— Je pensais que tu détestais les pédés, dis-je.

Là-dessus, je fis exploser cette foutue table de chevet d'un coup de feu qui fracassa aussi la lampe. Quand le tiroir fut transformé en petit bois, le .45 qui y était planqué rebondit sur le sol avec un bruit sourd. King retira vivement sa main ensanglantée par une multitude d'échardes.

— Et merde ! s'exclama-t-il.

— J'arrive de l'hôpital, dis-je. Ma petite amie. Et un pote à moi. Ils viennent d'être assassinés par ton gars, Big Man Mountain.

— C'est pas mon gars... répondit King, aussi calmement que s'il commandait son repas dans un restau.

— Doux Jésus ! pleurnicha Bissinggame. Je ne suis pas homo... Je vais à l'église ! C'est lui qui me force à faire ça !

— King, Big Man bosse pour toi, grognai-je. Et depuis le début. Je ne comprends pas comment j'ai pu te croire. Tu sais ce que je vais te faire, espèce de salopard de suceur de bites ? T'éclater l'oignon ! Bissinggame, si tu veux te tirer, c'est maintenant ou jamais !

Bissinggame sortit des couvertures et tendit la main vers son caleçon, posé sur le fauteuil.

— Tu te casses nu, ou tu meurs nu, hurlai-je.

— Je suis parti, je suis parti... souffla Bissinggame en contournant le pieu.

Ses yeux s'agrandirent soudain et je sus qu'il y avait quelqu'un derrière moi, mais je m'en foutais. Ça n'avait plus d'importance. Une seule chose comptait, à présent – que King crève.

J'épaulai et j'appuyai sur la détente.

Le coup de feu réduisit en pièces une bonne partie du plafond, dont les morceaux retombèrent tout autour de nous. Je fus surpris d'avoir pu rater ma cible, et puis je vis la main noire qui avait détourné le canon de mon arme... Je pivotai pour affronter ce nouvel adversaire, mais cette main appartenait à Leonard. Il me poussa, m'arracha le fusil et le balança dans un coin de la pièce.

Il sortit un automatique de dessous sa chemise et l'agita tranquillement en disant :

— C'est pas ton style, mon frère. C'est pas à toi de faire ce boulot. Bon sang, tu le sais bien ! Et moi aussi. En plus, tu vas agir pour de mauvaises raisons, et ensuite tu te sentiras mal.

— Sauf que pour l'instant, je me sens bien.

Il y eut soudain un brouhaha dans le couloir, un cri, des grognements, et puis un bruit de chute.

Jim Bob entra dans la chambre, sa matraque à la main. Il me regarda :

— Quand tu investis un endroit, mon pote, tu dois d'abord sécuriser le périmètre. Y avait un autre gars dans la piaule et maintenant, on en a deux allongés par terre. Ce connard a essayé un coup de pied Tae Kwon Do sur moi, mais il n'a pas été assez bon. Le Tae Kwon Do ne vaut plus rien. Et ce, depuis vingt ans, en fait. C'est plus qu'une merde tout juste bonne pour les tournois.

— On a croisé dans la cour un troisième gars qui se tirait en courant, ajouta Leonard. Je suppose que tu lui avais fait une grimace, Hap.

Je ne répondis pas. Leonard s'intéressa à Bissinggame.

— Bon sang, Bissinggame, t'appelles ça un zob ? Cache-moi ce truc avant que ça me foute la gerbe ! On dirait un vieil asticot avec des noix de pécan accrochées à sa queue. Merde, retourne au pieu !

— C'est lui qui m'oblige à faire ça, répéta Bissinggame d'un

ton geignard. Il me paie un gros salaire et il en profite...

— Ferme-la, commanda Leonard. T'as de la merde sur la queue. Retourne au pieu.

Bissingame obéit et remonta les couvertures sur son ventre. King n'avait pas bougé. Son expression n'avait pas changé depuis que j'avais fait irruption dans la chambre. Que je l'avais trouvé nu avec un homme. Et que je lui avais tiré dessus... Un accident de bagnole ou une portion de chili. Tout ça, c'était du pareil au même, pour lui... Il se pencha au bord du lit, ramassa ses cigarettes et son briquet de sa main blessée. Il en alluma une. Du sang coula sur sa poitrine et sur les draps.

— Et maintenant ? demanda-t-il. Okay, vous savez que je suis un salopard de menteur. Je baise des hommes. Je sautais aussi mon foutu chien, mais j'imagine que vous l'avez descendu.

— Je regrette pour ce cabot, dis-je.

King émit un grognement et ajouta :

— Bissingame ici présent, merde, c'est un diacre de l'église baptiste. Tu t'es déjà fait un diacre, le nègre ?

— J'avoue que non, fit Leonard.

— Eh bien, ça donne un sens complètement différent au qualificatif « constipé », dit King en rigolant.

— King a ordonné l'assassinat de Brett et de Leon, dis-je à Leonard. Rends-moi ce fusil. Je veux juste faire ce que Jim Bob et toi vous vouliez depuis le début.

Leonard me considéra et ordonna :

— Sors d'ici, mon pote.

Puis il alla ramasser le fusil contre le mur où il était tombé.

— Si tu le flingues à ma place, ça ne sera pas la même chose, dis-je.

— Ce n'est pas ton genre et tu le sais, répliqua Leonard. Sors d'ici.

— Tu te trompes, dis-je. Je peux le faire. Et je le veux. Passe-moi ce fusil.

Je me précipitai sur lui, mais Jim Bob s'interposa. Il abattit sa matraque sur le dos de ma main. La douleur fut si violente que je tombai à genoux. Je me relevai lentement.

Jim Bob m'attrapa alors par le col de la chemise et grogna :

— Viens avec moi, ou le prochain coup, c'est pour ta caboche.

— Leonard va le tuer, dis-je. C'est moi qui dois le faire !

Au moment où Jim Bob me tira pour m'obliger à me retourner,

je lui en mis une bonne dans les côtes. Il se plia en deux. Mais Leonard abattit sa main gauche sur ma nuque et je m'écroulai de nouveau.

Puis Jim Bob me bloqua le poignet et m'entraîna dehors de force.

Derrière moi, j'entendis King qui disait :

— Si tu tires, le nègre, grouille-toi, sinon je me lève et je vais prendre une douche. Et je mets un peu d'alcool sur cette blessure.

Quand on fut dans la cour, Jim Bob dit :

— Faut que tu te calmes, maintenant, Hap. Et que tu m'écoutes.

On entendit un coup de feu à l'intérieur du mobile home.

— Bon Dieu ! m'écriai-je. Que ce fils de pute aille se faire foutre !

Un instant plus tard, Leonard apparut sur le seuil, avec le costume sport de Bissinggame. Il nous rejoignit.

— Tu n'aurais pas dû faire ça, dis-je.

— Oh, je n'ai pas l'intention de le mettre, répondit Leonard.

— Je ne parle pas du costard, idiot ! Tu n'aurais pas dû tuer King. Maintenant, tu vas griller sur la chaise... C'est moi qui voulais le liquider. Et je m'en foutais de ce qui m'arriverait ensuite. Je voulais voir la tête de ce connard partir en morceaux. Mais pas t'embarquer dans cette galère.

— Je sais, dit Leonard. En fait, je n'ai tué personne. Je me suis contenté de faire un autre trou dans le plafond.

Je le fixai. Leonard me prit par un bras et Jim Bob par l'autre.

— Pour l'amour du ciel, tu l'as laissé aller sans le punir ! m'exclamai-je.

— Il n'a rien fait, dit Jim Bob.

— Tu as juré que c'était lui ! protestai-je. Qu'il était derrière toute cette histoire !

— Je le pensais, en effet, répondit Jim Bob. Et devine quoi : j'ai dans l'idée que je me suis peut-être trompé. Et cette histoire me perturbe foutrement, Hap, parce que je n'ai pas l'habitude de me planter.

Jim Bob prit le volant de mon pick-up, et je m'installai sur le siège du passager. Il alla se garer derrière la cabane de feux d'artifice, pas très loin de chez King. Puis Leonard nous embarqua dans sa voiture de location et nous ramena à la bagnole de Jim Bob.

Je montai à côté de Leonard et Jim Bob nous suivit. On fila un moment vers l'est, puis on tourna dans une aire de repos au bord de la route. On s'installa autour d'une table de pique-nique en béton. Le vent était frais, mais on sentait que la chaleur gagnait du terrain. Dans une heure, l'air collerait comme une bande Velcro.

— Vous savez, je vais tuer King de toute façon, annonçai-je.

— Dans ce cas, arrange-toi pour faire ça plus discrètement, dit Jim Bob.

— Vous m'avez compliqué la tâche, protestai-je. Maintenant, il s'attend à me revoir. Peut-être même qu'il risque d'appeler les flics.

Jim Bob secoua la tête.

— Naan. Il joue les mecs cool, mais il a les chocottes qu'on raconte partout qu'il est de la jaquette. Ça ne colle pas avec son image. Parce que King, ce n'est rien d'autre – une image. Mais il faut mettre ça à son actif, il n'est pas du genre nerveux.

— Bon sang, comment avez-vous su où j'allais, tous les deux ? demandai-je.

— On en reparlera tout à l'heure si tu veux, répondit Leonard. Écoute-moi, Hap. Leon est mort, mais pas Brett.

— Et mon cul ! m'exclamai-je. Merde, ils vont faire quoi pour la sauver, tu crois ? Lui greffer une nouvelle tête, lui injecter du sang dans le cœur, lui placer un tuteur pour la soutenir ? Tu peux me croire, elle y est passée !

— Non, assura Leonard. C'est Leon et Ella qui ont été tués...

Ça me coupa le sifflet un moment. Je fixai le barbecue en briques. Quelqu'un l'avait rempli d'ordures. Un corbeau était posé dessus et picorait un truc dans les interstices.

— Je ne comprends pas, soufflai-je finalement.

— On essaie de t'expliquer depuis un moment, dit Jim Bob. Mais tu ne veux pas la fermer une seconde.

— Mon Dieu ! soufflai-je. Brett est vivante ?

— Elle va bien.

— Après ton départ, dit Leonard, elle a téléphoné à Ella qui voulait changer ses horaires avec elle cette semaine.

— Bon sang, murmurai-je. J'avais oublié !

— Ella a dit à Brett qu'elle la rappellerait. Ce qu'elle a fait, une vingtaine de minutes plus tard. Elle était chez sa mère. Elle avait profité de ce que Kevin dormait pour quitter leur mobile home, filer dans une station-service et prendre un taxi. Donc, elle lui passe un coup de bigo de chez sa maman. Elle a décidé de quitter son mec, mais elle doit aller bosser dans deux heures et elle n'a plus un cent pour se payer un autre taxi. Alors Leon va la chercher avec la voiture de Brett pour la conduire au boulot. Ils arrivent à l'hôpital et...

— Big Man les attendait, et il a confondu Ella et Brett, grommelai-je.

— Naan, dit Leonard. Ce coup-ci, Big Man n'a flingué personne. C'est Kevin. Il refuse qu'Ella le quitte. Il est là. Il voit la bagnole de Brett, avec sa gonze au volant. Il se précipite sur elle avec son fusil et il la tue, et Leon par la même occasion, vu qu'il a dû essayer de la protéger, j'imagine.

— T'es sûr que c'était Kevin ?

— Oui-oui, grommela Leonard. Ensuite il fonce chez Brett, il se plante dans sa cour avec son flingue et un pistolet et il se met à hurler des obscénités et à raconter qu'il va tuer aussi cette salope, etc. Pour une raison ou pour une autre, il en veut à Brett. Du moins, c'est ce qu'on a compris de ses vociférations. Et avant qu'on ait pu faire quoi que ce soit, le descendre ou appeler les flics, il s'est collé le revolver sur l'œil et il s'est payé le grand plongeon.

— Que je sois damné ! m'exclamai-je.

— Et si t'avais flingué King, ajouta Jim Bob, tu l'aurais fait pour un truc dont il est innocent.

— Les flics s'étaient vite lancés à la poursuite de ce trouduc de Kevin, reprit Leonard. Quelqu'un, à l'hôpital, l'a reconnu, l'a vu commettre ces deux meurtres et le leur a dit. Ils n'ont eu aucun mal à repérer sa tire et ils l'ont suivi jusque chez Brett. Son pistolet fumait encore à leur arrivée. On était là et un des policiers

nous a dit qu'il t'avait croisé à l'hôpital. Et que tu t'étais fait la malle comme si tu avais le diable à tes trousses. J'ai deviné où t'allais. J'ai laissé Clinton avec Brett et je t'ai couru après.

— Moi, je me rendais chez Leonard, fit Jim Bob. J'avais de nouvelles infos pour vous. En voyant ta gueule et ton flingue, j'ai compris que tu ne sortais pas prendre un petit-déj, et donc je t'ai suivi. J'ai retrouvé Leonard chez King. Et là, maintenant, j'apprends certains détails que je ne connaissais pas.

— Pauvre Leon, murmurai-je. Pauvre, pauvre Ella.

— Pauvre Clinton, ajouta Leonard. En fait, je ne veux pas le laisser trop longtemps avec Brett. Il s'embrouille les pinceaux. Si quelque chose arrive, bon, il risque de n'être pas à son niveau habituel.

— Leon ne l'a pas été non plus, dis-je.

— C'est pas des pros, dit Leonard. C'est juste deux connards comme nous. Le seul pro, ici, c'est Jim Bob.

On resta là un moment, à regarder les véhicules filer sur l'autoroute. Je me tournai vers Jim Bob :

— Tu penses que tu t'es trompé sur le compte de King Arthur, c'est ça ?

— Possible, dit Jim Bob. Je me suis dit que t'avais peut-être raison, que je devais suivre toutes les pistes et éviter les jugements hâtifs. J'ai donc enquêté sur l'autre type dont Pierre vous a donné le nom. Bill Cunningham.

— On t'en a jamais parlé, m'étonnai-je.

— J'y viendrai tout à l'heure. Cunningham est avocat. À première vue, rien de louche. En fait, je crois qu'il est honnête.

— T'as pourtant dit qu'il était avocat... ricana Leonard.

— Vrai, s'exclama Jim Bob. Où avais-je la tête ?

— T'es donc pas plus avancé ? dis-je.

— Tu sais comment je me suis branché sur King, au début ? Je suis arrivé en ville et j'ai fait ma petite enquête, je suis tombé sur Raul dans le parc, je lui ai filé le train, et ça m'a mené chez ce coiffeur. Quand Raul a été assassiné, je suis allé chez Antone, et je l'ai interrogé en me faisant passer pour un Texas Ranger. Pierre, le type qui parle comme le sconse du dessin animé, m'a fourni deux noms. Les mêmes qu'à vous.

— Et alors ? dis-je.

— Alors, j'ai réfléchi et je me suis demandé : et si Hap avait raison ? Si ce King n'était qu'un escroc de seconde zone et qu'il

n'ait rien à voir dans cette histoire ? Du coup, je me rencardé sur ce Bill Cunningham. Rien. J'en viens à me dire : où est la source ? Tu vois, j'essaie de remonter à la naissance du fleuve au lieu de me contenter de plonger dedans et de nager.

— J'ai du mal à te suivre, avouai-je.

— L'origine de vos infos sur King, c'est Pierre. Pareil pour moi. Ça ne signifie rien en soi, mais j'estime que ça vaut le coup de s'intéresser un peu plus à ce gars. Et donc, je me mets en planque devant chez Antone. Comme je suis un fils de pute astucieux, je note que les motards aiment bien traîner chez lui, alors qu'aucun d'eux n'en ressort avec une coupe ou une teinture.

— La motard connection ? fit Leonard.

— Ils arrivent à la salle de jeu, à côté, ils y restent un moment, puis ils entrent chez Antone par-derrière, ils en ressortent avec de petits paquets, ils remontent sur leurs bécanes et ils se tirent. Intéressant, non ?

— Ouais, très intéressant, dit Leonard.

— C'est ma première info, poursuit Jim Bob. Voilà la seconde : j'appelle un flic de mes amis à Houston. Il peut me donner des renseignements, mais pas se mouiller dans cette affaire. Notre Pierre, il a mis un moment à le trouver sur ses fichiers informatiques, mais son vrai nom, c'est Terry Wesley, et devinez quoi ? Son casier judiciaire est plus long que la robe du pape. Surtout comme proxo d'adolescents. À Houston, il traînait aux arrêts des cars et récupérait les gosses qui avaient fugué. Il les aidait, puis il les mettait au turbin. Il les plaçait dans cette foutue station Greyhound pour racoler des mecs. Bon, il s'est fait choper plusieurs fois pour proxénétisme. Il est spécialisé dans les trucs vraiment hard. Vous voyez, le client arrive, il veut enculer un garçon et lui filer quelques claques. De cette façon, il lui défonce la rondelle et, en plus, il a l'impression d'être un vrai dur... Vous seriez surpris du nombre de gars qui sont branchés là-dessus.

— Hélas, plus rien ne me surprend, grommela Leonard.

— Et là, j'abats une autre carte, poursuit Jim Bob. Je file le train à un des motards quand il sort de chez Antone avec son petit paquet. Il va à Dallas. Je lui colle au cul. Il livre son truc à un vidéo-club. Et il récupère certaines choses. D'après moi : une vidéo pour le proprio de la boutique, du fric pour Pierre et une jolie part pour lui. Notre Pierre, il envoie ses motards à travers tout l'East Texas. Un moyen facile et pas cher pour diffuser ses merdes. Ils peuvent aussi les doubler dans toutes les langues qu'ils

veulent.

— Et ils ont toujours de nouveaux films, grommela Leonard.

— Exact, dit Jim Bob. C'est pas comme s'il leur fallait un Francis Ford Coppola derrière la caméra.

— King Chili et Pierre peuvent être complices sur ce coup-là ? demandai-je.

— J'y ai réfléchi, dit Jim Bob. C'est possible. Mais je ne crois pas. À mon avis, Pierre nous a mis trop facilement sur la piste de King. S'ils étaient partenaires, il nous l'aurait caché.

— Que des gays fassent ça à d'autres gays, ça me troue le cul, dis-je.

— Bienvenue dans le monde réel ! ricana Leonard. Une fois encore !

— Je suggère qu'on aille discuter avec Pierre, dit Jim Bob. On lui fait croire qu'on a remplacé Raul et Braquemard comme maîtres chanteurs, et on voit comment il réagit. Et puis on le refile aux flics en paquet-cadeau.

On se rendit chez Antone dans la voiture de Jim Bob.

Pierre n'était pas là.

— Où est-il ? demandai-je à sa secrétaire.

C'était une blonde corpulente, dont la coiffure semblait avoir été l'objet de multiples expériences. La dernière en date paraissait être un incroyable parcours de rats révélant des bouts roses de la peau de son crâne. Elle était très maquillée, avec trop de poudre et trop de rouge à lèvres, et des faux cils si longs et si épais qu'un avion de transport aurait pu s'y poser. Elle était foutrement nerveuse et elle n'arrêtait pas de causer. Nul doute qu'elle avait dû épuiser un grand nombre de ses interlocuteurs au téléphone.

— Je ne sais pas où se trouve notre petit Français, dit-elle. C'est le genre va-et-vient, vous savez. La plupart du temps, c'est moi qui fais tourner la boutique. Je m'appelle Delores. Pierre a d'autres affaires dont je ne connais pas grand-chose. C'est le parfait entrepreneur. Des fois, il est là toute la semaine, et des fois, on ne le voit pas. Je n'ai aucune nouvelle de lui depuis plusieurs jours. J'ouvre la maison, je coiffe des clients, j'apprends à certains de nos étudiants comment travailler, et puis je rentre chez moi. Quand vous respirez l'eau oxygénée toute la journée, je vous jure que vous avez envie de vous tirer d'ici au plus vite. Chez

moi, je bois du lait de chèvre. C'est censé vous nettoyer de tout un tas de toxines, ou du moins c'est ce que raconte mon phytothérapeute, un Mexicain qui vit de l'autre côté de la voie ferrée. À l'entendre, le lait de chèvre peut foutrement tout soigner. Bien sûr, à quatre dollars le demi-litre, cette merde devrait te rajeunir, te raffermir le ventre, et te redonner ta virginité. Vous laissez un message, les gars ?

— Quand Pierre reviendra, répondit Jim Bob, dites-lui que trois types sont venus pour le racketter, et qu'il ne s'inquiète pas, ils repasseront.

— Sacré message, murmura-t-elle.

— N'est-ce pas ? acquiesça Leonard.

— Il a une adresse ? demanda Jim Bob.

— Je peux chercher, dit Delores. Je bosse pour cette poulette française depuis un an, et il n'a jamais daigné m'inviter chez lui. Ni moi, ni aucun d'entre nous, d'ailleurs.

— Il pend peut-être ses sous-vêtements aux portes de sa piaule ? dit Leonard.

— Je n'y ai jamais pensé, répondit Delores. Je n'ai aucune envie de voir des taches dans des caleçons, d'accord ? Mon mari était terrible, à ce sujet. Il s'essuyait le cul par accident. Le reste du temps, ses slips absorbaient sa merde. J'imagine que quand il est clamsé, le croque-mort a dû utiliser un tuyau d'arrosage et une spatule pour le nettoyer.

— Z'étiez des âmes sœurs, hein ? dit Jim Bob.

— Bon sang, les seules choses dont ce connard se sentait proche, c'était le *Championship Bowling*, une bière et un paquet de tacos, et je crois que c'est ça qui l'a tué. Si j'avais su je lui en aurais acheté davantage.

On la suivit dans le bureau de Pierre. Elle s'empara de l'annuaire, le feuilleta, trouva son nom.

— Et voilà, dit-elle.

Une fois de retour sur le parking, je dis :

— Doux Jésus, Jim Bob. Dans l'annuaire ! Quel sacré détective tu fais !

— Va te faire foutre, répliqua-t-il.

On trouva facilement la piaule de Pierre, on se gara devant chez lui, le long du trottoir, et on resta un moment dans la bagnole.

— On attend qu'il vienne nous offrir un café ? demanda finalement Leonard.

— Naan, répondit Jim Bob. On va le voir et on l'intimide.

— C'est bon, ça, l'intimidation, dit Leonard.

— On n'entre pas chez lui, dit Jim Bob. On ne franchit pas sa porte. On se contente de l'intimider. On le met dans une position où il souhaite notre mort.

— C'est déjà fait, répliqua Leonard.

— Il faut lui faire savoir qu'on lui colle au cul, ajouta Jim Bob. On le rend si nerveux que même ses étrons trembleront. Et puis on se casse. On le laisse réfléchir un moment et on voit s'il fait quelque chose.

— Et dans le cas contraire ? demanda Leonard.

— On lui retombe dessus dans quelques jours comme des rougeurs fessières, répondit Jim Bob. Et on le harcèle jusqu'à ce que ça le gratte trop.

On remonta l'allée. Belle allée. Pelouse bien tenue. L'arroseur automatique marchait. C'était du gaspillage, vu la pluie qu'on venait de se payer. Le garage était verrouillé. Les maisons voisines étaient jolies et élégantes. Banlieue, USA.

On alla à la porte. Jim Bob sonna.

On attendit.

Jim Bob sonna de nouveau.

— Peut-être que la sonnette ne marche pas, dit Leonard, et il frappa.

On attendit encore un peu.

— Restez là, les gars, dit Jim Bob et il disparut au coin de la maison.

— T'as vu comment ce fils de pute se déplace ? dit Leonard. On dirait un fantôme.

— Si tu trouves qu'il est bon, là, t'aurais dû le voir cramer une

bagnole, défoncer l'entrée, flinguer deux salopards, faire fuir Big Man Mountain dans les bois, et m'évacuer par l'arrière de cette cabane. En fait, il aurait pu tout aussi bien prendre son petit-déj en même temps.

Jim Bob fut de retour un moment plus tard.

— La porte de derrière était ouverte, annonça-t-il. Quelqu'un l'a forcée.

— Ah-ah, dis-je.

— Ouais, fit-il. Ah-ah.

— Et maintenant ? demanda Leonard.

— Eh bien... murmura Jim Bob. Il n'y a personne à l'horizon et comme on n'a pas besoin d'un mandat de perquisition...

Ladite porte semblait avoir fait la connaissance de Big Man Mountain. On l'avait sortie de ses gonds en glissant un levier dessous. Et même avec un levier l'opération demandait quelques muscles.

Jim Bob l'acheva d'un coup de pied. On se glissa à l'intérieur. L'air conditionné bourdonnait gentiment. Ça faisait du bien. La lumière du jour entrait par les interstices des rideaux du salon. La pièce ressemblait à une photo de magazine. Des meubles de prix, un tapis, des tableaux.

Jim Bob s'agenouilla, souleva une jambe de son pantalon et en détacha une petite pochette de cuir dont il ouvrit la fermeture éclair. Dedans, il y avait à peu près tout, à part des vêtements de rechange.

Il en sortit un morceau de plastique, qu'il déplia après avoir remis la pochette à sa place. C'étaient des gants. Il nous en donna à chacun une paire qu'on enfila.

— On jette un coup d'œil, dit-il.

Je me chargeai de la cuisine. Il y avait des assiettes sur la table, avec des restes de bouffe chinoise, me sembla-t-il, mais je ne l'aurais pas juré. C'était moisi depuis longtemps. Deux assiettes sales, deux verres, une demi-bouteille de vin rouge. Les mouches, qui s'étaient précipitées par la porte défoncée, se baladaient sur les assiettes grasses et s'agglutinaient autour du goulot de la bouteille pour un brin de causettes, présumai-je.

Jim Bob jeta un œil à l'intérieur d'une chambre.

— Que c'est mignon ! souffla-t-il.

On regarda par-dessus son épaule. Le décor était passé de *Maisons et Jardins* à Elvis Presley défoncé. Une grande pièce avec un lit rond et un plafond à miroir. La literie, en velours rouge frappé, était en désordre. Il y avait une immense télé et un scope. Table de chevet en verre avec des livres de photos d'hommes nus. Sur les murs, d'autres mecs en train de baiser.

On se glissa à l'intérieur. Jim Bob contourna le lit, s'immobilisa et murmura :

— En revanche, ça c'est moins mignon...

Leonard et moi, on s'approcha. Un mec inconnu gisait là, un caleçon à rayures de tigre descendu sur les genoux. Bras pliés et mains levées, les paumes ouvertes, comme s'il était mort comme ça, en essayant de repousser quelqu'un...

Il était grand et maigre et devait avoir la trentaine. Il sentait mauvais et son ventre était gonflé, mais l'air conditionné l'avait gardé en assez bon état et la puanteur, curieusement, n'était pas très forte. Il y avait un trou dans son front – petit mais bien visible. Rien à voir avec le travail d'un styliste, ce trou. Il ne collait ni avec la boucle d'oreille en or, ni avec sa perruque qui s'était écrasée contre le mur, derrière lui, comme un chaton balancé d'une voiture filant à grande vitesse. Une flaque de sang s'étendait autour de sa tête. Si on l'avait retourné, on aurait certainement découvert le trou de sortie de la balle, à peu près de la taille de la dette nationale, j'en étais sûr.

— Je pense que l'on peut déclarer avec certitude que ce connard est mort, dit Jim Bob.

— C'est qui, d'après vous ? demandai-je.

— Le petit ami de Pierre ? dit Leonard.

La porte de la salle de bains était entrouverte. Je m'approchai et je la poussai.

— Oh, merde ! soufflai-je.

Des mouches s'envolèrent furieusement, elles nous tournèrent autour un instant en vrombissant, puis se reposèrent sur leur repas. À la différence de celui de la chambre, ce cadavre-là avait dû prendre un moment à fabriquer... Pierre – je présumai que c'était lui, à son apparence générale et à ses cheveux gras – était nu, agenouillé dans une mare de sang séché. Il était recroquevillé sur lui-même et appuyé contre la baignoire. Ses mains étaient attachées dans son dos avec un caleçon zébré sanguinolent.

Un truc noir, long et fin était enfoncé dans son anus, et son

visage n'était plus qu'une sombre horreur couverte de mouches ravies. Sa tête était penchée en une ultime révérence. Il y avait du sang partout – sur le mur, dans la baignoire, tout autour de lui –, des traces de pas dans le sang, et sur le sol une serviette avec laquelle le propriétaire de ces empreintes avait dû nettoyer ses chaussures.

Vu la position de Pierre, celui qui lui avait enfoncé ce truc dans le cul s'était certainement assis sur le WC pour faire le boulot. Sympa et confortable, facile pour s'occuper du trou du cul de sa victime. Sur le mur, derrière le chiotte, une plaque disait :

SALLE DE LECTURE.

Par terre, près de la cuvette, il y avait un maillet pour attendrir la viande, un briquet en or, un gros cutter et une paire de petits ciseaux.

Je m'approchai davantage. Jim Bob et Leonard se penchèrent par-dessus mon épaule. L'odeur, ici, était plus forte que dans la chambre. Je mis ma main devant ma bouche et je respirai tout doucement. J'examinai la baignoire. Il y avait quelques trucs franchement dégueulasses, là-dedans. Je crus reconnaître un sexe d'homme et des couilles, mais comment en être sûr quand ces choses-là sont couvertes de résiné et racornies parce qu'elles sont coupées depuis plusieurs jours ? Ça aurait aussi bien pu être une banane noircie et ratatinée et deux gros raisins secs. Il y avait quelques dents, encore attachées à des bouts de gencive et de mâchoire. Et un trou dans la baignoire, là où était venue s'enfoncer la balle qui avait traversé le crâne de Pierre...

— C'est foutu pour l'intimidation, hein ? dit Jim Bob.

— Ouais, grogna Leonard. Je ne crois pas qu'on puisse faire plus fort que ça.

Jim Bob me dépassa, souleva la tête du cadavre en la tenant par les cheveux, s'accroupit et examina son visage.

— C'est Pierre, dit-il, confirmant ce qu'on savait déjà. Il a bénéficié d'une chirurgie dentaire et, en prime, d'un petit tatouage.

On se baissa pour jeter un coup d'œil. Le mot ESCROC était gravé sur son front. En dessous, le bout de son nez manquait, et sa bouche n'était plus qu'un grand trou entouré d'os. Une dent pendouillait au bout d'un morceau de chair.

— Qu'est-ce qu'il a dans le cul ? demanda Leonard.

— Du fil de fer barbelé, dit Jim Bob. Et vous pouvez être sûrs qu'il n'est pas tombé sur une clôture. En plus, je parie que celui

qui le lui a enfoncé a oublié la vaseline.

— Tu sais qui a fait ça ? dis-je. Tu vois la taille de ces empreintes ? La façon dont la porte arrière a été ouverte ?

— Ouais, répondit Jim Bob. Big Man Mountain.

— Et donc, peut-être que tu t'es trompé une seconde fois, intervint Leonard. Il semble bien que Pierre et Big Man n'étaient pas de mèche.

— Le mot ESCROC gravé sur le front de Pierre explique quand même certaines choses, assura Jim Bob.

— Rancarde-nous, alors, mais ailleurs qu'ici, dis-je. J'ai ma dose, là.

On regagna le salon. L'air y était bien plus respirable.

— Pierre avait sans doute passé un accord financier avec Big Man, dit Jim Bob, il ne l'a pas respecté et Big Man l'a mal pris. Pierre devait être chez lui en train de se payer un fist-fucking avec cet autre gars, et puis Big Man est arrivé pour leur offrir une surprise-partie... Une crécelle pour l'amant et des tas de petits jeux pour Pierre. Je pense que vers la fin, ça n'avait plus rien à voir avec l'argent. Big Man avait une mission, Pierre était censé mourir lentement et salement. Et ça a été le cas. Finissons de jeter un œil.

On vérifia une autre pièce. Des rangées et des rangées de cassettes s'alignaient sur des étagères. Jim Bob en prit deux et retourna dans la chambre à coucher où se trouvaient le cadavre de l'inconnu et le scope. On le suivit de mauvais gré. Il visionna un extrait de chacune des deux vidéos.

— Mon Dieu... souffla Leonard. C'est encore pire que les saloperies qu'on a vues.

— C'est plus récent, j'imagine, dit Jim Bob. Ces connards ont commencé par filmer des trucs un peu brutaux, et puis ils en ont rajouté. Ils ne se sont plus contentés de morsures, de pinçons et de claques sur le cul. C'est carrément devenu de la torture. Vous noterez que celles-là ne se passent plus dans le parc. Ils ont choisi un endroit plus isolé. Ils ont davantage de temps pour tourner le genre de vidéos que Pierre voulait faire et voulait vendre.

Jim Bob retourna ranger les deux cassettes et on termina notre petite équipée par le garage. Pas de voiture, mais une moto. Big Man avait fait un échange avec Pierre. Il avait abandonné sa

bécane et s'était tiré avec la bagnole.

On sortit de la piaule et on s'en alla dans la Pontiac de Jim Bob. Il faisait chaud, maintenant, et la clim était en panne. N'empêche que j'avais la chair de poule.

On s'arrêta dans une station-service et on jeta les gants dont on s'était servi chez Pierre. J'appelai les flics et leur refilai un tuyau à propos d'une maison avec deux cadavres à l'intérieur. Je raccrochai sans leur laisser le temps de m'interroger.

Je rejoignis mes potes. Jim Bob avait relevé son chapeau de cow-boy sur son front et il prenait de l'essence. Leonard nettoyait les insectes écrasés sur le pare-brise avec la veste de Bissingame.

Je m'appuyai contre la portière. J'entendais encore ces foutues mouches, je sentais cette puanteur et je revoyais ce visage qui n'en n'était plus un... Pauvre connard. Même pas assez de goût pour choisir des sous-vêtements convenables ! Et quel était le con qui acceptait de leur fabriquer sur mesure ces slips à rayures de zèbre ? Une loi aurait dû interdire ces merdes-là. Et les costumes sport.

Leonard balança la veste dans la poubelle et me rejoignit.

— Tu sais, une fois mouillé ce tissu fait un très bon chiffon, dit-il.

— Chouette ! fis-je.

— Comment ça va, mec ?

— Sais pas.

— Ouais, moi non plus, reconnut Leonard. Beaucoup de choses ont changé en peu de temps. Impossible de dire ce que je ressens. Pauvre vieux Leon.

— Ouais, grognai-je.

— Clinton va sérieusement péter les plombs.

— Ouais.

— Pauvre Ella, ajouta Leonard. Tu sais ce que je pense ?

— Qu'est-ce que tu penses ?

— Que le pire est passé.

— Tu parles de nos vies, là ? répliquai-je. Tu es très optimiste, il me semble. Chaque fois qu'on se retourne, on ouvre une boîte pleine d'asticots.

Il me tapota l'épaule.

— C'est bon, mon vieux. On s'en tirera. Big Man s'est brouillé avec Pierre et il lui a fait la peau. Pierre n'est donc plus un problème et Big Man ne s'intéresse plus à nous. Les flics vont le coincer, ce n'est plus qu'une question d'heures. Un type avec sa carrure ne pourra pas se cacher éternellement. Quant à King Chili, eh bien, on envoie nos cassettes à Charlie et on le laisse régler tout ça. On a fait de notre mieux.

— Je pense que oui, murmurai-je.

— Tu sais, aujourd'hui, c'était différent.

— Bel euphémisme.

— Non. Je veux dire, aujourd'hui c'est moi qui t'ai empêché de faire une connerie... Habituellement, c'est le contraire.

— C'est bien ça qui m'inquiète, grommelai-je. J'ai été à deux doigts de tuer un gars parce que j'étais en colère et que j'avais des soupçons – pas plus. Si j'avais appuyé sur la détente, je n'aurais pas été meilleur que Big Man, Pierre et les autres.

— Même dans tes pires jours, t'es encore meilleur qu'eux tous réunis, assura Leonard. Si tu avais descendu King, ça ne m'aurait fait ni chaud ni froid.

— Leonard, parfois tu me terrifies...

Jim Bob disparut à l'intérieur de la station pour aller payer l'essence.

— En revanche, notre pote ne semble pas particulièrement perturbé par tout ça, n'est-ce pas ? ajoutai-je.

— Ce connard a vu plus de cadavres et de trucs bizarres que nous, Hap.

— J'ai l'impression que ma vie est empoisonnée, dis-je. Je rentre chez moi après un boulot merdique, je suis mordu par un écureuil enragé, et j'apprends que ma police d'assurances ne vaut pas une branlette de chien et que mon meilleur ami est accusé de meurtre...

Leonard acquiesça d'un signe de tête.

— Je comprends. Moi, je vis avec ce type que j'aime et voilà qu'il se tire avec un loubard, et puis il est assassiné, et je découvre que c'était un voyou. Déconcertant. J'imaginais que j'étais capable de mieux choisir mes hommes.

— Vu mes ratages avec les femmes, je ne peux pas ajouter grand-chose à ça, fis-je.

— T'as raison, tu ne peux pas.

— Sauf que Brett est peut-être différente. Je veux croire qu'elle

l'est. Je veux croire que moi aussi, je le suis. Que j'ai changé. Que je ne suis plus aussi con.

— D'accord, souffla Leonard. Brett me fait l'impression d'être une sacrée nénette. Quant à toi, n'est-ce pas trop espérer ?

Deux jours plus tard, pour plus de sécurité, je téléphonai à Charlie et lui racontai à peu près tout ce que je savais. Les flics étaient déjà allés chez Pierre et ils avaient trouvé les vidéos. Cette fois, les visages n'étaient pas dissimulés par des mosaïques si bien que la plupart des acteurs de ce triste business pourraient être identifiés.

— Je vous remercie, Leonard et toi, pour les trucs que vous avez mis dans ma boîte aux lettres, Hap.

— Quels trucs ?

Charlie rigola.

— D'accord. On joue ça comme tu veux. Disons qu'un fils de pute m'a envoyé deux cassettes et un carnet bourré de numéros de téléphone codés. Une vidéo sur des vols de graisse, et une autre sur des violences contre des homos...

— Ça t'a aidé ?

— Disons que ça ne m'a pas fait de mal. Ce coup-ci, une bande entière de trouducus va se retrouver derrière les barreaux. Quelques-uns de ces motards s'en tireront par manque de preuves, mais une flopée de proprios de vidéo-clubs se chient dessus, en ce moment même. J'ai horreur de vous faire des compliments, mais Leonard et toi, vous pouvez être fiers de vous, sur ce coup-là.

— Ouais, grommelai-je, mais à quel prix ?

— Au prix normal, répondit Charlie. Bien sûr, on aurait dû laisser cette histoire à la police, mais elle ne valait pas un pet de lapin, ici... Et donc, vous avez fait ce qu'il fallait, tous les trois. Si certaines personnes doivent se sentir mal, c'est les flics.

— D'accord, dis-je, mais pas toi. Toi, tu avais les mains liées.

— Je n'aurais pas dû accepter cette situation. Je ne sais pas si je suis très clair là-dessus, moi non plus.

— Tu pourras éviter de nous mentionner, Leonard et moi ?

— Ouais. On ne parlera que de Jim Bob. Il s'en fiche et il n'aura pas autant d'emmerdes que vous. Après tout, il a fait son boulot, tu vois, même si un détective privé ne peut pas se permettre tout ce qu'il a fabriqué.

— Tu pourrais peut-être oublier les deux types dans la cabane ? suggèrai-je.

— On les a retrouvés, dit Charlie. J'avais raison, y en a un que je connaissais. L'autre a un casier tout aussi long que lui. Deux belles ordures. On va faire porter le chapeau à Pierre. Comme ça, ni toi ni Jim Bob vous n'apparaîtrez dans cette histoire.

— Sauf que Pierre n'était pas du genre à faire ce travail lui-même, répliquai-je.

— Peut-être, mais on s'arrangera pour en donner l'impression.

— C'est pas très sympa pour lui, murmurai-je.

— Non, dit Charlie. Et c'est même pas légal.

— Que devient Jim Bob ? Je ne l'ai plus revu depuis le jour où on a retrouvé Pierre avec son barbelé dans le cul. Il ne nous a dit ni au revoir ni merde. Il nous a déposés à notre bagnole et il a disparu.

— C'est bien dans son genre. Il a vu trop de films du Lone Ranger, quand il était gosse. Il est rentré chez lui à Pasadena, une fois sa tâche accomplie. Il pourra dire à son client que le réseau qui s'est attaqué à son fils est sous les verrous. Il est retourné à sa porcherie, en attendant sa prochaine mission...

— Et Hanson ?

— Je suis passé le voir, Hap. Il se débrouille plutôt foutrement bien. J'en reviens pas. Quand il ira mieux, je lui raconterai cette histoire. Il voudra certainement être au courant.

— Des nouvelles de Big Man Mountain ?

— Pour l'instant, il ne s'est plus montré. Il s'est tiré dans la Mercedes rouge de Pierre.

— C'est pourtant une bagnole très repérable.

— À mon avis, il s'en est débarrassé rapido et il a pris un bus pour un endroit chaud et sec.

— En ce moment, le Texas est chaud et sec, remarquai-je.

— Encore plus sec. Le Mexique.

— Je ne sais pas si je devrais poser la question, mais comment va ta femme ?

— On s'est séparés, Hap. Ça ne pouvait plus marcher entre nous, tu vois ce que je veux dire ?

— Ouais.

— Elle fréquente régulièrement ce connard d'agent d'assurances. Je t'ai dit qu'il fumait ?

— Ouais.

— Le fils de pute, grogna Charlie.

— Je comprends, murmurai-je.

On enterra Ella le lendemain. J'assistai aux funérailles avec Brett. Le surlendemain, ce fut au tour de Leon. Leonard et moi, on s'était mis d'accord pour payer tous les frais. Ça avait séché mes économies, mais je m'en foutais.

La journée était chaude et le vent aussi, qui agitait la tente funéraire rayée. Le discours du pasteur ne fut lui-même que du vent. Leon bénéficia d'un adieu aussi chaleureux que possible, si on considérait, ce qui était souvent le cas dans ce genre de cérémonies, que le ministre du culte qui prononça le sermon ne le connaissait ni d'Ève ni d'Adam.

Plus tard, lorsqu'on raccompagna Clinton à sa voiture, tous les trois, il déclara :

— Y a rien d'vrai dans c'qu'a raconté le prêtre sur Leon...

— C'est juste comme ça que ça marche, dit Brett.

— Ouais, grommela Clinton. Alors ça devrait marcher d'autrement. L'a prétendu que Leon était du genre costard-cravate ! Merde, mon frère va me manquer !

— Je suis désolé, Clinton, dis-je. D'une certaine façon, c'est de ma faute.

— C'est plutôt de la mienne, intervint Leonard, puisque c'est moi qui vous ai demandé un coup de main, à Leon et à toi.

— Et aussi de la mienne, ajouta Brett, vu que c'était moi qu'il protégeait.

— Non, c'est pas c'que vous dites, répondit Clinton. Le responsable, c'est c'fils de pute qui l'a tué. Leon et moi, on savait dans quoi qu'on s'engageait. Allez, tenez bon, vous autres.

Clinton, essayant de garder la tête droite et de rester fort, grimpa dans sa bagnole pourrie et se tira dans un bruit d'enfer.

— Faut que je vous avoue un truc, dit Brett. La première fois que j'ai vu ces deux types, j'ai pensé que c'étaient deux voyous ignorants. Aujourd'hui, j'estime qu'ils sont meilleurs que la plupart des gens éduqués que je connais.

— Leon et Clinton ont inventé le cran, dit Leonard. Ce vieil Œil Crado va me manquer. C'était un type droit.

Brett nous prit par le bras tous les deux.

— Et vous aussi, les mecs, dit-elle.

Et bras dessus bras dessous, on alla jusqu'à mon pick-up et on s'éloigna du vent chaud, de la tente funéraire à rayures et des

tristes tombes blanches et grises.

Les jours suivants ne furent pas si mal. Les choses s'arrangeaient doucement. Je trouvai un boulot de videur dans un club. Ça payait peu, mais je pourrais toujours travailler là pendant une semaine ou deux en attendant mieux. Le seul problème, c'était que je ne commençais que deux jours plus tard et que j'étais fauché comme les blés.

Brett m'aida à supporter la chose. Elle prit quelques jours de congé, même si ce n'était pas prévu dans son agenda. On passa beaucoup de temps ensemble, chez elle et chez moi, à faire encore mieux connaissance – et, pour ma part, j'aimais vraiment ce que je découvrais.

Brett révolutionna ma piaule. Supportant mal mon mode de vie de célibataire, elle organisa les choses à sa façon. Désormais, la vaisselle était plus propre et la maison sentait meilleur. La puanteur de gymnase de la salle de bains ne fut plus qu'un mauvais souvenir et les traces de moisi disparurent du rideau de douche.

Bien sûr, elle m'obligea à me taper tout le turbin et se révéla un sergent instructeur dans l'âme ! Je risquais de me retrouver bientôt avec des slogans sur de petites plaques de bois accrochées au-dessus des chiottes et de l'évier de la cuisine...

Par un chaud dimanche matin, deux semaines après la fin de cet enfer, le ciel s'assombrit et la pluie menaça. Vers onze heures, l'air se rafraîchit. Je me levai et j'ouvris toutes les fenêtres. Au cœur des nuages noirs, dans le lointain, des éclairs sautaient et se tordaient comme s'ils s'accouplaient.

Brett et moi, on avait passé une bonne partie de la matinée au lit, à faire l'amour. Maintenant, on était dans la cuisine. Brett avait enfilé un de mes T-shirts et il lui allait mieux qu'à moi, pour sûr, d'autant qu'elle ne portait rien d'autre... C'était un plaisir de la regarder tripoter les casseroles, penchée au-dessus de l'évier, et fouiller dans le placard à la recherche de quelque chose à manger.

J'avais des tennis, un jean déchiré, et un T-shirt noir si passé qu'il avait pris la couleur de la cendre de cigarette. Je me lavai les mains, puis je jetai un œil à l'intérieur du frigo. C'était si vide là-

dedans que ça me fit penser à Custer à la bataille de Little Big Horn.

— Hap, dit Brett, je peux toujours faire griller de la merde sur des briques et te rendre heureux. Vaudrait mieux se remuer. Je file en ville acheter des provisions.

— Je te donnerais bien du fric, mais j'ai plus un dollar.

— Bon sang, je le sais.

— Je te rembourserai quand je toucherai mon premier chèque.

— D'ac, tu m'inviteras au restau.

Brett enfila une robe et des chaussures et fila avec les clés de mon pick-up. Je lui dis au revoir depuis la véranda en agitant les mains. Elle n'était pas partie depuis trente secondes que je remarquai le ciel. Il avait changé. Tout à coup, l'air n'était ni frais, ni chaud. J'avais l'impression de me retrouver au fond d'un bol, tandis que l'horizon avait viré au vert et descendait peu à peu sur moi.

Je savais ce que ça signifiait.

Une tornade.

J'aurais aimé m'en rendre compte avant le départ de Brett. Maintenant, je ne pouvais plus rien faire, sinon rester au cœur de cet affreux silence, à me demander si on allait vraiment s'en payer une et si Brett serait okay. Vaut mieux ne pas se trouver en voiture sur la route pendant une tornade.

J'essayai de repérer un entonnoir dans les environs. Les nuages avaient l'air nerveux, mais pas tant que moi. Ils roulaient et tournaient et parfois je me demandais s'ils n'étaient pas en train de se transformer en un Joli Cône de glace tout noir renversé, et puis, aussitôt, ils ne ressemblaient plus qu'à des nuages qui se délitait...

Je décidai de me servir une tasse de café, de m'asseoir sur la véranda, devant la maison, et de surveiller les événements. Si le temps virait à l'aigre et que le ciel nous tombait dessus, je me précipiterais dans la baignoire de la salle de bains, qui était censée être l'un des endroits les plus sûrs pendant une tornade, peut-être pour la simple raison que la plomberie était profondément plantée dans le sol. Sauf qu'il n'y avait évidemment aucun endroit sûr pendant une tornade – à part ceux où cette saleté ne se trouvait pas.

Au moment où je retournai sur la véranda, il se mit à grêler si fort qu'il me fut impossible de rester dehors, à moins d'avoir envie d'expérimenter la lapidation biblique.

Je me réfugiai à l'intérieur en m'ébrouant. J'écoutai la pluie marteler obliquement le plancher et le mur. Soudain, un morceau de glace de la taille d'une balle de baseball fracassa la fenêtre, passa par-dessus le canapé, rebondit sur le sol, frappa une chaise de la cuisine, puis revint dans le salon avec un bruit sourd avant de rouler au milieu de la pièce.

J'observai la fenêtre cassée. La pluie et des grêlons plus petits s'y abattaient. Une autre vitre se brisa dans la chambre. C'était stupéfiant de voir le vent souffler ainsi. Si ce truc-là n'était pas une tornade, ça ferait au moins l'affaire jusqu'à ce que la vraie se montre.

Je décidai de me servir un autre café et de me planquer dans la baignoire avec une lampe électrique et un bouquin tout en surveillant le vent. N'importe quoi pour ne plus penser à la tempête et à Brett qui se trouvait en plein dedans. Mais je n'en fis rien. J'imagine que ce sont les gens comme moi qui attendent la dernière minute pour se mettre à l'abri et sont emportés par l'entonnoir. J'allai jusqu'à une fenêtre du salon et je regardai dehors. Les arbres souffraient. Un éclair surgit du ciel en embrassa un comme un teenager insolent, dispersant écorce et aiguilles.

C'est alors que la porte de derrière explosa. Je pensai : *Merde, la tornade m'a eu !* – et puis je vis qu'il s'agissait d'une tornade humaine...

Big Man Mountain.

Il s'avança. Il portait un jean, un T-shirt blanc crasseux, et ses godillots. Il était trempé par la pluie qui formait une mare autour de lui. Il était affreux à voir. Et pâle comme Casper, le Petit Fantôme.

Pensant à mon revolver qui avait réintégré le tiroir de ma table de nuit, je courus vers la chambre, mais Big Man traversa la cuisine ouverte et passa dans le salon en un rien de temps. Je rassemblai mes forces pour résister, mais il sauta en l'air, il pivota sur lui-même et me frappa d'un double coup de pied tombé qui m'envoya valdinguer à travers la pièce. Je me fracassai contre l'entrée avec un bruit qui me rappela celui d'un brochet lancé par un pêcheur sur un ponton... Ça me fit un mal de chien. J'essayai de me relever, mais je n'avais plus la moindre force. Big Man me

saisit, me souleva au-dessus de sa tête comme un sac de farine et il me jeta par terre. Je m'efforçai de m'arrondir, de rentrer le menton et d'accompagner ma chute, mais l'atterrissage fut quand même foutrement douloureux.

Il m'attrapa par la tête et me balança sur le canapé. Je réussis à me rasseoir et lui donnai un coup de pied au moment où il s'approchait. Il le prit en plein dans le menton et ça le projeta en arrière. Je me redressai et quand il pivota, je passai sous lui et lui plantai un genou dans la cuisse – un coup parfait, juste à cet endroit qui vous fait souhaiter que votre jambe soit celle de quelqu'un d'autre, même celle de votre mère, pourquoi pas... D'un mouvement tournant du bras, j'ajoutai un coup dans les reins, et je me glissai derrière lui pour l'étrangler. Mais ce n'était pas malin, parce que là, je revenais sur son terrain.

Big Man me saisit le bras, se pencha brusquement en avant, et comme par enchantement je me retrouvai dans les airs. J'atterris de nouveau sur le canapé. Quand j'essayai de me relever, j'encaissai un coup de pied dans les fesses, juste au-dessus de l'anus, à l'extrémité de la colonne vertébrale.

Je m'évanouis.

Quand je revins à moi, j'étais en enfer.

J'étais assis sur le canapé, les pieds attachés avec un cintre tordu et les poignets liés dans mon dos, sans doute de la même façon. Derrière moi, le vent et de petits grêlons entraient en tourbillonnant par la vitre cassée et picotaient ma nuque, mon cou et mes épaules. Le canapé était trempé et glacé.

Big Man m'observait, assis devant moi sur une chaise. À sa droite, il avait tiré une autre chaise, où il avait posé des tas de choses trouvées dans mes tiroirs et mes placards – des cintres, un couteau de boucher, un tire-bouchon, une pince, un pic à glace... Il y avait aussi un bocal d'aspirine et un verre d'eau.

Il était torse nu. C'était une gigantesque masse de chair, avec un solide estomac, une poitrine velue et des bras qui ressemblaient à des câbles de marine. Une grosse blessure suppurait sur son avant-bras droit. Son visage luisait de graisse et de perles de sueur de la taille de ses jointures bien plus énormes que des boulons de roue d'un camion diesel. Il gardait la tête droite avec difficulté et il avait l'air d'avoir du mal à respirer. Son visage était bleu, et ses lèvres encore plus. Ses yeux étaient entourés de croûtes et injectés de sang. Dans sa main gauche, il tenait un couteau de l'armée suisse, dont la cuillère était sortie.

— J'ai d'abord pensé t'arracher les yeux, annonça-t-il. Je me disais que ce serait un bon début. Mais maintenant, je réfléchis et je crois que c'est mieux de te laisser tout voir jusqu'à la fin...

— Tu n'as aucune raison de faire ça, Big Man, soufflai-je. C'est terminé. Tu as déjà tué Pierre. Où est le problème ?

Il me sourit. Il ne s'était pas lavé les dents depuis des siècles. Elles étaient jaunes, avec des bouts marron, sans doute des restes de tabac à mâcher.

— Le problème, c'est *l'achèvement* d'une tâche, mec. Tout le monde s'en moque, aujourd'hui. Moi non. Je termine ce que je commence. On m'a payé pour t'éliminer, récupérer une cassette vidéo et un carnet, et maintenant je vais le faire. J'aurais pu me farcir ton nègre, mais c'était plus simple avec toi. J'étais planqué dans les bois. T'étais le plus facile à avoir. Toi, le Black, la salope, je m'en fous, du moment que je trouve ce que je dois trouver. Le carnet. La vidéo.

— C'est fini, Big Man.

Il secoua la tête.

— Non. Le boulot de l'autre nuit n'a pas été achevé, monsieur Collins, mais tu vois, on remet ça.

— C'est fini, mon vieux, répétais-je. Pierre n'est plus là pour te payer. Tu n'es pas obligé d'agir ainsi.

— Il m'a engagé. Il ne m'a pas réglé. J'ai été forcé de me venger. J'ai récupéré un peu de fric et quelques trucs que je pouvais revendre. Rien qui ne dépassait radicalement ce qui m'était dû pour le travail que j'avais fait jusqu'alors. Il ne voulait pas me payer parce que je n'avais pas encore mis la main sur la vidéo et le carnet. Il ne me laissait pas assez de temps. Bon Dieu, tu sais, Collins, je me sens vraiment mal.

— Big Man, écoute-moi. Le carnet, la vidéo. C'est la police qui les a.

— Tu m'a déjà dit ça avant.

— Et j'ai menti. Mais cette fois, c'est vrai. Cette affaire est close. Mon but, c'était pas le chantage.

— La ferme ! J'ai mal à la tête. C'est moi qui parle !

— On dirait une morsure, murmurai-je, en indiquant son bras d'un signe de tête.

— Ouais. Un renard. Je campais. Je vivais au milieu des bois dans la Mercedes de Pierre. Je suis sorti pisser. Un renard m'a attaqué. Il m'a sauté dessus et il m'a mordu. Je l'ai étranglé. Je n'avais jamais vu un renard se comporter ainsi.

— C'est la rage, Big Man. T'as été bouffé par un renard enragé.

— Non.

— Mais si. J'ai eu le même problème avec un écureuil, y a pas longtemps. Alors, tu penses si je le sais !

Big Man éclata d'un rire mauvais.

— Un écureuil enragé ! À quoi tu joues, Collins ?

— Big Man, je te le répète, je n'ai ni la vidéo, ni le carnet. Ton boulot est terminé.

— Il est terminé quand JE le décide. Et si tu n'as pas ce que je cherche, eh bien, je vais m'en assurer avec quelques-uns de ces instruments. Un tire-bouchon planté dans le genou, juste au-dessus de la jointure. Tu n'imagines pas ce que ça fait.

— Évidemment que j' imagine.

— Oh, non. L'expérience est le seul moyen de le savoir. J'ai essayé ça sur moi. Ça fait vraiment mal. Bien sûr, je ne suis pas allé aussi profond que ce que je te ferai. Je te le visse dans la jambe, à travers le muscle et les nerfs, jusque dans l'os. Puis je recommence avec les tendons de tes triceps. Ça, c'est de la douleur, mon vieux.

La maison vibra sous le martèlement de la pluie.

Big Man s'empara du bocal d'aspirine, le dévissa et versa directement plusieurs cachets dans sa bouche. Puis il prit le verre d'eau et essaya de boire. En vain. Il le balança à travers le salon et recracha l'aspirine sur mes jambes.

— Impossible d'avalier, grogna-t-il. J'ai une super-crève.

— C'est l'eau. Hydrophobie. T'as la rage, Big Man. T'as besoin de filer rapido chez un docteur. C'est peut-être pas encore trop tard.

Big Man se leva si brusquement que sa chaise se renversa.

— Je n'ai pas la rage ! cria-t-il. J'ai fait peur à un renard, c'est tout. Tu ne réussiras pas à me foutre la trouille !

— Quand cet écureuil m'a mordu, le toubib m'a raconté l'histoire d'un gamin contaminé qui est mort dans son lit en hurlant et en grinçant des dents. C'est son père qui a finalement abrégé ses souffrances en l'étouffant sous un oreiller. Quoi que tu me fasses maintenant, ce sera toujours moins douloureux que ce qui va t'arriver à toi... Appelle un médecin, mon vieux. Demande l'aide de quelqu'un. Cette maladie est déjà en train de te bouffer la cervelle.

— Oh, tu te crois malin. Mais tu te trompes. Je vais

commencer avec le cintre.

Il referma le couteau suisse, il le fit disparaître dans la poche de son pantalon, puis il ramassa le cintre déplié sur la chaise.

— Voilà ce qui va t'arriver maintenant, Collins. Je t'ôte ton falzar et je t'enfonce ce truc lentement dans le cul tout en tournant, et tu parleras comme un fils de pute. Tu vas...

La porte d'entrée s'ouvrit sur Brett, trempée jusqu'aux os. De l'eau coulait de ses cheveux jusque dans ses yeux. Elle avait l'air effrayée.

— Le pick-up est tombé dans un fossé, annonça-t-elle. Je suis...

Puis elle aperçut Big Man.

— Approche, chérie, dit le géant. Viens me voir déchirer le cul de ton amant. Ou peut-être que je vais lui enfiler ce cintre dans la queue. En fait, oui, ça me paraît une meilleure idée... Je n'ai encore jamais essayé ça.

Le visage de Brett se ferma. Sa main droite descendit le long de sa cuisse et releva le bas de sa robe. On aperçut sa culotte, toute mouillée et collée contre sa peau comme une toile d'araignée, et aussi ses jambes magnifiques. Il y avait là un .38 dans son holster. J'avais oublié. Elle ne se déplaçait plus nulle part sans son bébé.

Elle tira trois fois, si foutrement vite que j'eus l'impression de n'entendre qu'un seul coup de feu.

Big Man contempla sa poitrine. Trois petits points rouges apparurent sur son T-shirt dégoûtant. Il regarda Brett et dit :

— Dans ce cas, tu seras la première, salope. Tu vas l'avoir au fond de la chatte.

Il s'avança vers elle, avec son cintre à la main qui oscillait comme l'antenne d'un insecte géant.

Brett tira encore deux fois.

Big Man s'immobilisa, comme s'il se baladait sur un trottoir et qu'il avait soudain décidé de ne pas traverser au feu et de repartir par où il était arrivé. Il se tourna et se dirigea vers la porte de derrière. Il tomba, se rattrapa au comptoir qui séparait la cuisine

du salon, se releva.

Brett fit feu de nouveau.

Big Man se frotta la colonne vertébrale comme pour chasser une guêpe.

Il disparut par la porte de derrière, rapidement, mais sans courir.

— Brett, dis-je. Ça va ?

— Je pense, répondit-elle, en s'avançant dans la pièce.

— Les pinces, là, sur la chaise. Ôte-moi ces cintres, tu veux ?

Brett les prit et détacha mes chevilles, puis mes poignets.

— C'était Big Man, hein ? murmura-t-elle.

— En chair et en os.

Dès que je fus libre, je me précipitai dans la chambre. Je revins avec mon fusil, une lampe électrique et mon .38. Je passai mon fusil à Brett.

— S'il réapparaît, abats-le avec ça.

— Tu peux compter là-dessus, assura-t-elle.

Je l'embrassai. Ses lèvres tremblaient. Les miennes aussi.

Mon .38 à la main, je sortis derrière la maison, et je me retrouvai sous la pluie, dans l'obscurité. Le vent soufflait si fort qu'il aurait pu détacher Jésus de sa croix.

Je n'avais aucune piste à suivre, à cause du déluge, mais je décidai de m'enfoncer dans la forêt par le chemin le plus facile. Il avait dû passer par là, dans l'état où il était. Je tombai sur la sente d'un animal et m'y engageai. À la lueur de ma lampe, je vis du sang sur le sol, que la pluie emportait. Vu la violence du déluge, Big Man ne devait pas être très loin devant moi.

J'entendais les branches craquer sous les bourrasques. Les cimes des arbres se penchaient et fouettaient l'air, au-dessus de moi, comme des femmes folles qui gémissaient. Je pressai le pas pour éviter de me prendre ces arbres sur la gueule, et j'arrivai à une zone dégagée par un ancien incendie de forêt. La Mercedes rouge de Pierre était garée dans cette clairière naturelle que longeait une piste de terre. La bagnole était toute rayée, et la pluie n'avait pas réussi à nettoyer l'épaisse couche de boue qui la maculait. Son pare-brise était fendu. À l'évidence, Big Man s'en était servi comme char d'assaut pour rouler sur les chemins forestiers et parfois, sans doute, en plein bois pour échapper aux

flics. Et aussi pour me retrouver et finir quelque folle mission, rendue encore plus folle, dans sa tête, par la morsure d'un animal enragé.

Je regardai autour de moi. Big Man n'était nulle part. Je fis prudemment le tour de la Mercedes. Une des portes arrière était ouverte.

Les pieds du géant en dépassaient.

Je me penchai à l'intérieur. Big Man était allongé sur le siège, sur le dos, et il regardait le plafond, les yeux grands ouverts. La petite lame de son couteau de l'armée suisse était plantée dans sa jugulaire. Il se l'était enfoncée dans la gorge et il l'avait fait remonter tout le long de l'artère. Peut-être finalement qu'il avait cru ce que je lui avais raconté sur la rage ? Peut-être que les balles du .38 de Brett l'avaient achevé ? Ou alors il était juste fatigué de toute cette histoire. C'était difficile à dire – et de toute façon, ça n'avait plus aucune importance. Il était mort. Le sang avait coulé le long de son cou et sur sa poitrine, il avait taché le siège de cuir et il gouttait sur le plancher, où étaient entassées sa veste, des douzaines d'emballages de barres chocolatées et de canettes de soda.

Je remis mon .38 dans ma ceinture. J'attrapai ses pieds, je pliai ses jambes, je les poussai à l'intérieur et je refermai la portière.

Je repartis vers la maison. J'avais décidé de hurler en sortant des bois pour ne pas risquer que Brett me descende d'un coup de fusil.

Et soudain, le vent devint *vraiment* fou.

Les arbres se brisèrent et tombèrent tout autour de moi. Je perdus ma lampe. Je fus projeté par terre, et alors la pluie s'arrêta, et le vent s'arrêta, et le ciel s'éclaircit, mais lorsque je m'extirpai en rampant d'une masse de branches et que je levai les yeux pour regarder à travers les arbres, je découvris que l'horizon était vert.

Puis vint le mugissement. J'avais déjà entendu ce genre de chose. Mon sang se glaça dans mes veines.

La tornade.

Je m'aplatis sur le sol, dans une petite dépression du terrain, et les arbres commencèrent à s'envoler, et à ma droite je vis les tourbillons de l'air déraciner un chêne. Je collai ma tête contre l'humus détrempé, et je tentai de disparaître sous terre, et la pluie m'assomma, et je me sentis soulevé comme un paysan arrache un navet, mais je ne faisais qu'un avec le sol et je m'y agrippai

comme un foutu lézard et je tins bon.

Et la grande tornade se déchaîna et hurla autour de moi, elle passa la forêt au mixer, elle emplît mes narines de terre et d'humus, et elle continua à faire bouillonner le monde, mais je tins bon et après ce qui me sembla une éternité, selon la formule consacrée, le vent tomba et céda la place à une brise tranquille, la pluie se calma.

À présent, l'air embaumait la terre humide et la résine des pins martyrisés.

Je me relevai lentement. Mon pantalon était descendu sur mes mollets. Mes chaussures s'étaient tirées et je n'avais plus qu'une chaussette. Une grande partie des bois avait été rayée de la carte. Autour de moi, ce n'étaient plus que des troncs torturés et des entassements de branches. Ma chemise pendait devant moi – la tornade l'avait arrachée de mon dos. J'essayai de remonter mon pantalon, mais tout l'arrière avait disparu.

J'ôtai ma chemise, puis je me débarrassai des restes de mon falzar. En slip et avec une seule chaussette, je me dirigeai vers ma maison, et je découvris alors un vaste panorama totalement nouveau pour moi, car la tornade avait tout emporté, et là où aurait dû se trouver ma piaule, il n'y avait plus qu'une baignoire et un tas de décombres. Dans le pré, derrière le petit chemin de terre et la clôture de barbelés, je vis les restes de la baraque – le toit était retourné et les murs ouverts comme les douves d'un tonneau.

Je voulus courir, mais c'était impossible : il y avait des branches et des troncs d'arbres partout et j'étais pieds nus. Je me faufilai, sautillant et trébuchant, dans ce qui avait été ma cour arrière et je franchis avec précaution ma pelouse saccagée. Je ne cessais de hurler :

— Brett ! Brett !

Mon estomac me brûlait. Voilà à quoi se résumait ma vie – meurtres, tornades, destructions et disparitions des êtres aimés. Je me mis à pleurer. J'avancai tant bien que mal vers l'endroit où s'était élevé mon foyer et j'appelai Brett comme si mes cris pouvaient me la ramener des cieux où elle avait été enlevée ou la faire surgir de ces affreux décombres.

Et soudain j'entendis :

— Hap !

Je me retournai. Brett émergea de la baignoire, qui avait résisté grâce à ses canalisations profondément enfoncées dans le

sol. Elle avait mon fusil à la main et ses cheveux étaient constellés de plâtre et d'éclats de bois.

Je me précipitai vers elle en chancelant. Elle posa son arme à côté de la baignoire, elle se leva et me prit dans ses bras. On pleura tous les deux. On se serra, et je tombai dans la baignoire avec elle et on se colla l'un à l'autre comme si on ne faisait plus qu'un.

On resta ainsi des heures et des heures, à chialer et à s'embrasser, sans vraiment parler, et finalement la pluie s'arrêta et, trempés jusqu'aux os dans cette baignoire, on regarda le ciel qui s'assombrissait lentement et la nuit qui venait. Les étoiles crevèrent l'obscurité veloutée – une multitude de têtes d'épingles plantées dans un tissu noir. La lune se leva, un seul quartier peu lumineux, mais elle était quand même merveilleuse.

Et dans la moiteur du soir, avec la baignoire pour lit et la nuit pour couverture, engloutis par un étrange sentiment de paix, on s'endormit serrés l'un contre l'autre.

Fin

Le traducteur souhaite ici remercier son ange gardien, Angela Kinkaid, de Colorado Springs. Merci aussi à Caroline et Christophe Bonnet et à Gérard Olive pour leurs infos.

BERNARD BLANC

[1] Le très conservateur Rush Limbaugh. On l'entend sur environ 600 stations radio et on le voit dans bon nombre de talk-shows télévisés diffusés à travers les États-Unis (N.d.T.).

[2] Voir *Le mambo des deux ours*, du même auteur, Série Noire n° 2592, Gallimard (N.d.T.).

[3] L'équivalent pseudo-mexicain des MacDo's (N.d.T.).

[4] Les frères Frank et Joe Hardy, et leur pendant féminin Nancy Drew. Héros de polars des années 30, leurs aventures ont marqué des générations d'adolescents US (N.d.T.).

[5]Animateur du célèbre talk-show nocturne « Late Show » sur CBS (N.d.T.).

[6] Voir *Le mambo des deux ours*, du même auteur, Série Noire n° 2592, Gallimard (N.d.T.).

[7] Queen, une folle (N.d.T.).

[8] Un chanteur country noir (N.d.T.).

[9] Jeu télévisé où le candidat connaît la réponse, mais doit poser la question correspondante pour gagner (N.d.T.).

[10] Surnom du héros du roman éponyme de J. Fenimore Cooper (N.d.T.).

[11] Voir *L'arbre à bouteilles*, du même auteur, Folio policier n° 352, Gallimard (N.d.T.).

[12] Un médicament pour l'estomac (N.d.T.).

[13] Lutteur professionnel, né à Grenoble (1946-1993). Très connu aux États-Unis, il fut le premier lutteur à faire la page de couverture du célèbre magazine Sport Illustrated (N.d.T.).

[14] Personnage d'une célèbre émission policière radiophonique, créée en 1944 sur NBC (N.d.T.).

[15] Chaîne d'épiceries-bazars (N.d.T.).

[16] Chaîne de grands magasins spécialisés dans l'habillement haut de gamme (N.d.T.).

[17] Voir L'arbre à bouteilles, du même auteur, Folio policier n° 352, Gallimard (N.d.T.).

[18] Gilligan's Island, célèbre sitcom télé de la fin des années 60 (N.d.T.).

[19] Série « osée » de la fin des années 70 où deux étudiantes s'installent avec un garçon en faisant croire à leur propriétaire qu'il est homosexuel (N.d.T.).

[20] Chanson enfantine américaine (N.d.T.).

[21] Chant de Noël américain (N.d.T.).

[22] Géant US du matériel agricole (N.d.T.).

[23] Grosses poubelles utilisées dans les copropriétés ou les entreprises (N.d.T.).

[24] « Bob », coupe au carré (N.d.T.).

[25] Les Oakies, habitants de l'Oklahoma, quittèrent le Dust Bowl, les plaines désertiques du Middle West, à la fin des années 30, pendant la Grande Dépression (N.d.T.).

[26] Chaîne de supermarchés (N.d.T.).

[27] Personnage d'une histoire pour enfants d'Uncle Remus (N.d.T.).

[28] Personnage de bande dessinée des années 50, surtout connu dans le Sud des États-Unis, utilisé pour des campagnes d'information sur les dangers de l'électricité (N.d.T.).

[29] Fabrikant US de chocolat (N.d.T.).

[30] Chaque année, des cabanes de ce genre fleurissent dans tout le pays à l'occasion de la fête de l'indépendance du 4 juillet (N.d.T.).

[31] Biscuit rond à la vanille fourré de guimauve et nappé de caroube (N.d.T.)